



HAL
open science

Éternel chantier : pour concilier ceux qui conçoivent et ceux qui construisent

Guillaume Bichon

► **To cite this version:**

Guillaume Bichon. Éternel chantier : pour concilier ceux qui conçoivent et ceux qui construisent. Architecture, aménagement de l'espace. 2019. dumas-02090319

HAL Id: dumas-02090319

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02090319>

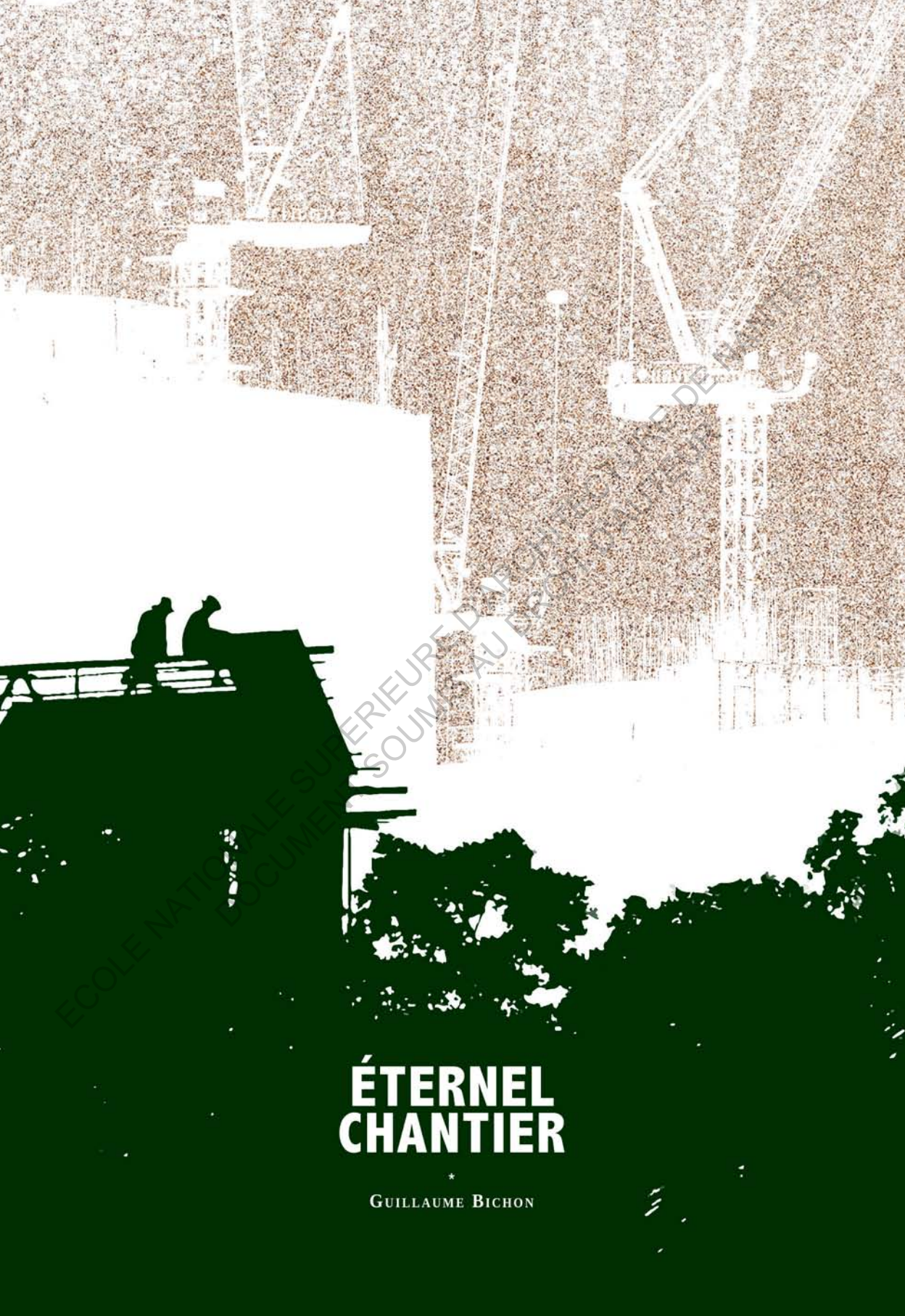
Submitted on 4 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



ÉTERNEL CHANTIER

★
GUILLAUME BICHON

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

~~~~~  
*Les documents graphiques, dessins et  
photos empruntés et exposés ici sont notifiés.  
Ceux qui ne le sont pas sont personnels.*

~~~~~  
*Citation en quatrième de couverture
© Patrick Bouchain*

ÉTERNEL CHANTIER

pour concilier ceux qui conçoivent et ceux qui construisent

Guillaume Bichon

*Mémoire de master
sous la direction de Margaux Vigne et Frédéric Barbe
ensa Nantes - Janvier 2019*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En premier lieu, je remercie Margaux et Frédéric pour m'avoir guidé tout au long de ce travail, pour la pertinence de leurs suggestions et pour la largesse de leur ouverture d'esprit.

Je remercie mes parents pour leur inconditionnel soutien tout au long de ces études d'architecture, pour le temps consacré à de longues relectures et pour leurs encouragements à toute épreuve.

Je tiens également à remercier Lucie, mes amis et tout particulièrement mes colocataires, pour leurs précieux conseils et pour ces nombreuses discussions qui m'ont permis d'avancer dans les moments de doutes.

Enfin, je remercie toutes les personnes qui ont su prendre le temps pour discuter des questions qui m'animent ; ainsi que toutes celles qui ont, de près ou de loin, contribué à l'évolution et à l'enrichissement de ma pensée.

CHANTIER EN COURS

7

- Amorce* *21
- Pérégrinations* *22
- Chânage* *38

MISE EN LUMIÈRE DES PRATIQUES DE PRODUCTION DE LA VILLE DU 21^E SIÈCLE.

19

1,1 : Au delà des murs de tôle, la condition des travailleurs du bâtiment *21

Etudes d'un camp ouvrier du bâtiment, BANGKOK *22

Quelle vie de chantier ! *38

Changer de regard, fabriquer de l'amélioration *50

1,2 : Le chantier dans la formation de l'architecte *63

Destin dicté : la cas thaïlandais *64

Distanciation : le cas nantais *66

1,3 : L'architecte dans le chantier *75

Un projet de A mais pas jusqu'à Z *76

Un autre regard - Attitudes et engagement *80

VERS UN ACCOMPAGNEMENT QUOTIDIEN, CONSTRUIRE LA MÉTAMORPHOSE.

191

3,1 : La genèse : des montages de projets particuliers *193

La qualité de la commande *194

Établir les règles du jeu *201

3,2 : La base vie : espace de négociation et support de la vie collective *207

Construire la maison du chantier *209

Un lieu à vivre et entretenir *215

Architecte en permanence *221

3,3 : Ouvrir le chantier : développer la pédagogie et encourager l'expression culturelle *225

Inviter le public *226

Une autre école *229

1

3

2

DE L'INEXPÉRIENCE CONSTRUCTIVE À LA DÉCOUVERTE DES CONDITIONS DU FAIRE.

93

2,1 : ASA 14,**95* Camp de construction étudiant**100* *La construction (construction 1 & construction 2)*112* *Le paysage (landscape)*115* *L'entretien (freelance)*122* *La cuisine (kitchen)***2,2 : Bellastock,****131* festivals d'architectures expérimentales**134* *Des installations temporaires et expérimentales*140* *Le rythme de vie et ses infrastructures*144* *Un moment de fête et d'animations culturelles***2,2 : Regards croisés,****147* Formations complémentaires et culture de la construction**148* *Recherche, Expérimentation, Restitution*154* *Vivre ensemble et traditions, moments collectifs***2,4 : Métalobil,****159* étroite cohabitation de métiers conceptuels et constructifs.**161* *Parmi ceux qui construisent - La soucoupe volante*176* *Parmi ceux qui conçoivent - Radiolus, l'oursin*186* *Diversité humaine, savoirs faire et optimisation du travail***RENDRE AU CHANTIER SES LETTRES DE NOBLESSE**

235

237* *Raconter une histoire : Valoriser les acteurs et leurs actions*249* *Fêter le chantier : Après l'effort, quel réconfort ?***BIBLIOGRAPHIE**

GUIDE SPATIO-TEMPOREL

NANTES,
école d'architecture (ensa)

BANGKOK,
Kasetsart University
Année d'échange
international
en Asie du Sud-Est

2019

Entretiens

- Gaëlle Delhumeau, ARDEPA
- David Moreau, PLAST
- Antoine Mounier, VOUS
- Emmanuel Leduc, MÉTALOBIL
- Maïane Jerafi, ENCORE HEUREUX
- Maëlle Tessier, TACT

Visites de chantier

- La grande halle, Colombelles
- Zellige, Nantes

Bellastock 2018, Cime City

Festival d'architecture expérimentale

Métalobil,

stage de Master

2018

Bellastock, Bruxelles

Festival d'architecture expérimentale

Camp de travailleurs, Bangkok

Larfarge Holcim Award 2016 / 2017

2017

ASA 14, Korat

Camp de construction

Bellastock 2016, Supersock

Festival d'architecture expérimentale

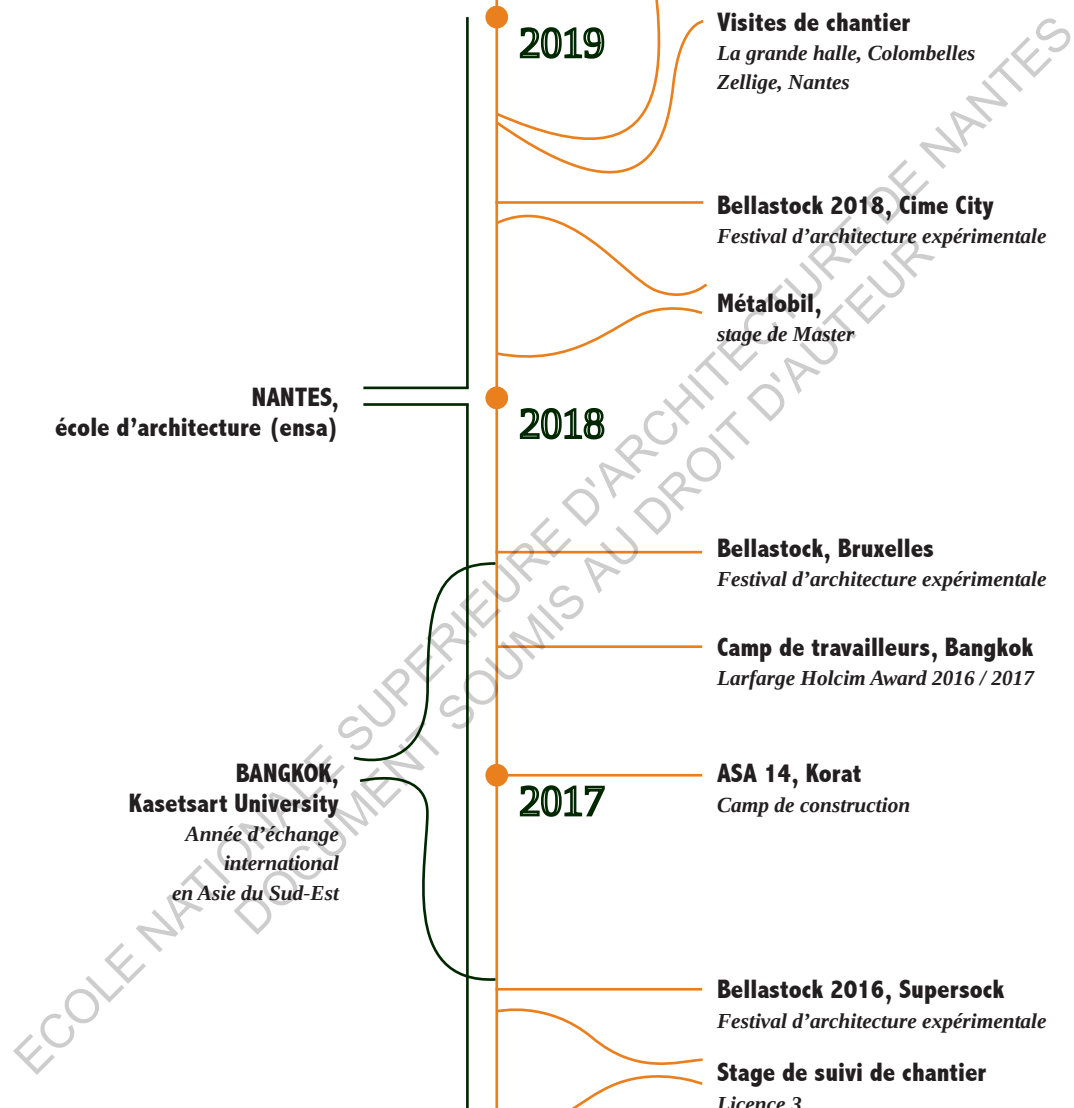
Stage de suivi de chantier

Licence 3

2016

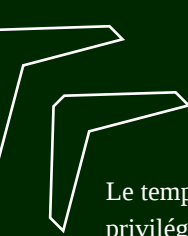
Stage ouvrier

Licence 1 (2014)



Introduction

**CHANTIER
EN COURS**



Le temps du chantier, cet état créatif où tout se met en branle, devient un temps privilégié. Cette étape de modification d'un paysage devient un temps des possibles. Exploitions-le, et ouvrons les chantiers !

Ouvrons-les même avant qu'ils ne commencent. Servons-nous de ces futurs évènements pour mobiliser, pour rassembler et donc pour réévaluer. Par le bouche à oreilles, par la rumeur, par des parades, par des performances artistiques, par le mythe...

Qu'on les ouvre et qu'ils deviennent des lieux d'émergences de nouveaux liens entre les hommes. Qu'ils suscitent le débat. Qu'ils servent de support à un apprentissage commun, à une éducation populaire, et soient le lit d'une culture collective. Qu'ils soient le prétexte à des rencontres et à des échanges de savoirs et de compétences.

Qu'ils soient des lieux d'auto-formation, où les codes tombent et où s'effacent les traces de l'appartenance sociale. L'ingénieur a sûrement autant à apprendre d'un maçon que l'inverse, un avocat d'un agriculteur, un médecin d'un électricien...

Qu'ils soient des lieux festifs. Que l'on y mêle les cultures, et que des échanges se produisent. Que l'on y mange, que l'on y joue de la musique, que l'on y danse et que l'on y rit. Que les festivités servent à soulever de nouvelles questions et peut-être apporter de nouvelles réponses.


Ouvrons-les et prolongeons-les. Ils seront appropriés plus généreusement. Plus respectés. Et pourront peut-être redevenir des espaces de démocratie, et servir ainsi à la ré-inventer.

Ne cherchons pas à achever les villes. Elles en mourraient. Gardons-les en mouvement. Et en chantier. Repensons les temporalités de projet, et questionnons sans cesse nos cités. Attardons-nous sur les processus, plus que sur les finalités, car ils sont toujours ajustables, toujours négociables.

Mutualisons les forces vives pour construire ensemble, organisons-nous collectivement, nourrissons-nous les uns des autres pour mieux vivre l'un avec l'autre, et retrouvons l'essence de notre besoin de vivre en société : la convivialité. ¹

Des architectes ordinaires, Collectif Etc

1. Extrait du texte du Collectif Etc publié dans *AlterArchitectures, Manifesto*, ouvrage collectif sous la direction de Thierry Paquot, Yvette Masson-Zanussi et Marco Stathopoulos, éditions Infolio, Octobre 2012




Amorce

Depuis les profondeurs de la terre, en direction du ciel, la ville pousse. Les bâtiments fleurissent abondamment. Parfois ils vont au-delà des nuages, c'est un chantier permanent. Les hommes se multiplient et les constructions qui les accueillent prolifèrent. Les modes de vie changent et avec eux la manière de construire. Chaque jour, la ville se transforme davantage et peu d'entre nous l'ignorent.

Pourquoi tant d'animosité pour ce temps du changement ? Le chantier colle à cette image d'élément perturbateur. On en attend impatiemment la fin, que le bruit cesse, que la poussière retombe, et que le quotidien puisse retrouver une inquiétante tranquillité. Manifestement présent, il ne suscite pas l'enchantement. Le temps de la construction, quatrième dimension de l'urbanité en chantier, est considérée comme un mal nécessaire. Il ne focalise pas la même attention que le résultat final, ce moment où les barrières disparaissent et où les portes s'ouvrent. Pourtant, l'histoire a déjà commencé depuis longtemps.

Le chantier est à l'histoire des constructions humaines ce que la naissance est au vivant : L'origine d'une histoire qui lie des individus. C'est le théâtre de mise en œuvre de la matière par des femmes et des hommes, jeunes et plus vieux, qui travaillent avec acharnement, de jour, parfois de nuit ; sous le soleil, mais aussi sous la neige ou la pluie. De tout temps, ils sont les acteurs indispensables de l'édification de notre cadre de vie. Pour autant, la condition des travailleurs du bâtiment est largement méconnue, passée sous silence. Les plus grandes transformations du quotidien sont gouvernées par des mécanismes qui occultent la réalité. Dissimulés par de grandes palissades et interdits au public, les chantiers sont de petits microcosmes opaques qui obéissent à des logiques de développement impitoyables sur lesquelles il apparaît bon d'essayer de faire la lumière.





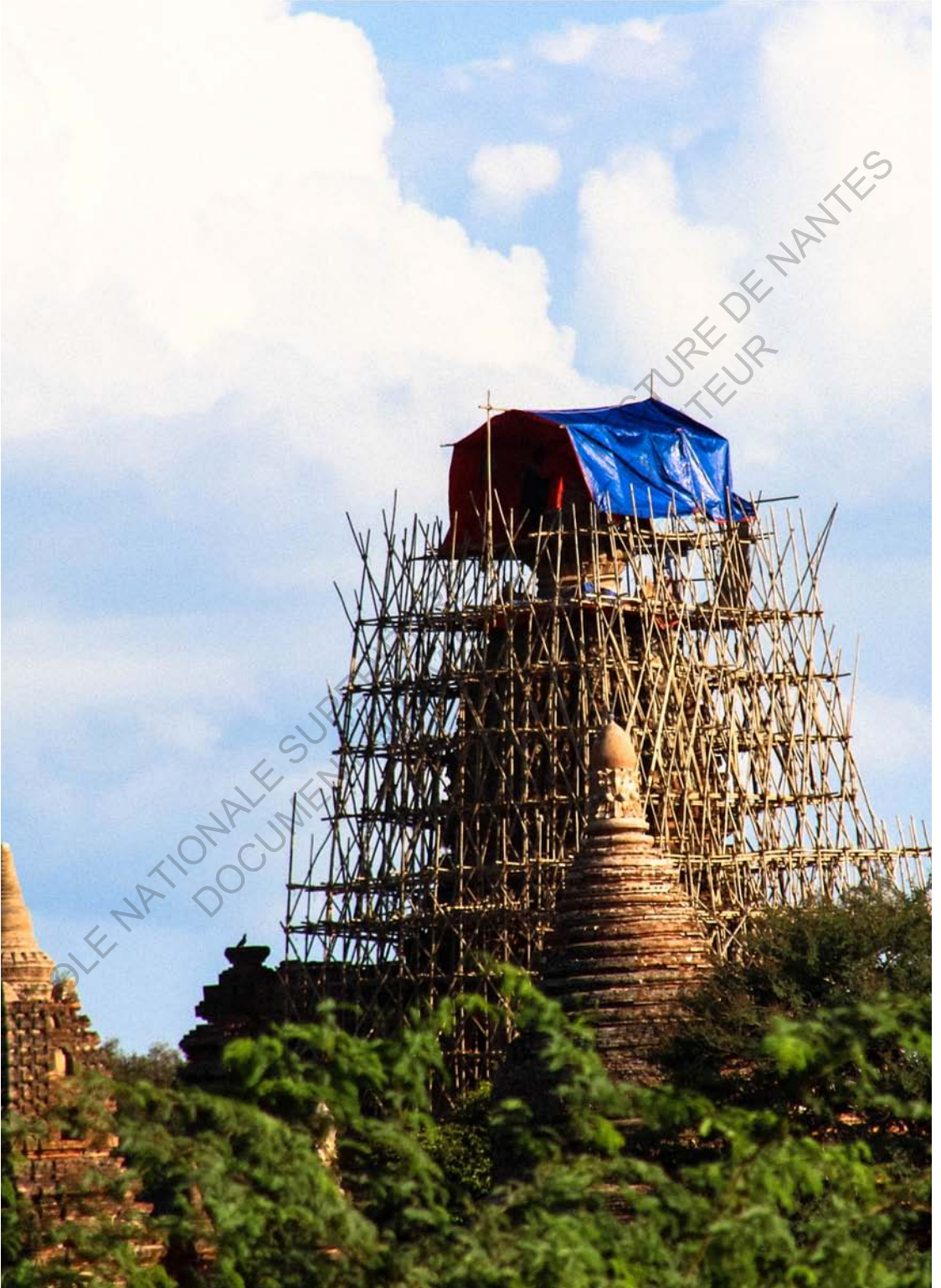
Pérégrinations

Depuis déjà longtemps la question de la construction m'attire particulièrement. C'est après un long voyage d'étude en Asie du Sud-Est que je décide de l'approfondir pour prendre la mesure de l'importance de ce moment : le temps du chantier. Je suis alors inscrit pour une année dans une faculté d'architecture à Bangkok, en Thaïlande. Ce qui m'interpelle là-bas, ce sont les symptômes brutaux et invasifs de la modernité mondialisée et normative qui a imposé ses modes de construction au détriment des procédés et de modes de faire traditionnels. Que s'est-il passé pour que les anciennes maisons de teck, sur pilotis, assemblées sans clous ni vis pour pouvoir être démontées et transportées soient aujourd'hui remplacées par des grattes ciels de béton et d'acier ? Que deviennent les savoirs et les techniques polyvalentes du travail du bambou et du bois à l'ère où l'architecture de Bangkok n'est plus que le fruit de principes de constructions définis qui ne peuvent engendrer qu'un certain type de structures standardisées ?

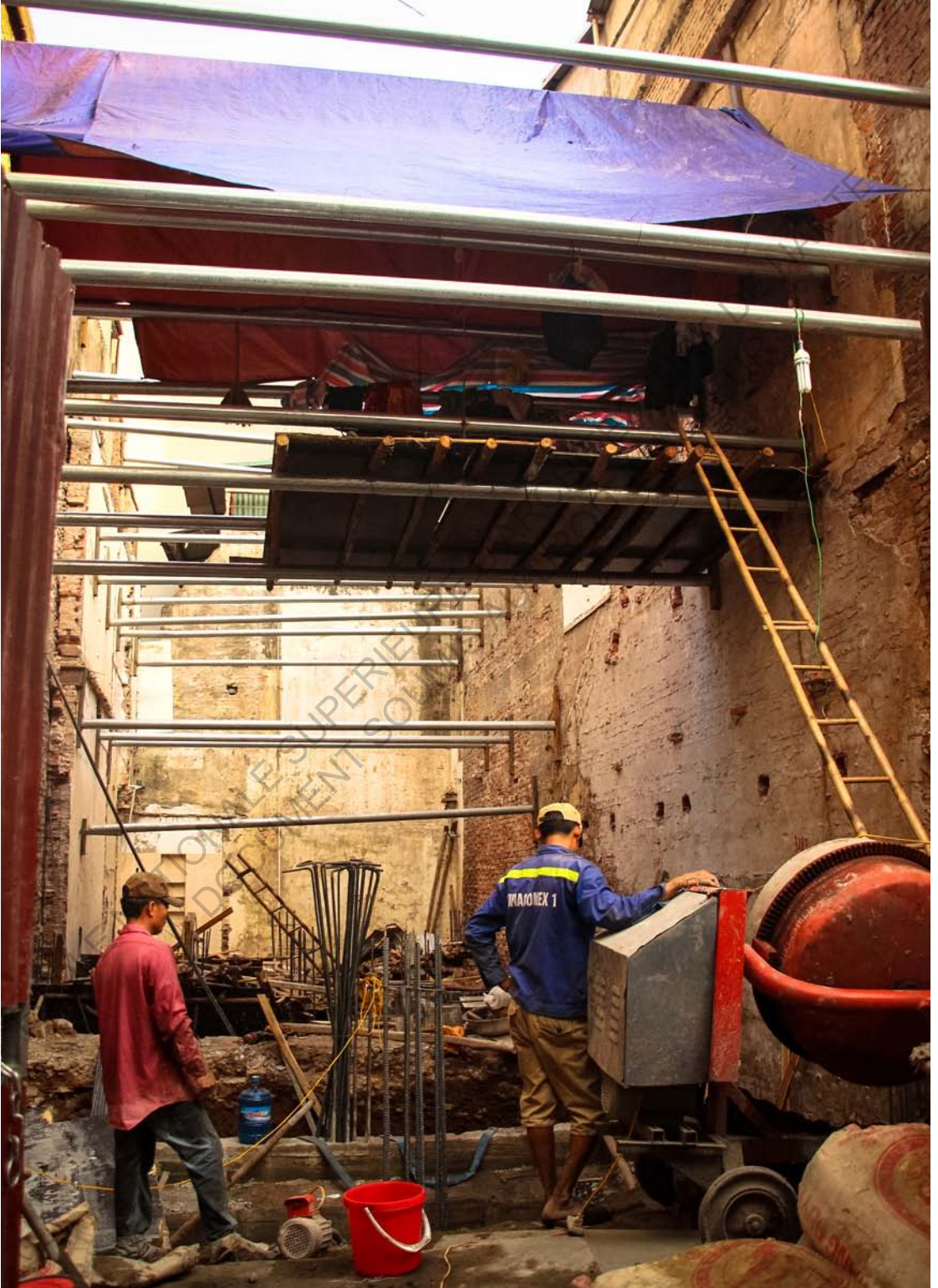


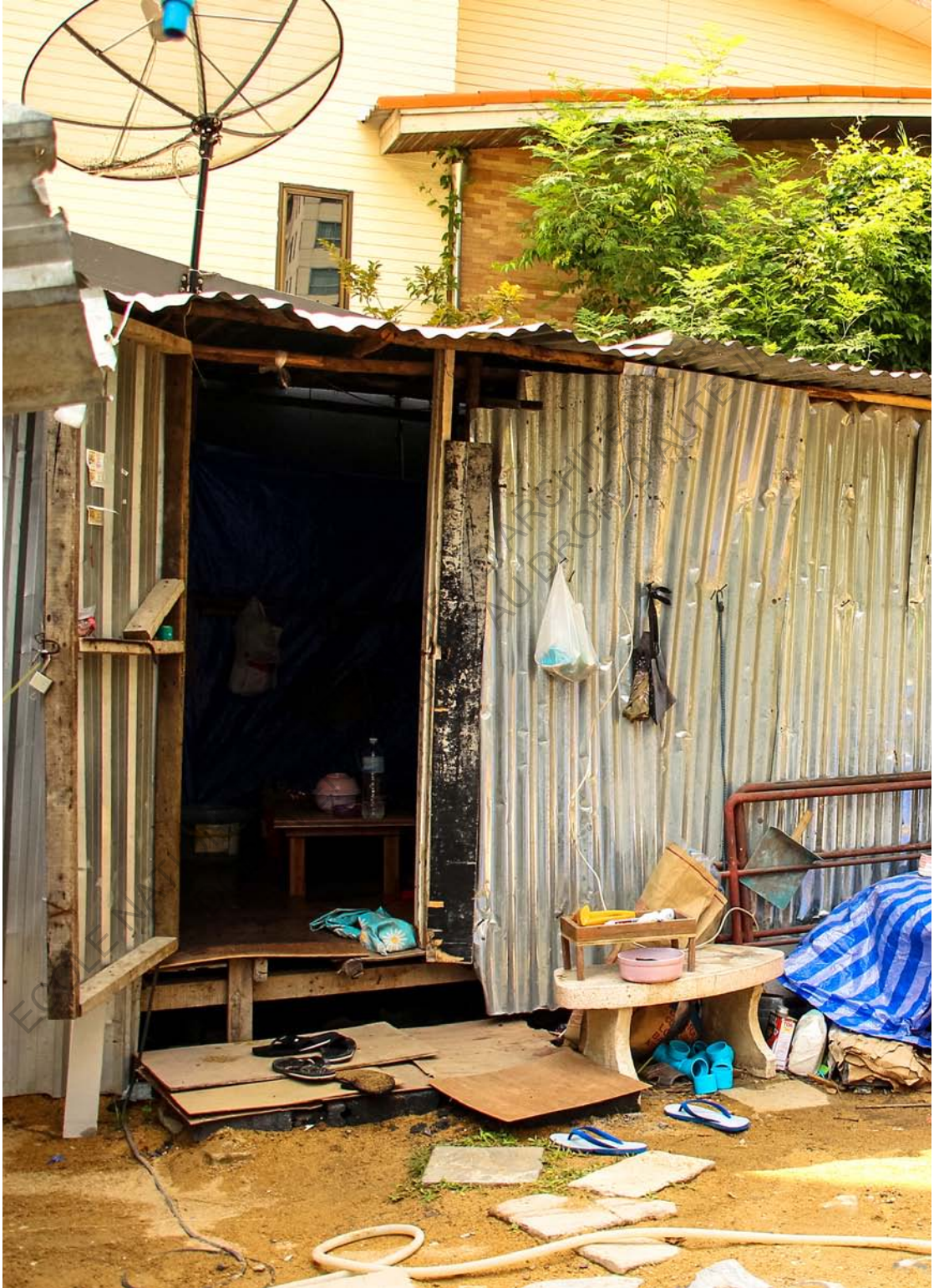
Curieusement, mon admiration profonde pour le sens constructif mêlé au sentiment de sa disparition progressive, n'a fait que me ramener à la réalité actuelle du développement de l'Asie du Sud-Est. Bien évidemment, c'est une mécanique complexe et les constructions matérielles sont indissociables des constructions sociales. Peu à peu, vivre Bangkok, étudier et voyager me donnent à voir des situations pour le moins aberrantes et font naître en moi une attention particulière à ceux qui construisent. **À l'aube de devenir architecte, je souhaite comprendre qui construira ce que je serais amené à concevoir et dans quelles conditions ?** C'est une expérience de terrain particulière sur un chantier à Bangkok - évoquée dans le premier chapitre - qui confirme en moi l'envie de porter mon regard sur ceux qui construisent dans l'ombre et de questionner la place de l'architecte dans le monde de la construction. Entre orient et occident, c'est donc à travers des allers-retours d'expériences et de souvenirs thaïlandais, français, entre Bangkok et Nantes notamment, que grandit mon attachement à la question du chantier et mon désir de la valoriser.

Un abri de fortune pour les artisans qui rénovent à la lenteur des moyens qui leurs sont attribués, les temples du site touristique de Bagan au Myanmar.



Aussi poétique soit-il, des ouvriers sont contraints d'habiter le chantier de reconstruction d'une des traditionnelles et réputées maisons tubes d'Hanoï au Vietnam.





Plus globalement, ce regard sur les conditions de vie et de travail auxquelles semblent être assujettis nombre de ceux qui œuvrent à construire le décor dans lequel nous vivons, s'inscrit dans une réflexion sur la transition socio-écologique. Trace la plus visible de l'action humaine, le mode de développement des villes semble aux antipodes de la création de processus raisonnés pour faire face aux enjeux sociaux et climatiques grandissants. Paradoxalement, nous n'avons jamais possédé autant de connaissances et de moyens pour arriver à nos fins, pourtant, le mal être persiste. Quelles sont ces fins ? Un tel développement ne va pas sans problèmes. Peut-on alors consciemment continuer à construire de la manière dont on le fait ? Sur le plan climatique, l'Homme exploite aveuglément la planète à tel point qu'il la modifie irrémédiablement, c'est « l'âge de l'homme » : l'anthropocène. L'intérêt de quelques investisseurs dépasse celui de l'humanité, et le bien public disparaît au profit de ce qui est rentable pour les entreprises. Néanmoins, exploiter la planète à des fins économiques demande encore et toujours la mobilisation d'une gigantesque force de travail quand elle n'est pas encore automatisée. C'est malheureusement le cas dans le secteur du bâtiment dont la demande croissante tire globalement parti de l'exploitation de populations nécessiteuses et affaiblies.

Dans les 30 ans à venir, 75% de l'humanité vivra en ville. L'enjeu est conséquent. De fait, il semble nécessaire de comprendre le piège actuel qui voit les échecs se répéter par mimétisme d'un endroit à un autre. C'est le moment d'apprendre à se réapproprier des conditions de vie et de travail plus soutenables pour l'environnement, mais aussi et surtout pour l'Homme. L'un ne va pas sans l'autre : du renouvellement des savoir vivre, des modes d'habiter, et des processus de construction pourraient naître les conditions pour l'espèce humaine de faire sa place comme un écosystème durable et mature¹. Cependant, nous en sommes

1. Luc Schuiten décrit l'homme occidental comme faisant partie des **écosystèmes pionniers de type I** : minoritaires et éphémères. Ils sont caractérisés par une faible diversité, une utilisation gourmande de l'eau et des ressources nutritives, favorisant une croissance rapide, préférant la quantité à la qualité ; et extrêmement prodigue en production de déchet et en utilisation d'énergie. Ils s'opposent aux **écosystèmes matures de type III** qui s'organisent en une communauté intégrée et diversifiée d'organismes, avec pour but de se maintenir dans un endroit donné en utilisant au mieux leur environnement, les ressources disponibles, et surtout de pouvoir le faire sur le long terme. Par exemples : les forêt primaires, les récifs coralliens, etc.

loin. Si nous voulons parler d'écologie de la construction, un label ou une norme thermique ne suffisent pas quand si peu d'attention est portée aux réalités de ceux qui construisent. Comment peut-on vivre mieux et limiter la pénibilité au travail ? C'est un champ de réflexion qui guide ma recherche sur l'amélioration des conditions de la vie du chantier. « *Souvent, l'architecte conçoit un bâtiment, suit sa réalisation, mais il ne vérifie jamais la souffrance de ceux qui construisent et ne connaît que rarement ceux qui l'habitent.* »¹

Chaînage*

*À la manière de cette armature métallique qui consolide et qui solidarise les différents éléments d'un bâtiment - fondations, murs et planchers -, mon travail est né d'une série d'expériences constituant à la fois mon parcours et ma recherche. Il est organisé en chapitres distincts structurés autour d'une hypothèse qui s'intéresse aux formes de déconnexion, connexion et reconnexion entre ceux qui conçoivent et ceux qui construisent. C'est souvent dans la posture d'un étudiant en architecture inexpérimenté - non pour autant moins curieux et motivé - que j'ai pu m'ouvrir aux autres et m'intégrer sur des chantiers, me former là où l'école ne le permet pas et découvrir des métiers d'artisans tout autant que des pratiques d'architectes et des lieux où l'on essaie de construire autrement.

La déconnexion envisagée précédemment est traitée dans le premier chapitre à travers une recherche de la compréhension des mécaniques du chantier aujourd'hui et la condition du travailleur du bâtiment qui en découle. Construire est une activité usante et le chantier est souvent vecteur de violence physique autant que de violence morale par l'exploitation hiérarchique en chaîne et l'entretien d'une pression constante. D'autre part, que ce soit en Asie ou en Europe, l'histoire se rejoint. La réalité entraîne une dégradation des métiers ouvriers dans l'imaginaire

1. Extrait de la préface de **Construire ensemble le grand ensemble**, ouvrage sous la direction de Patrick Bouchain et Loïc Julienne. Paris, France, Édition Actes Sud, l'Impensé. (2010)

collectif et donc une implication par défaut : « *En France on ne valorise pas du tout les métiers artisanaux, dès qu'un gamin est mauvais à l'école on lui dit : tu finiras maçon! Donc à partir de là, maçon c'est la loose, tu as l'impression d'être en échec* »¹. Les modèles et l'uniformisation du monde moderne tendent à séparer les savoirs intellectuels des savoirs manuels. De fait, le fossé s'est creusé entre concepteurs et exécutants et l'architecture est devenue l'affaire de spécialistes. Ce chapitre pose alors des questions sur la trajectoire hiérarchique qu'impose la formation de l'architecture et sur le manque de rapport concret aux réalités du métier. Afin de comprendre ces réalités plus en profondeur, j'essaie, grâce aux témoignages de plusieurs praticiens qui portent le chantier au cœur de leurs philosophies et de leurs pratiques, de dévoiler des réflexions à contre-courant d'un chantier déconsidéré. Au regard des mécaniques et des conditions de travail actuelles et dans la perspective de les voir évoluer, je cherche à **comprendre le rôle de l'architecte dans le chantier, tout en repensant la place du chantier dans l'architecte, tant dans sa pratique que dans sa formation.**

« J'utilise toujours pour définir une attitude « moderne » le chantier des cathédrales. A cette époque, chaque acte était inventé. La créativité de la pensée et du faire parlaient la même langue. Le maçon était l'architecte et l'architecte était le maçon. C'était bien bien plus moderne que certaines choses contemporaines »

Renzo Piano

Inspiré par ces paroles, **la Reconnexion** dont je fais l'hypothèse aime à penser que construire est un acte positif, et que la valorisation de cet acte tient d'une connexion particulière entre la conception et la construction. **Comment le temps de la pensée et le temps du faire peuvent s'articuler conjointement ?** Car il semble être une condition à part entière de la définition de nouvelles pratiques du chantier pour l'élaboration plus heureuse de notre cadre de vie. Ainsi, les

1. Entretien avec **Gaëlle Delhumeau**, architecte.

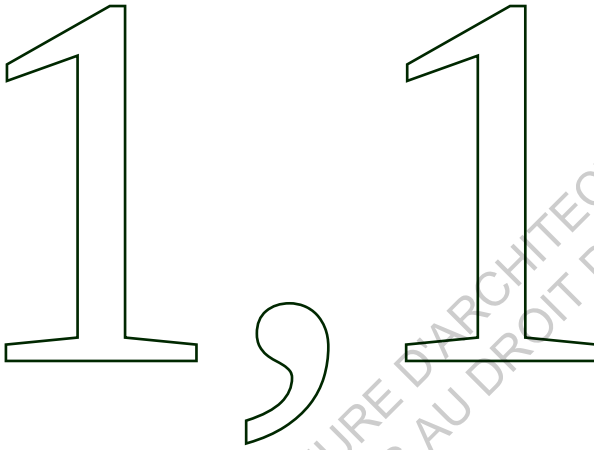
trois autres chapitres explorent, à trois échelles différentes, des lieux riches d'enseignements dans la confrontation de ces deux dimensions. Ils sont issus de ma pratique et de mon cheminement personnel qui me ramène inmanquablement vers la volonté de comprendre comment construire. Aux échelles et aux enjeux de **l'expérimentation étudiante**, de **l'artisanat** et de **l'architecture** on retrouve des spectres d'analyses récurrents qui révèlent des singularités. Les rôles, les engagements et les certitudes du métier d'architecte sont remis en cause. Aussi, quels sont les acteurs, leurs interrelations et l'organisation globale ? Quels lieux pour la vie quotidienne ? Quelles en sont les conditions ? Quelles formes de transmissions du savoir ? Enfin, la temporalité est capitale car elle conditionne en partie les réponses à ces questions. Tous ces champs de réflexion abordés sont interconnectés et constituent un tout indissociable pour faire parler ces expériences vécues et éprouvées dans leurs complexités.

1

Chapitre

**MISE EN LUMIÈRE
DES PRATIQUES
DE PRODUCTION
DE LA VILLE
DU 21^E SIÈCLE**

C'est en février 2017 que Félix m'interpelle. C'est un architecte français alors récemment diplômé qui s'est installé en Thaïlande après son diplôme. Il veut poursuivre pendant quelque temps l'expérience inachevée d'une année d'échange international. Il a saisi l'opportunité d'un poste de professeur de projet à l'université Kasetsart de Bangkok, celle même où il se trouvait pour sa première année de master quelques années auparavant, celle même dans laquelle je suis étudiant à ce moment. Cela fait alors un certain temps qu'il observe des pratiques de la construction de la ville qui l'interpellent.



Au delà des murs de tôle : la condition des travailleurs du bâtiment

Etude d'un camp de travailleurs du bâtiment, BANGKOK

Dans les hautes sphères de Bangkok, les organisateurs du développement effréné de la ville mettent chaque jour les ouvriers du bâtiment à genoux. La ville s'étire dans toutes les directions. Cela se fait principalement au détriment des vieux quartiers du centre, populaires et catégorisés comme bidonvilles par la précarité des constructions, et de l'environnement. Anciennement « Venise de l'orient », le béton recouvre désormais la plupart du réseau de canaux, les khlongs, qui structuraient la ville à ses fondements. Un nouvel étage de tour tous les deux jours, longues journées et heures supplémentaires jusqu'à plus de 2h du matin pour les plus endurants, c'est à ce rythme que la ville pousse sans relâche, verticalement. Hôtels de luxe, centres commerciaux les plus grands du monde, étages de bureau et appartements de haut standing forment un parc urbain de la démesure. Le « parc humain » affairé à sa construction, invisible lui, est composé à 20% de migrants saisonniers des campagnes thaïlandaises et de 80% de migrants des pays voisins, beaucoup de birmans, de laotiens et cambodgiens qui, tous, poursuivent ici le rêve d'offrir à leurs enfants la possibilité de ne pas vivre ça.

Entassés dans des cabanes en tôles voisines aux chantiers par souci d'économie et de simplicité d'organisation, les organisateurs s'enrichissent n'ayant que faire de la qualité de leurs camps de travailleurs précaires. Les conditions sanitaires y semblent désastreuses. Y a-t'il au moins eau et électricité ? Des ouvriers sont ici avec leur femme, parfois leur famille, et vivent compactés dans des cases avoisinant quatre mètres carrés. Les fractures ethniques sont grandes entre les multiples nationalités qui composent ces microsociétés. Le crime est indirect, passé sous silence, indécent par sa normalisation dans le monde de la construction sud asiatique. Ce sont de véritables ghettos organisés derrière des palissades de tôles hautes de 6 mètres, dissimulés du regard de tous. Les architectes savent, mais restent silencieux. Allant de chantiers en chantiers, ces nomades urbains donnent forme à une ville qui ne le leur rend pas. Profits et budgets priment au détriment de la condition humaine.

Aussi, Félix décide de réunir trois étudiants français dont je fais partie, ainsi que quatre étudiants thaïlandais. Autour d'un café, il nous expose ses observations et nous invite à étudier la question. Il s'agit de proposer un projet en réponse à un concours d'envergure internationale, « Lafarge Holcim Award 2016 / 2017 » pour la construction durable dans la catégorie des jeunes générations d'Asie du sud-est. L'intérêt étant de soulever des questions et de les mettre sur la table pour espérer les rendre visible à une échelle toute autre. Les conditions de vie liées à la construction étant sensiblement les mêmes ailleurs en Asie du sud-est, l'échelle internationale du concours est d'autant plus propice pour envisager une prise de conscience plus large. Tous partants, nous avons seulement trois semaines pour soumettre le dossier, il faut alors agir rapidement. Nous organisons un questionnaire axé entre autre sur le parcours personnel des travailleurs, la qualité du camp et des logements, la vie en communauté, les conditions de travail, etc. S'ensuit une visite improvisée du camp de PrahKanong situé sur Sukhumvit road en plein centre de Bangkok, plutôt grand, pour environ 150 travailleurs.



Récit de terrain

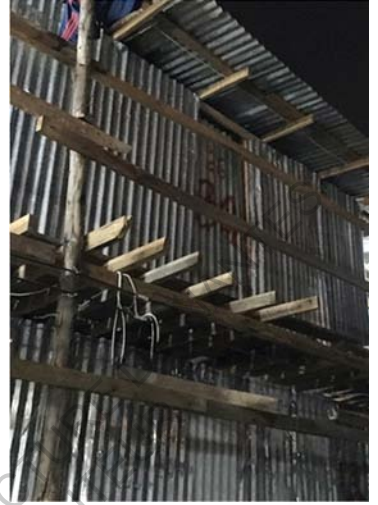
C'était le 10 mars 2017, autour de 19h. Il fait nuit. Léna, étudiante bordelaise et moi-même observons depuis le quai du train aérien. À droite, des ouvriers préparent des coffrages de poteaux avec des projecteurs au cinquième étage d'un immeuble en chantier. À gauche, de l'autre côté de la route, le camp dans lequel vivent les ouvriers. Dans la pénombre on distingue quatre bâtiments d'habitations, des néons criards se reflètent sur les tôles galvanisées, matérialité de tout ce qui compose le camp. Enceinte, murs, toits, tout est habillé de tôle. L'espace des sanitaires se dessine par les reflets de l'eau sur une dalle de béton, cela ressemble à une succession de bassins dans lesquels on puise l'eau. Hommes et femmes partagent cet espace. Du linge sèche sur des fils qui sont tendus partout où l'opportunité se présente, des gens discutent sur les paliers, l'atmosphère est silencieuse et semble routinière. Le camp apparaît comme un microcosme camouflé, invisible si on ne veut pas y prêter attention, jouxtant pourtant l'une des artères les plus vivante et bruyante de la ville. Dans une ville d'une telle densité, il semble que ce soit possible de passer à côté sans le remarquer. Nous repérons l'unique entrée dans l'enceinte opaque de 6 mètres de haut et descendons pour s'approcher en attendant l'arrivée des thaïs. Très vite, il s'avère gênant de rester « planté » devant. L'incompréhension se dessine sur les visages de quelques travailleurs qui rentrent et sortent, et pour ceux qui échangent à l'entrée. Deux de nos amis arrivent, suivis par Félix, et nous rentrons pour aborder la première personne qui se présente. C'est un vieil homme tenant une micro épicerie de produits de première nécessité, l'unique « Grocery shop », à deux pas de l'entrée.

À partir d'ici, nos yeux sont nos seuls outils car nous, français, ne comprenons plus et espérons pouvoir récupérer un maximum d'informations des discussions entre nos amis thaïlandais et les travailleurs-habitants du camp. Le temps se dilate, nous ne sommes pas très à l'aise. Nous échangeons des « Sawadee Cap », politesse thaï, des sourires un peu gênés, des regards furtifs. L'obscurité ne facilite pas les choses. La discussion dure, on se réjouit car nos interrogations sont nombreuses. Qu'est-il possible de demander sans offusquer ? Nous ne savons pas comment les habitants risquent de réagir à des questions peut être

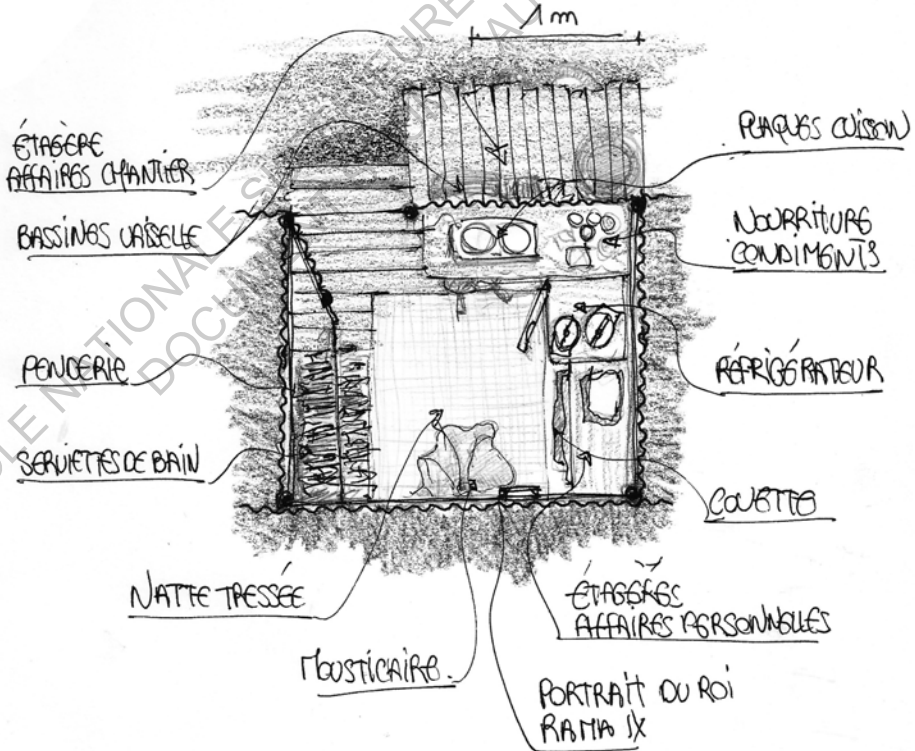
trop personnelles. Ce qui est sûr, c'est qu'il est rare de voir des gens de l'extérieur traverser la barrière, les regards ne trompent pas.

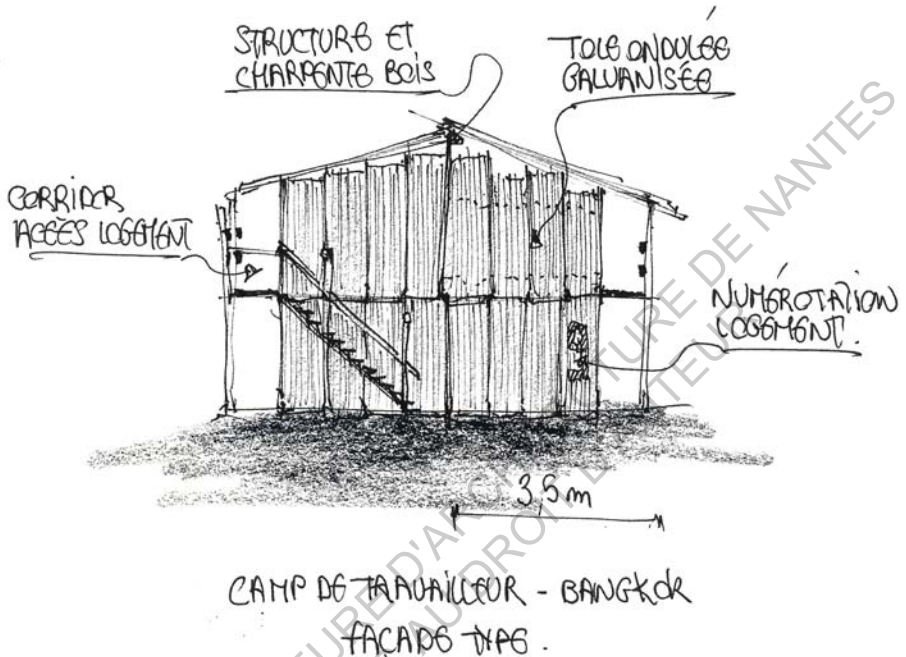
Puis, le vieil homme nous permet de rentrer réellement dans le camp, et nous propose même de nous accompagner pour nous donner quelques détails. Une chance qu'il soit thaï car d'après lui les thaïlandais sont peu nombreux dans le camp. Les gens s'étonnent de nous voir, mais ne disent rien. On pénètre leur intimité mais nous sommes accompagnés. Alors on se faufile à travers le désordre des corridors en terre battue. Les seuils faits de petites marches en bois sont recouverts de chaussures, d'ustensiles de cuisine, et de produits en tout genre. Des jouets pour enfants traînent ici et là. On découvre ensuite l'espace humide des sanitaires avec les toilettes, les douches, des bacs pour la vaisselle et de quoi laver son linge. Notre déambulation se poursuit le long de la façade d'un bâtiment sans étage. On arrive alors au niveau d'une petite surélévation bricolée en bois faisant office de terrasse. Dessus, un homme et une femme vaquent à leurs occupations. Le vieil homme qui nous accompagne leur propose de discuter avec nous et ils acceptent de répondre à nos interrogations. On s'arrête alors un petit moment devant leur logement. Très vite, ils nous proposent de jeter un œil à l'intérieur. C'est une pièce exiguë en tôle structurée par quelques poteaux irréguliers en bois d'environ quatre mètres carrés. Au sol, une natte en bambou sur laquelle ils mangent et dorment. À gauche de l'entrée des plaques de cuisson sont disposées sur un meuble à côté d'un réfrigérateur, c'est le coin cuisine. Pour le reste, ce sont des rangements divers qui sont bricolés pour tenter de ranger un maximum de choses.

Ils ont des sourires bienveillants, le regard sage, et racontent leur histoire sans gêne particulière. Ils semblent d'abord étonnés par notre intérêt pour leur condition, mais très vite une confiance s'installe. L'envie de parler se fait ressentir. On se présente par l'intermédiaire de Poy, on s'en veut alors de ne pas pouvoir comprendre, ni s'exprimer pour leur répondre. Le rapport humain à travers une personne interposée perd en attention et en spontanéité. Nous laissons donc les thaïs échanger pendant que nous observons la vie alentour. Quand la conversation prend fin, le temps est venu de sortir. L'intrusion est déjà



CAMP OUVRIER - BANGKOK
UNITÉ D'HABITATION





grande pour une première fois, mais elle confirme nos intuitions. C'est un monde accessible, accueillant, réceptif, pour lequel il est possible d'envisager un travail d'amélioration pour peu qu'on s'y intéresse sérieusement. Beaucoup d'aspects problématiques semblent pouvoir être pensés avec simplicité, peu de moyens suffiraient à changer radicalement la qualité du camp et de la vie collective. C'est ce que nous développerons dans un temps différent, celui de notre proposition. Le vieil homme nous raccompagne jusqu'à l'entrée, nous le remercions puis sortons. Nous sommes partagés, satisfaits de cet aperçu, touchés par l'accueil et les sourires malgré la différence, tristes pour cette condition illégitime, mais motivés pour en faire parler.

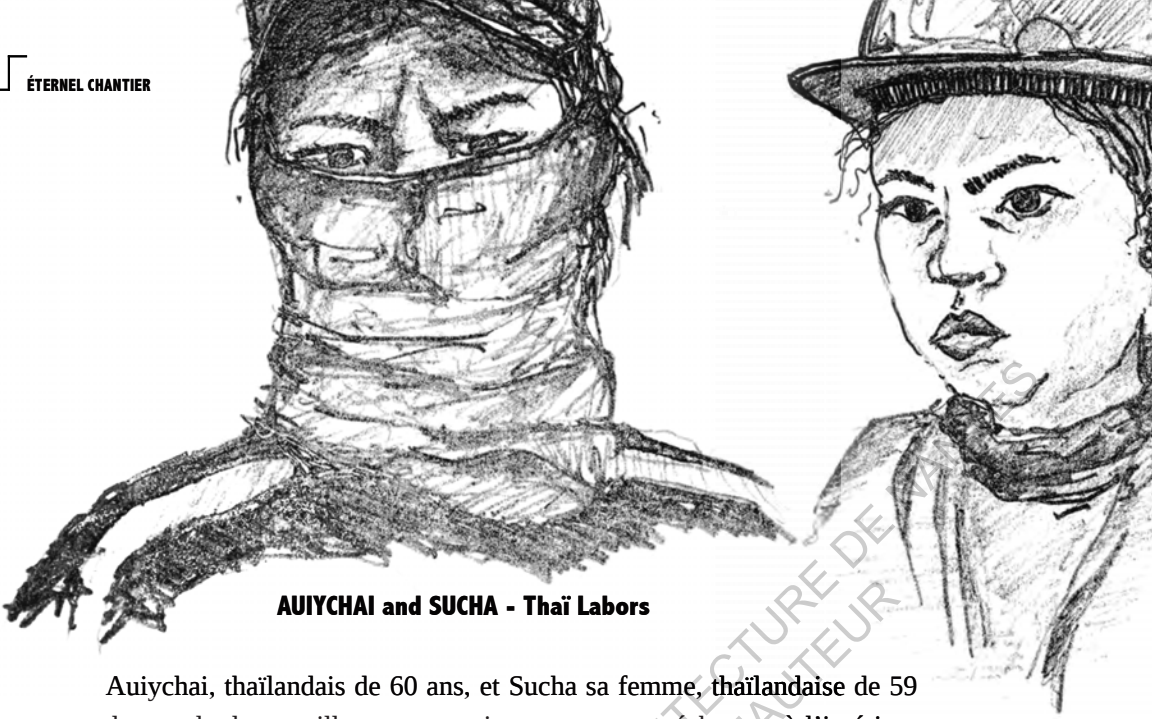
La visite du camp de travailleurs nous permet de prendre connaissance de l'atmosphère qui règne derrière les hauts murs de tôles. Nous sommes alors loin de soupçonner toutes les incommodités et inégalités qui frappent la vie quotidienne. Peu après, les Thaï nous font une restitution des discussions. Les informations sont résumées avec un possible écart d'interprétation dû à l'interposition des échanges.





Le vieil homme qui nous a accueilli à l'entrée du camp s'appelle Chananan, il a 45 ans et c'est l'homme en charge du camp, le chef. C'était un marchand dans le nord de la Thaïlande. A 30 ans, il est entré dans le domaine de la construction et a appris sur le tas à partir du premier jour de travail pour ensuite développer ses compétences. En 2012, son chef l'a envoyé au Laos sur des chantiers, puis il est revenu en 2016 et a obtenu la position de «head of the camp». C'est donc celui qui s'occupe de la qualité de vie du camp. Il est chargé de faire venir des personnes pour nettoyer deux fois par semaine et de veiller à la sécurité, principalement contre le vol des affaires personnelles. Son rôle s'apparente à celui d'un concierge. Il cherche à maintenir et stabiliser une situation existante plus qu'à entreprendre une mission d'amélioration de la vie des travailleurs, mission pour laquelle des compétences conceptuelles semblent importantes. D'autre part, son souhait futur est de devenir « constructor »¹ au même titre que son boss. L'aspiration à l'élévation dans la chaîne d'acteurs de la construction oriente probablement ses actions pour qu'elles satisfassent les directives de son chef. Sa femme tient l'épicerie qui se trouve à l'entrée et qui propose des produits de première nécessité comme de la nourriture, des snacks et boissons, de l'eau potable, des produits et condiments divers. Grâce à ce travail elle complète les revenus de son mari, ce qui leur permet de payer l'Université pour leur fille. Elle vit également avec eux. Ils se partagent à trois la vie dans les quatre mètres carrés alloués pour chaque cellule de logement.

1. On peut ici interpréter « constructor » comme le rôle de responsable - chef - du chantier pour le grand groupe de construction mandataire de l'opération.



AUIYCHAI and SUCHA - Thai Labors

Auiychai, thaïlandais de 60 ans, et Sucha sa femme, thaïlandaise de 59 ans sont le couple de travailleurs avec qui nous avons pu échanger à l'intérieur du camp, les mêmes qui nous ont également fait entrer dans leur espace de vie pour nous en expliquer les conditions. Auiychai vient de Chaichapoom dans le nord-est de la Thaïlande, et Sucha de Pigit, dans le nord. Ils se sont rencontrés sur un chantier, il y a 30 ans, alors qu'ils travaillaient tous les deux comme « labour », main d'œuvre. Dans le passé, ils ont quitté la construction pour travailler sur la côte dans une ferme d'élevage de coquillages. Le propriétaire ayant décidé de fermer la ferme et de vendre ses terres, ils sont revenus travailler dans la construction à Bangkok. Le manque d'éducation et probablement de certifications de compétences les empêchent d'obtenir de meilleures offres. Ils poursuivent donc leur travail de « labour » ensemble en dépit du fait qu'ils maîtrisent tous les deux la plupart des savoirs faire de la construction requis pour évoluer et obtenir un poste différent qui leur permettrait de mieux gagner leur vie. Auiychai a une grande maîtrise du bois. De temps en temps il est affecté sur de la charpente, mais la plupart des chantiers consistant à des étages successifs de béton coulé, il n'a que très peu l'occasion de changer de poste. C'est à travers la pratique et l'échange de savoirs avec les autres travailleurs qu'ils ont eux aussi appris tout ce qu'ils savent faire aujourd'hui. Malheureusement le système en place ne prévoit pas d'équivalence ou de certification d'acquis par l'expérience de leurs compétences. Il y a quelques mois ils vivaient et travaillaient sur un autre chantier à quelques kilomètres plus au nord dans Bangkok. Une fois celui-ci terminé et peut être même avant qu'il ne le soit, ils devront s'installer dans un autre camp temporaire, aux portes du prochain chantier qui les verra assignés.

En dehors des parcours respectifs de chacun, les échanges donnent des informations similaires et complémentaires sur l'habitabilité du camp, sur ses occupants ainsi que sur leurs conditions salariales.

Architecture & habiter

Pour la construction du camp, 800 baths, soit 20€ sont alloués à la construction de chaque unité d'habitation. Elles doivent être au minimum occupées par deux personnes. Souvent des couples seuls et des couples avec leurs enfants, faute d'alternatives, mais deux travailleurs seuls sont contraints de cohabiter pour partager l'occupation de l'une d'elle. Cette situation est surtout celle des travailleurs étrangers venus seuls pour travailler et subvenir aux besoins de leur famille à distance. Les constructions ne doivent pas dépasser la hauteur de la muraille de tôle périphérique, soit cinq à six mètres, probablement pour des questions d'invisibilité. Elles sont faites de planches pour le sol, de morceaux de bois pour la structure et de tôle galvanisée ondulée pour les cinq façades. Parfois, le plafond de l'une est aussi le sol d'une autre car bien souvent les unités sont accolées et superposées pour former des bâtiments. À elle seule, l'architecture de la cellule est sujette à toutes les complications que peut rencontrer l'abri le plus rudimentaire qui soit. Le métal, sous le soleil, chauffe l'espace par son manque d'inertie et rend l'habitat invivable le jour et difficilement supportable la nuit. Aucun système de ventilation n'est réfléchi car les problèmes d'étanchéités sont plus importants. Bien que des efforts soient menés pour s'en protéger, lorsque les moussons s'abattent, l'eau s'infiltré inmanquablement à l'intérieur. À la chaleur et aux infiltrations s'ajoutent les insectes, principalement les moustiques et les cafards, également les serpents et les rats qui représentent un véritable fléau. La seule moustiquaire déployable au-dessus de la natte faisant office de lit est loin de suffire pour ne pas en faire les frais. Les approximations de la construction n'empêchent pas ces indésirés de venir fouiner dans les réserves alimentaires. D'autre part, la promiscuité qui est engendrée par la juxtaposition des cellules de quatre mètres carré est d'autant plus aliénante que le son circule au-dessus des cloisons sans aucune barrière. Le moindre pas ou choc sur la tôle s'entend et se

ressent avec une certaine précision quatre cellules plus loin. Le problème empire lorsque le bâtiment comporte un étage. On imagine bien la difficulté pour toute personne de vivre des moments de calme, d'intimité, de repos avec son ou sa conjointe dans un environnement dépourvu de toute forme d'insonorisation.

En dehors de l'enceinte de l'espace personnel, les sanitaires sont le seul espace partagé et aménagé, bien que ce soit avec le minimum vital encore une fois. Les douches ressemblent à 2 bacs d'environ 10 mètres cubes chacun sous un toit porté par quelques poteaux, dans lequel hommes et femmes sans distinction aucune, puisent de l'eau avec une gamelle en plastique pour se rincer. La douche est alors un moment public, habillé, les femmes portent une robe spéciale et les hommes sont en short. Certains résidents possèdent des machines à laver, mais pour la plupart, la lessive se fait à la main dans des bassines sur la dalle à côté des réservoirs d'eau. Quelques éviers et miroirs sont fixés sur le mur des toilettes. Une dizaine de WC mixtes sont installés pour les 194 personnes du camp. Aucune séparation visuelle n'est pensée en lien avec les soins corporels propres à chacun. Le manque d'intimité prégnant semble quelque peu compensé par la vocation du point d'eau à servir les divers besoins liés à l'hygiène, entraînant des échanges multiples entre les habitants. En dehors de cet espace des plus dépouillé, il n'y a aucun autre espace communautaire. Pas un seul centime n'est alloué par le constructeur pour envisager des espaces partagés. Le seul service se trouve être l'épicerie de fortune de l'entrée.

Au moment des repas, la plupart vont chercher à manger dans des streetfood (marchands ambulants) à proximité du camp. Manger sur place ou bien ramener le repas chez soi sont les seules options, il n'y a pas d'espace prévu à cet effet à l'intérieur de l'enceinte. Néanmoins, certains possèdent un peu de matériel de cuisine comme des plaques de cuisson et l'indispensable cuiseur à riz, mais les coupures d'électricité à répétition rendent leur utilisation très incertaine. En effet, les ouvriers logés ici ne payent ni les charges d'électricité et d'eau, ni de loyer pour les quatre mètres carrés qui leur sont alloués. De cette manière, ils peuvent mettre un maximum d'argent de côté pour faire vivre leur famille. D'un autre côté, ce système les empêche de revendiquer une amélioration de la qualité de vie,

par exemple une installation électrique décente et fonctionnelle. Le constructeur ne demande rien. En échange, il offre une architecture précaire et insalubre, au caractère punitif. Ceux qui voudraient trouver refuge ailleurs n'en ont pas les moyens car nous le verrons après, la quasi-totalité des travailleurs ne sont pas originaires de Bangkok et y travaillent par nécessité. L'argent gagné est peu dépensé dans la capitale, il est économisé dans l'espoir de s'en extraire. Comme le constructeur, les habitants n'ont pas l'envie d'investir argent et temps dans la modification de leur cadre de vie pour une durée de séjour très indéterminée. Comment le chef-concierge du camp pourrait-il envisager l'aménagement d'espaces collectifs ? Avec qui ? Après une journée de travail souvent très longue, chacun s'offre du repos et vaque à sa routine. La seule journée de pause par semaine et les répits lors de fêtes traditionnelles (Souvent bouddhistes, il s'agit entre autre de Songkran, le nouvel an.) ne sont pas non plus envisageables à ces fins.

Travail et migrations

Le secteur de la construction emploie majoritairement une main d'œuvre étrangère. Le labeur ouvrier du bâtiment renvoie à un statut social illégitime pour les thaïlandais. Le pourcentage de travailleurs thaïlandais faiblit de plus en plus et se trouve compensé par le recours à une main d'œuvre venue de pays voisins. Cette spirale ne fait qu'asseoir la distance qui se creuse dans le regard de la population locale cherchant à s'émanciper de ce secteur des moins valorisés et valorisant, au détriment d'étrangers en situation de survie.

À PrahKanong, l'âge des travailleurs varie approximativement entre 18 et 60 ans. On compte 80% de travailleurs en provenance de Myanmar (Anciennement Birmanie), du Laos, et du Cambodge. La grande majorité des 20% restants sont des travailleurs thaïlandais. Beaucoup sont à l'origine des fermiers ou des agriculteurs qui viennent chercher de l'argent dans la capitale lorsque leurs récoltes sont trop faibles, où qui partagent la moitié de l'année aux champs et l'autre sur des chantiers pour subvenir à leurs besoins. Au sein du chantier, les différences de nationalités

rendent la communication difficile et laisse souvent place à un langage des signes. Dans le camp, quelques thaïlandais sont en mesure de traduire pour transmettre les informations. Parfois, il arrive que le hasard permette à certains de retrouver des connaissances liées à des chantiers passés.

La journée de travail commence à 8h le matin et finit à 17h avec une pause à midi. Les volontaires pour des heures supplémentaire (OT : over time) travaillent ensuite de 19h à 3h du matin. De par ce rendement, on comprend mieux la vision surréaliste de l'apparition d'un nouvel étage chaque matin. Les poteaux et murs sont préparés et coulés dans la journée, tandis que la dalle d'au-dessus est coulée la nuit pour finir d'être lissée aux alentours de 3h du matin. À travail égal, les salaires sont inégaux et participent à la catégorisation des ouvriers. Les hommes Thaï sont rémunérés 320 baths la journée tandis que les femmes thaïlandaises obtiennent seulement 270 baths. Les travailleurs immigrés, femmes et hommes, gagnent seulement 220 baths, équivalent à 5,5€ pour 8h de travail. Les heures supplémentaires sont payées 1,5 fois plus chères en fonction du taux horaire propre à chaque salaire. Face à ces inégalités, il y a l'illégalité. Les thaïlandais travaillent de manière régularisée par le biais d'un contrat avec le constructeur. Pour les 80% restants, la plupart ne sont pas employés dans un cadre légal et ne peuvent donc bénéficier d'aucune sécurité, de leur emploi comme de leur santé. Tout travailleur doit être titulaire d'un permis de travail en règle, mais les conditions de son obtention sont inatteignables pour la plupart. De ce fait, les ouvriers étrangers sont invisibles aux yeux du gouvernement et ont tout intérêt à le rester pour ne pas subir le courroux de la justice. Ce système enrayer la formation de syndicats ou toutes formes de groupes de revendication qui verraient la répression se retourner sur eux-mêmes. Les travailleurs immigrés sont voués à rester victimes d'un système politique dur, dirigé par un conglomérat d'élites riches et de militaires soutenus par le récent couronnement du roi Rama X.¹ Les contradictions de la situation sont révélatrices de l'idéologie portée pour le développement du pays. Un décret récent du roi Rama X durcit le sort réservé aux immigrants. Il y est dit que tout étranger pris en situation d'illégalité sera

1. Rama X succède à RAMA IX en octobre 2016. Il est nettement moins apprécié que son défunt père.

emprisonné. Hors, Bangkok grandit essentiellement de ces petites mains qui construisent sans relâche, jour et nuit.

La logique mise en place terrorise les parties prenantes pour étouffer les incohérences et conserver l'ordre établi. Un exemple révélateur nous est fourni par Auiychai qui raconte que récemment, un homme est mort par accident sur le chantier et que sa famille a touché 20 000 baths (soit 500€) de compensation sans pouvoir attaquer le constructeur en justice, de par l'illégalité de sa situation. Sur le chantier comme dans le camp, il n'y a pas d'infirmerie. L'entreprise se dédouane de tout accident du travail et de son devoir d'y pallier. Les travailleurs qui se blessent sont dans l'obligation de prendre eux même en charge leurs soins, ce qu'ils font rarement compte tenu du coût de l'hôpital en Thaïlande. Dans ces conditions, le travail dure tant qu'il n'y a pas de rupture physique. Sans accident, les corps s'usent jusqu'à ne plus être en capacité de travailler. La retraite n'existe pas dans ce milieu.

Une autre question qui révèle les conséquences humaines de ces migrations liées au secteur de la construction est celle de la jeunesse. Certaines familles migrent au complet pour venir habiter avec leurs enfants dans ces camps de travailleurs. On y retrouve alors des mères gardant leurs enfants, trop jeunes pour aller à l'école ou gagnant trop peu d'argent pour les y envoyer, pendant que le père œuvre sur le chantier. Malheureusement, il n'y a rien de prévu pour la jeunesse, ce qui entraîne toutes sortes de difficultés dont on peut facilement imaginer les conséquences. D'autres couples sont ici au prix de décisions familiales déchirantes. C'est ce que je découvre à la fin de mon aventure thaïlandaise, dans la province de Sangkhlaburi, proche de la frontière avec Myanmar : *Une mamie chez qui je loue une chambre me raconte beaucoup d'histoires sur le nombre anormal d'orphelinat du secteur dans lesquels elle prête son aide. Elle même originaire de Myanmar, elle a réussi par le temps et la persévérance à intégrer définitivement la Thaïlande. Elle explique que beaucoup de familles Birmanes (de Myanmar), passent la frontière en passant par la jungle. Parfois plusieurs allers-retours sont nécessaires pour payer au fur et à mesure les milices militaires incontournables, et ainsi faire venir tous leurs membres en quête d'une vie meilleure. Une fois sur le territoire, la situation n'est*

pas plus facile, et la régularisation s'achète très cher à défaut d'être en mesure de l'obtenir normalement. Sans grand moyen, et sans meilleure solution que d'emmener leurs enfants avec eux en situation d'illégalité, les parents laissent leurs enfants dans des orphelinats pour aller chercher du travail où il y en a. Les chantiers à Bangkok sont un lieu de prédilection... Souvent, ce déchirement familial est définitif. Grâce à beaucoup de contacts et l'aide précieuse d'ONG qui interviennent dans la région, la mamie qui m'accueille s'investit pour essayer de reconstruire des liens familiaux entre des enfants et des parents parfois déconnectés depuis plusieurs années. L'enjeu est alors de retrouver les parents, de prendre contact avec eux, et d'organiser une rencontre.

Histoire Connexe

On peut alors pousser la réflexion sur les processus mêmes qui alimentent celui du chantier. L'histoire des Bloodbricks au Cambodge incarne les traumatismes convergents que sont le changement climatique et l'esclavagisme moderne dans la production de briques au service de l'industrie de la construction.

Le Cambodge, comme la Thaïlande, est en plein boom de la construction. La construction d'immeubles de bureaux, d'usines, de condominiums, de cités résidentielles, d'hôtels et de centres commerciaux pousse, comme Bangkok, sa capitale vers le haut. Mais cette extension verticale combinée à une économie à la croissance des plus rapides d'Asie cachent un aspect plus sombre de l'ascension de Phnom Penh. Les projets de construction exigent de grandes quantités de briques, et une industrie de production de briques nationale très rentable les fournit. Cette industrie repose sur une main-d'œuvre multigénérationnelle d'adultes et d'enfants pris au piège de la servitude de leurs dettes à travers l'une des formes d'esclavage moderne les plus répandues au monde. Au Cambodge, des dizaines de milliers de familles endettées extraient, moulent et cuisent de l'argile dans des conditions dangereuses, et déshumanisantes afin de répondre à l'appétit insatiable en briques des nouveautés architecturales cambodgiennes. La tragédie des bloodbricks questionnent le monde de la construction contemporaine. Pour qui la ville est-elle

construite ? Mais surtout par qui est-elle construite ? Quelles sont les vies qui sont sacrifiées dans l'ombre de ses hauts bâtiments ?

En plus de l'aspiration verticale d'une élite du monde des affaires qui se développe sur la base de l'esclavage moderne, une équipe de recherche travaillant sur les bloodbricks met en avant le changement climatique comme facteur clé de l'endettement des populations rurales et donc de leur entrée dans les briqueteries. Les cambodgiens s'endettent pour faire face aux impacts de plus en plus néfastes de l'imprévisibilité climatique sur leur production agricole. Des familles de cambodgiens quittent leurs maisons pour vivre et travailler dans des briqueteries dont les propriétaires proposent de rembourser leurs dettes à travers un nouveau prêt. Ce nouveau prêt n'est qu'un fatal sursis qui mène parents et enfants à devenir esclaves de leurs emprunts. Le sursis tourne rapidement à la perpétuité dès lors que la production de brique se retrouve elle-même impactée par des pluies imprévisibles, hors saisons. La boucle se ferme et révèle une relation dynamique entre le dérèglement climatique, l'esclavage moderne, et l'industrie du bâtiment.

Un développement effréné au détriment de la condition humaine.

La vie du chantier étudiée ici dévoile de multiples questionnements tant sur les processus qui asservissent les travailleurs que sur un cadre de vie architectural qui accable leur condition. Le secteur de la construction apparaît comme un gouffre dans lequel on s'enfonce par défaut, sans retour possible. Son besoin croissant de main d'œuvre offre l'espoir de pouvoir survivre et éventuellement de faire vivre les siens. Les camps sont là comme outils de contrôle, d'efficacité et de rentabilité pour les entreprises de construction. Des fois, le camp prend place dans les premiers étages du bâtiment en cours de construction. D'autres fois, les ouvriers sont logés dans des appartements surchargés et se rendent sur le chantier entassés à l'arrière d'un camion benne. Dans tous les cas, les conditions sanitaires et la promiscuité affectent dangereusement la vie personnelle de chacun. Posséder des affaires et pouvoir les sécuriser, trouver des moments de repos ou d'intimité, communiquer avec ses co-habitants étrangers pour développer des relations

sociales, tous ces besoins primordiaux sont un luxe qui n'est pas accessible à tous. Le projet architectural souvent voulu comme lieu propice à l'émancipation de l'individu et à la naissance de relations sociales, ne s'applique pas au temps de la construction, pour ceux qui le construisent. Comment trouver des repères et installer ses habitudes de vie dans un milieu hostile ? Quelle perspective permet alors de s'accrocher et même de s'investir lorsqu'on est voué à potentiellement devoir les abandonner du jour au lendemain ? De chantier en chantier, cette vie nomade, invisible et contrainte s'observe autant sur le petit chantier rural que sur la grande tour de la capitale. (et au sein même de l'enceinte de la faculté d'architecture sur la construction d'un bâtiment annexe!) L'étude de ce camp de travailleurs n'est qu'un exemple d'une situation généralisée et banalisée dans le monde de la construction en Asie du sud-est, qui trouve écho partout ailleurs où le développement urbain effréné ne donne à voir l'architecture qu'au travers de la monstration économique et technologique. L'adage qui dit que toute civilisation s'est construite sur le dos d'une force de travail ouvrière se vérifie encore aujourd'hui, au jour le jour. Des populations irrémédiablement dominées payent le prix de l'insatiable besoin d'infrastructures urbaines au nom de la croissance, de l'illusion d'une qualité de vie meilleure, mais surtout au service d'intérêts économiques unilatéraux.

Quelle vie de chantier !

À des milliers de kilomètres de Bangkok, en France, qu'en est-il de la question des travailleurs du bâtiment ? Est-ce si différent ? Le chantier est toujours dissimulé derrière des parois de tôles d'acier et on en sait relativement peu sur les processus à l'œuvre derrière. Néanmoins le monde du BTP a cette réputation qui le précède et qui le dévalorise. Je pense notamment à beaucoup de préjugés sur la main d'œuvre étrangère, bon marché, qui ne mérite pas mieux que ce qu'elle a. Beaucoup n'ignorent pas que les conditions de travail soient des plus difficiles, mais que sait-on réellement des fonctionnements du chantier aujourd'hui ? Nicolas Jounin, sociologue, s'est attaché à comprendre en



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

profondeur les multiples phénomènes opérants sur les chantiers du BTP dans la région parisienne entre 2001 et 2004. Par le biais de documentations diverses, d'entretiens avec un large panel d'acteurs liés de près ou de loin au chantier et d'une observation participante dans le but de s'insérer progressivement dans le milieu, il a mené une enquête sur les travailleurs du bâtiment qui s'intitule *Chantier Interdit au Public*¹. Nombre d'éléments que je vais exposer ici sont issus de ses recherches. Je m'appuierai également entre autres sur un entretien réalisé avec Antoine Mounier, jeune architecte, qui est allé un an sur le chantier après avoir fini l'école dans le cadre d'un CFA (Centre de Formation d'Apprentis) en alternant six semaines de chantier et trois semaines de CFA. « *C'était par envie, pour découvrir à travers la charpente une vraie expérience de chantier, c'est ce qui m'intéresse, entre la déconnexion de la conception des architectes et la réalité du chantier.* » De mon côté, j'ai quelques souvenirs de l'équipe de gros œuvre que j'ai intégrée lors de mon stage de chantier à la fin de ma première année en école d'architecture. C'était une équipe de maçons turcs.

L'externalisation de la main d'œuvre :

Le recours à des travailleurs étrangers asservis et maintenus dans la précarité.

En France le BTP est un milieu essentiellement masculin. Il est fait de gens qui sont tous qualifiés d'ouvriers sans qu'un seul le soit en réalité de la même manière. Beaucoup viennent d'ailleurs. Les français, eux, sont de plus en plus rares sur les chantiers. Ils sont physiquement absents des postes « les moins qualifiés » ou occupent des postes hiérarchiquement supérieurs. D'un côté, ils ne veulent plus être ouvriers du bâtiment. D'un autre, les entreprises générales, qui souvent dirigent les gros chantiers, essaient au maximum de limiter l'emploi de main d'œuvre en interne. Le travail est donc orchestré grâce aux formes de sous-traitances qui se sont développées.

1. *Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Nicolas JOUNIN, (2008). Paris, France, édition la découverte.

« Il n'y en a pas beaucoup des français dans le bâtiment. A l'époque, dans les années 60, il y en avait. Mais les français ne veulent plus faire le bâtiment. Moi, mes enfants font des études, je leur interdis d'entrer dans le bâtiment, je leur interdis même de toucher le bâtiment. »

Chabane, coffreur français. ¹

Les conditions de travail et de rémunération sont défavorables par rapports à d'autres secteurs. Au lieu de tenter de mettre en place des solutions qualitatives à ces manques, les entreprises restent rentables et concurrentielles en externalisant le travail afin de baisser son coût, d'augmenter la flexibilité des effectifs et d'assurer la docilité des effectifs.² Les ouvriers sont alors majoritairement étrangers. Les agences d'intérim sont le principal fournisseur de main d'œuvre, mais depuis quelques temps l'idée visant à tirer les coûts le plus bas possible voit aussi des entreprises étrangères envoyer leurs ouvriers en tant que travailleurs détachés.

Les agences d'intérim fonctionnent et se renforcent de mécanismes qui organisent la précarité de leurs travailleurs. Le contrat d'intérim est semblable au CDD (Contrat à Durée Déterminée), il doit donc être signé dans les 48h tout en stipulant le début et la fin du contrat. En réalité, il n'y a pas de durée déterminée car les agences ne font signer les contrats qu'en fin de mission. C'est une pratique illégale qui entretient la pression pour le travailleur, qui n'a d'autre choix que de se plier à ce fonctionnement s'il veut avoir accès au travail. Si l'entreprise renvoie le travailleur avant la fin de sa mission, l'intérim se réserve le droit d'en adapter son salaire. Mais l'intérim est incertain, les agences se font concurrence et perdent des travailleurs pour quelques euros de différence, alors s'ajoute à cela de multiples tentatives de fidélisation dans la gestion des rapports humains. Pour simplifier, elles voudraient pouvoir vendre de la force de travail comme on vend des biens matériels, des savonnettes par exemple. « Mais la force de travail, elle, se promet mais ne se stocke pas, se négocie mais ne se laisse jamais

1. *Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Nicolas JOUNIN, (2008). Paris, France, édition la découverte. p72

2. *Idem*. p143

complètement approprié. Car elle est indissociable de l'être humain qui la porte, lequel a le malheur d'avoir un peu plus de volonté qu'une savonnette. »¹ Dans ces conditions, l'agence d'intérim se protège, organise la précarité et lutte contre ses revers en s'accrochant à des travailleurs, bien souvent juridiquement clandestins, pris dans une tension entre leur liberté théorique et la nécessité économique à laquelle ils doivent faire face.

D'autre part, l'intérim fonctionne sur une gestion discriminatoire de la main d'œuvre qui entraîne une réalité qui se renforce d'elle-même sur le chantier. Bien souvent les différentes origines sont affiliées à des comportements ou à des tâches particulières, le tout issu d'une grille de lecture raciste.

*« Les portugais « nés dans la maçonnerie », ouvriers exemplaires ; les Africains ou Maliens (les deux termes sont souvent utilisés de manière équivalente), manœuvres dociles ; les Maghrébins et en particulier les Algériens, ferrailleurs, colériques et revendicatifs ; les Français, ouvriers qualifiés « qui se prennent pour des cadors », « picolos », feignants, hargneux : ce sont quelques-unes des images repérables dans l'intérim du bâtiment. Du moins dans celui du boulevard Magenta à Paris, qui concentre les agences d'intérim du BTP de la région. »*²

Ces représentations parasitaires qui persistent sont devenues un code commercial pour répondre à l'exigence de tous les clients, racistes ou non. Tous ces codes se retrouvent sur le chantier. Hiérarchie dominatrice, stéréotypes et discriminations raciales sont alimentés dans le travail comme dans la gestion de la main d'œuvre et sont banalisés dans le quotidien des chantiers du BTP, vécus par des travailleurs résignés.

Les travailleurs détachés, eux, sont une main d'œuvre bon marché avec un coût encore moindre que celui des intérimaires. Ces derniers sont affiliés au régime de

1. *Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Nicolas JOUNIN, (2008). Paris, France, édition la découverte. p117

2. *Idem*. p117

la sécurité sociale de leur pays d'origine, donc le taux de cotisation et le coût du travail sont moins élevés qu'en France. Pour des questions concurrentielles, des agences d'intérim en arrivent même à se délocaliser à l'étranger pour renvoyer des travailleurs détachés et ainsi alléger leurs charges pour créer des marges financières. Ces travailleurs permettent donc tant à des entreprises du BTP de gérer sans scrupule leurs effectifs en fonction des chantiers en cours, qu'à des maîtrises d'ouvrages de construire à moindre coût pour rentrer dans des budgets de plus en plus serrés. À titre d'exemple on peut parler de la construction de l'ESMA (École Supérieure des Métiers Artistiques), sur la plaine des machines de l'île à Nantes, chantier de moyenne taille dont le gros œuvre a été réalisé par une entreprise espagnole :

Après évocation du contexte et des problématiques de l'opération :

« Là-dessus viennent des ouvriers, et la réalité sociale d'une Europe avec un maître d'ouvrage qui cherche à payer des travaux le moins cher possible pour des questions de rentabilité. Budget très bas, on a consulté énormément d'entreprises de Nantes, de la région, mais on n'arrivait pas à rentrer dans le budget à 10 ou 20 %. On a couru longtemps pour arriver à plus satisfaisant. Puis par les partenaires du maire d'ouvrage, on a eu connaissance d'entreprises espagnoles, prêtes à venir jusqu'à Nantes et construire le bâtiment à moindre coût. Donc, arrivée des équipes espagnoles. Est-ce que ce sont des travailleurs détachés ? On ne le sait pas très bien parce que l'entreprise générale espagnole est moins chère que les entreprises françaises d'environ 20 %. Elle a un siège en Espagne, mais aussi en Andorre, donc où sont salariés ses ouvriers ? On ne sait pas trop. Ça c'est la situation réelle de comment se fait un bâtiment sur une ile gentrifiée ».

Armand Nouvet, architecte.

Aujourd'hui et davantage demain, les entreprises de BTP externalisent leurs ouvriers pour rester concurrentielles et faire des profits tout en étant plus à même de s'adapter aux fluctuations du marché. Les chefs ainsi qu'un petit noyau dur sont gardés pour pousser le chantier, le reste de la main d'œuvre, intérimaire ou

travailleurs détachés, est une variable d'ajustement. Les travailleurs, étrangers majoritairement, évoluent donc dans un milieu aux rôles et aux hiérarchies complexes, dans des conditions de travail oppressantes, à la merci de leurs employeurs.

« Tu n'empêcheras pas les entreprises de mettre leurs ouvriers dans des conditions de travail infectes. Ça c'est la norme dans le BTP. Il y a beaucoup de chantiers et il va y en avoir de plus en plus où les conditions de travail sont infectes, où les rémunérations ne sont pas du tout à la hauteur de l'engagement des ouvriers, et ça l'archi n'a rien à voir là-dedans. T'as des classes entre les ouvriers qui sont là depuis longtemps, ceux qui sont là depuis moins longtemps, les apprentis, les stagiaires, les intérimaires, les intérimaires qui s'intéressent à ce qu'ils font, les embauchés qui sont redevenus intérimaires, les travailleurs détachés, etc. C'est tellement vaste. C'est un petit monde, tu as beaucoup de schémas qui se répètent mais ils s'adaptent aussi à toutes les échelles de chantier. »

Antoine Mounier

Les conditions de chantier :

Lieux et pratiques de la vie quotidienne, l'inébranlable cadence imposée au détriment de la personne humaine.

Bien souvent, les installations propres à la vie du chantier sont irrespectueuses de certaines normes et réglementations imposées par le code du travail en matière d'hygiène, de sécurité et de conditions d'hébergement. La base-vie obligatoire pour les chantiers de plus de quatre mois se cantonne au strict minimum d'espaces fournis pour les ouvriers. Les bureaux sont différenciés et privilégiés car maintenus sains. *« C'est l'angoisse les algecos, à Lyon en gros tu avais une série d'algecos qui étaient les bureaux de l'équipe de pilotage, et en face t'avais le R+2 d'algecos tous entassés pour les ouvriers, et dans nos algecos y'avait pas de savon, pas de papier, c'était dégueulasse. À la fin on allait prendre notre douche dans les bureaux ! Ce sont des lieux tellement temporaires, c'est*

un peu comme des squats, comme ça bouge tout le temps, que les entreprises, viennent, partent, reviennent, repartent, tu rencontres des gens, tu bosses un peu avec eux puis tu dis au revoir ! » Antoine évoque ici la négligence de l'espace de vie collective qu'est la cabane de chantier, souvent à la responsabilité de l'entreprise de gros œuvre. Au prétexte d'une temporalité du chantier faite d'une complexité de moments d'interventions d'entreprises différentes, le lieu de vie tombe rapidement en désuétude et personne ne souhaite alors, au bénéfice des autres, prendre de son temps précieux pour y remédier. À l'image du fonctionnement du gros chantier de BTP, La base-vie est hiérarchisée dans ses espaces. La pratique fait que les travailleurs intérimaires ont un lieu de réfectoire qui n'est pas le même que celui des ouvriers permanents de l'entreprise générale, les chefs étant encore un sujet différent. Le peu de soin porté à des lieux de vie bien souvent inconfortables n'est pas sans lien avec la cadence recherchée pour faire avancer les chantiers. Repos et travail sont ici plus que jamais posés en contradiction. « *Un ouvrier du bâtiment qui vit après soixante-cinq ans, c'est qu'il a été feignant* »¹

Le retard est le leitmotiv des chantiers, la pression n'est jamais relâchée, et quand bien même le chantier serait en avance, il n'est pas question de le faire savoir ou même d'être gratifiant pour le bon travail effectué. Les chantiers avancent à des rythmes très soutenus, parfois dans la précipitation, si bien que certains s'étonnent que les bâtiments tiennent debout. La crainte d'être délogé et remplacé est omniprésente. A l'image d'un monde sous l'emprise de Big Brother², l'exploitation hiérarchique en chaîne n'accepte aucun maillon défaillant. Si bien que toute personne sous contrat précaire ne peut faire valoir ses problèmes de santé provoqués par l'acharnement et l'épuisement au travail. Une fois intégré dans une équipe, il vaut mieux garder ses problèmes pour soi et continuer coûte que coûte pour conserver son poste. L'équilibre est fragile. Il en va de même pour les travailleurs embauchés, Nicolas Jounin l'illustre à plusieurs reprises

1. **Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment**, Nicolas JOUNIN, (2008). Paris, France, édition la découverte.

2. 1984, Geoge ORWELL, (1949) : À l'origine personnage de fiction, l'expression « Big Brother » est depuis utilisée pour qualifier toutes les institutions ou pratiques portant atteintes aux libertés fondamentales et à la vie privée des populations ou des individus.

à travers l'analyse de ses expériences : « *Les préoccupations de Messaoud et Amar, soucieux de préserver leur santé et leur sécurité, s'affrontent aux cadences réclamées par les directions de chantier. C'est bien pourquoi leur profil, celui de travailleurs plutôt protégés, tend à être supprimé. Et pourquoi il suscite chez les intérimaires, qui savent qu'ils n'ont désormais plus aucune chance d'y accéder, un mélange de jalousie et d'aversion.* »¹ Le climat est à la négation du droit de la personne humaine à vouloir préserver son intégrité physique en travaillant de manière sécurisée sans se mettre en danger. La pression est telle que la prise de risque est devenue un savoir-faire. Malgré la contradiction, il s'agit de déterminer comment ne pas respecter les règles de sécurité pour respecter les exigences de la cadence. « *A tout faire dans les règles on ne peut pas avancer, et on ne peut pas se le permettre, parce que ça met en danger notre poste.* » Chaque inspection de la sécurité du chantier devient alors une parodie dans laquelle les ouvriers se voient obtenir des équipements de protection, et travailler dans des conditions sécurisantes qui ne sont qu'impostures compte-tenu des conditions d'exécutions quotidiennes. Les enjeux et les luttes sont ramenés à l'espace du chantier dans lequel une tension permanente se fait sentir entre travailleurs embauchés et travailleurs intérimaires. Les premiers possèdent une forme de sécurité, ils peuvent donc travailler plus convenablement, même si leur statut tend à disparaître. Les autres sont poussés à ne jamais s'arrêter car ils pourraient se voir dire que c'est fini pour eux à la moindre pause. De cette situation d'oppression naissent des pratiques souterraines et silencieuses en contradiction avec les règles officielles.

Les rapports humains :

Formes de solidarités et loyautés incertaines

« *La relation au travail, en tant qu'institution, est marchande, elle consiste à une mise à disposition de force de travail d'où est exclue la personnalité du travailleur. Les relations de travail en revanche, concrètes, quotidiennes,*

1. *Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Nicolas JOUNIN, (2008). Paris, France, édition la découverte. p133

différenciées, voient se développer divers arrangements auxquels prend part une logique personnelle, généralement hiérarchique, parfois raciste. »¹ Ainsi, La production de bâtiments est assurée par la tension entre la marchandisation de la force de travail qui maintient la précarité ainsi que la concurrence entre les travailleurs ; et la personnalisation des relations humaines au travail qui prennent la forme de protections, de favoritismes, de connivences, de loyautés mais aussi de dettes personnelles, de discrimination ethniques, etc.

Ces liens personnels qui se développent aident à créer un sentiment de confiance et de fiabilité qui est nécessaire au bon fonctionnement du travail au sein de son équipe mais aussi avec les autres. Antoine, de son expérience, parle de schémas diplomatiques qu'on retrouve sur tous les chantiers avec des formes plus ou moins différentes. « *Ça se file des coups de mains. Ce sont des comptes qui ne sont pas marqués mais ils sont tous un peu redevables les uns des autres. T'as toujours « Vas'y, tu peux me mettre un coup de grue là-dessus ? » « J'peux te prendre de la chute de bois ? », « Rha, là j'ai fait éclater le béton est ce que tu peux me refaire un petit crépit vite fait je suis désolé... ». Ce que je trouve fascinant c'est que c'est une organisation qui échappe à toute préméditation et à tout contrôle.* » C'est tout un réseau de solidarité qui se développe à l'échelle des ouvriers, avec des codes qui sont propres à leur organisation et à leurs interconnaissances. Ces comportements ne peuvent et ne pourraient pas être encadrés. Ils ont lieu à plusieurs niveaux, entre ouvriers, mais aussi au-dessus avec tout ce qui se règle entre chefs de chantiers, conducteurs de travaux et chefs d'entreprises, sur des règlements de litiges et des arrangements signés ou passés par accord de confiance.

« Je pense que dans le monde du chantier ce sont des métiers où tu as énormément de négociation. Tu as tellement d'enjeux qui s'entremêlent, c'est complexe comme mécanique. Alors dès que ça peut se régler hors du cadre... Et mine de rien ça participe beaucoup plus à développer le dialogue sur un chantier. C'est inné, c'est une attitude et une habitude. Les ouvriers ils passent

1. *Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Nicolas JOUNIN, (2008). Paris, France, édition la découverte. p223

leurs vies à se débrouiller : Je n'ai pas ça comment je vais faire ? Face à un problème ils n'ont pas du tout la même réaction qu'aurait un conducteur de travaux. Lui il est redevable de ce qu'il fait pour prouver son travail aux autres entreprises, pour que ce soit clair, qu'en cas de litige il puisse tout justifier. Ce n'est pas le même rapport au litige. Tout est pris en note et signalé. Les ouvriers, dans leur manière de trouver des solutions il y a ce rapport très direct au... C'est du bricolage, de la débrouille, à des échelles larges. De fait, ils sont hyper indépendants sur ces prises de décisions là. Parce qu'il faut trouver des solutions et que c'est consigné nul part. >>

Antoine Mounier

Aider et recevoir, demander de l'aide et être redevable, ce sont des échanges qui prennent des formes différentes, propres à chaque situation. Un autre exemple concerne des habitudes qui sont caractéristiques du milieu ouvrier et qui illustre un rapport de force permanent entre corps de métiers :

<< Ce sont des choses que j'ai eu du mal à comprendre et dans lesquelles j'ai eu énormément de mal à m'insérer. J'ai participé à quelques trucs comme ça, sur un chantier on buvait du whisky le midi avec les maçons et les menuisiers, les plaquistes, puis tous ceux qui étaient là. C'est assez brut, il y a un effet de démonstration parce que chaque corps de métier à un peu une conception de son propre métier et de sa position hiérarchique vis à vis des autres corps de métier. Les charpentiers par exemple ont une très bonne estime de leur savoir-faire et de leur connaissances, de leur intelligence. Comme c'est très masculin et très virilise aussi, il y a aussi un effet de monstration dans ces moments qui nous apparaissent un peu comme conviviaux, sympas. En fait ça déconne, ça discute de ceci, ça discute de cela, mais j'ai trouvé qu'il y avait un peu ce côté : Qui amène sa bouteille, qui offre quoi, qui machin. Ça a pas mal de vertu, ça permet aux gars de se connaître évidemment. Et c'est aussi aussi un bon moyen de régler des situations avec diplomatie, tu m'as filé un coup de main bon bah je paye ma bouteille ce midi. T'as cet effet-là. Mais une fois qu'on a bu un coup on va pas forcément bouffer ensemble, on ne va pas plus loin. >>

Antoine Mounier

Les formes de coopération et de solidarité entre ouvriers sur les chantiers sont mises en perspectives et analysées par Nicolas Jounin comme des loyautés incertaines. Incertaines car indissociables de manifestations multiples de trahisons, de mensonges et de méfiances. Chacun a tout intérêt à n'avoir que des alliés, mais les intérêts de chacun finissent par s'entrechoquer et il faut alors revoir ses allégeances. S'ajoutent à cela de multiples moyens détournés de mettre la pression en gardant de « bonnes relations » avec des leviers de reconnaissance par exemple : Je te fais confiance, je sais que tu es le seul à pouvoir me faire ça dans les temps ! Cela peut paraître gratifiant, mais ces formes de manipulations peuvent être malsaines et ensevelissent nombre d'ouvriers à qui les valeurs du travail tiennent à cœur.

Le milieu du chantier fait de l'ouvrier le coupable, bien qu'il ne soit pas forcément responsable. Le tort et la faute sont toujours ceux de l'exécutant. La spirale de déloyauté qui s'exerce ne peut être rompue qu'en tissant un peu de confiance et d'engagement entre les uns et les autres. Malgré l'image qui colle au BTP, c'est avant tout un monde de relations humaines où en apparence personne n'aurait d'intérêt à mépriser une autre personne parce qu'il aura peut-être tôt ou tard besoin de l'aide de celle-ci. C'est la part qui échappe, le décalage entre l'organisation prescrite et théorique du travail et son déroulement réel, qui résiste à la maîtrise. Le chantier fonctionne avec ses codes et ses normes auxquelles il faut se plier, aujourd'hui plus par résignation que par passion. Travailleur du bâtiment n'est plus seulement un métier mais une condition avec ses routines, ses recommencements perpétuels et ses abnégations. L'absence de perspectives d'évolution et d'un avenir meilleur compromet l'engagement personnel dans le travail et la volonté de s'investir malgré la précarité de son statut. Le chantier est alors une arène où chacun mène des stratégies pour garder sa place et ses « points de vie » dans les rapports de forces et les jeux de pouvoir qui s'exercent. Ces mécanismes sont tellement inscrits dans les pratiques et normalisés dans les esprits qu'il paraît impossible d'en faire bouger les lignes. Plus largement, déconsidérer et fermer les yeux sur toutes ses individualités à la merci d'une organisation qui ne dépend pas du tout d'eux est, une manière bien pratique d'expulser le quotidien des chantiers de l'ordinaire de nos sociétés.

Changer de regard, fabriquer de l'amélioration.

Jusqu'à présent, l'architecte n'est pas évoqué. À aucun moment Nicolas Jounin n'intègre sa figure dans ses récits comme dans son analyse du milieu du BTP. Où est-il dans cette vaste machinerie ? Comment se fait-il qu'on parle du bâtiment sans parler des architectes ? L'action de l'architecte sur les fonctionnements mêmes du chantier apparaît ici comme inexistante. Est-elle impossible ? On essaiera plus loin de comprendre le rôle et la place que l'architecte se voit contraint d'occuper aujourd'hui, ainsi que les phénomènes à l'œuvre qui le privent progressivement d'une place sur le chantier, auprès de ceux qui construisent. Il semble que son domaine de compétence se soit éloigné de la construction pendant que son champ d'actions, lui, se voit de plus en plus confiné à un travail uniquement conceptuel.

En attendant, ces histoires détaillées sont racontées ici pour progressivement prendre conscience des processus de construction qui permettent à nos bâtiments de prendre forme et ainsi à nos villes de grandir. Est-il souhaitable d'avoir une plus grande connaissance des incidences qu'aura probablement dans la réalité, le trait de quelqu'un qui conçoit sur un morceau de papier ou sur un ordinateur ? Cette déconnexion à des processus qui nous dépassent très largement mérite une attention particulière. Car nous n'en sommes pas moins concernés. Les architectes ont une immense part de responsabilité dans l'acte de construire, et le processus est une part de cet acte. C'est précisément la découverte et à la conscience de ces histoires plurielles qui parlent tant de conditions de vie, que de savoir-faire, de relations humaines, de migrations, d'habitats temporaires, etc, qui peuvent changer le regard que l'on porte à l'architecture et à la manière de construire. On peut facilement tirer la conclusion fataliste que c'est ainsi et que ça le sera plus encore demain. Mais le bâtiment n'a pas toujours fonctionné ainsi et la mise en lumière de cette condition actuelle est un premier levier pour envisager de repenser les circuits et l'emploi de la matière comme de la main d'œuvre, dans une temporalité plus adaptée pour y introduire de l'amélioration. Les architectes

ont ces opportunités multiples de pouvoir diffuser des idées et c'est ce que nous avons tenté de faire à travers notre réponse au concours « Lafarge Holcim Award 2016 / 2017 », dans l'optique d'améliorer la condition des travailleurs du bâtiment. Revenons alors un peu en arrière, dans le contexte de Bangkok afin d'explicitier un second temps, celui de la réponse au concours. Manifestement, ces camps sont des petit morceaux d'une ville en mouvement, qui s'agrandit grâce à la force de travail d'une main d'œuvre indispensable. Qu'ils s'agissent des ghettos dans Bangkok, des camps de constructeurs népalais décentralisés des villes qataries¹, ou encore des travailleurs syriens dans la capitale libanaise², ces travailleurs, immigrés pour la majorité, sont retranchés dans des marges qui déstabilisent leurs identités collectives et individuelles. Peut-on alors voir à travers la question du camp, la possibilité de faire société, de vivre en communauté et d'habiter différemment pour enrichir l'architecture ? Ce sont des sujets auxquels nous réfléchissons car en dépit d'une situation qui nous dépasse, nous avons alors espoir de pouvoir apporter quelque chose qui puissent alléger le poids s'exerçant sur leurs épaules.

Beyond the metal sheets : la proposition³

Après être allés à l'intérieur de camp pour établir une compréhension générale des conditions de vie des travailleurs, nous avons réalisé un diagnostic des principales interventions à mener pour améliorer la vivabilité des différentes typologies de logement. Les réponses à apporter sont alors partagées entre des

1. *Les travailleurs Népalais victimes du Qatar 2022*, AMESTY INTERNATIONAL, (2018). *Pris au piège, exploités, surendettés, parfois sans salaire, des travailleurs népalais oeuvrent chaque jour dans des conditions extrêmes à la préparation du mondial de football 2022 au Qatar ; au prix de nombreuses vies humaines et en dépit des alertes lancées par les rapports alarmants de nombreux organismes.*

2. *Taste of Cement*, Ziad KALTHOUM, (2018). Documentaire, *Juste Doc. Histoire de l'esclavagisme moderne orchestré au Liban, sur les réfugiés syriens fuyant la guerre de leur pays, devenus ouvriers du bâtiment à beyrouth. Témoignage sur le sens de vies en exils, entre destruction d'un côté et construction de l'autre.*

3. *Les documents graphiques des pages suivantes sont tirées du dossier envoyé en réponse au concours «Lafarge Holcim 2016 / 2017».* Équipe : Félix Baroux, Sawet Jaturachat, Lucie Lauwerier, Krit Parephan, Léna Bonion, Dolathep Chetty, Chanchakorn Siritaweetchai et Guillaume Bichon.

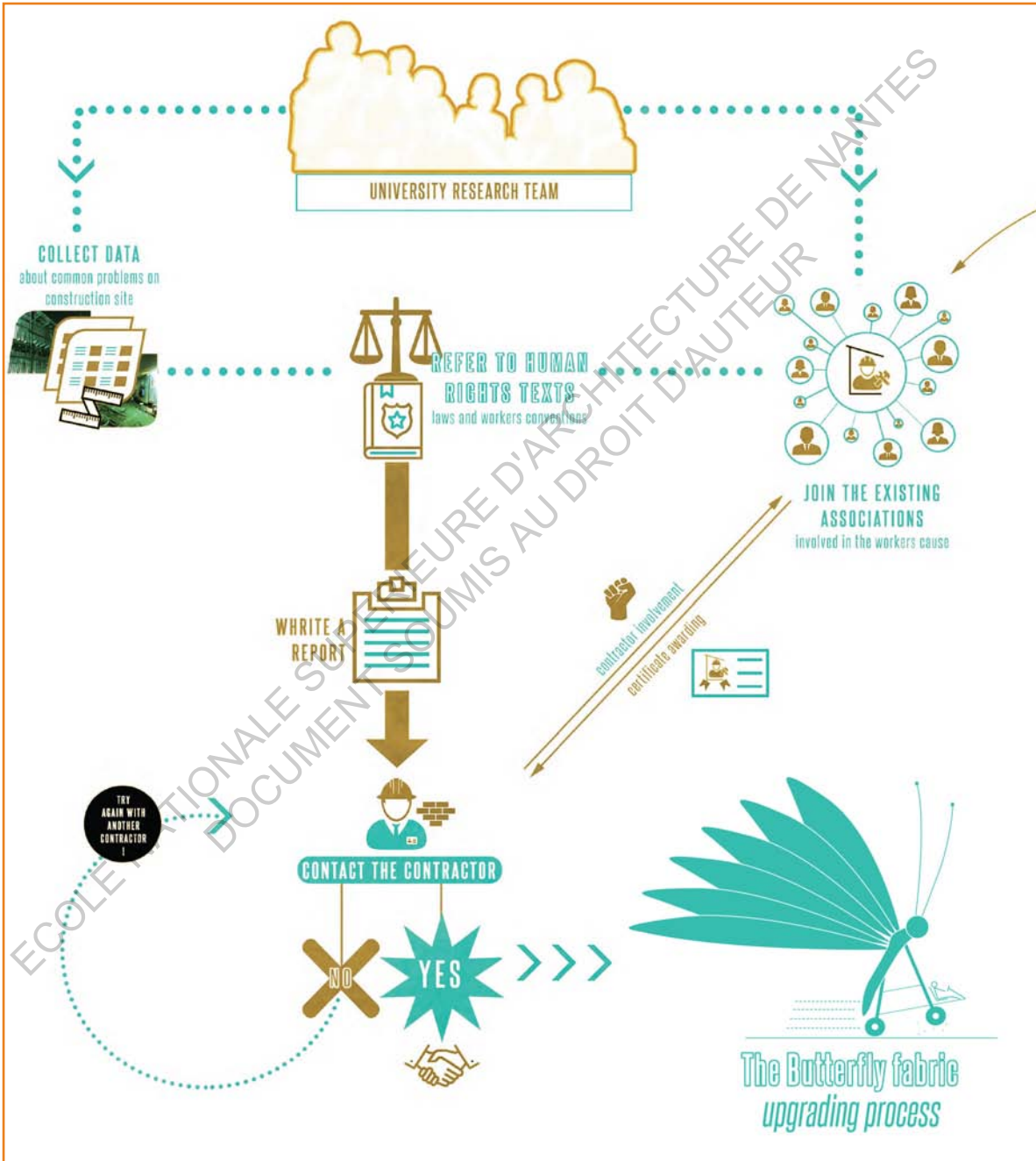


Schéma d'intervention



dispositifs architecturaux individualisés pour offrir lumière, ventilation, insonorisation et espaces supplémentaires aux logements, et des dispositifs collectifs pour fournir aussi bien des soins que des activités aux habitants propres à chaque camp. Cette réponse s'applique aux camps qui sont déjà installés, comme une intervention sur de l'existant. Une deuxième réponse, complémentaire, consiste à repenser complètement la typologie des bâtiments et l'arrangement des logements entre eux en utilisant le même processus constructif, le même volume capable, les mêmes matériaux et le même coût de construction. Celle-ci a vocation à s'appliquer au moment de la construction du camp. Nos pensées vont alors vers l'accompagnement de ce processus sans aller à son encontre. Le système en place est si puissamment ancré qu'il serait impossible de nager à contre-courant. Le projet envisagé est à l'image d'une médecine particulière, appliquée au cas par cas. Se pose alors à nous la question de la faisabilité. C'est dire de comment on imagine que cela puisse être plausible et potentiellement réalisable ? Qui le ferait et de quelle manière on amorce le changement ? Sur ces sujets, c'est la pensée projectuelle française qui parle. Il nous faut de longues discussions avec les Thaïs pour démontrer l'importance de travailler sur le montage du projet, et non seulement sur une solution architecturée. C'est là l'essence même de la remise en question du rôle de l'architecte dans ce projet. On ne dessine pas d'architecture tant qu'on n'a pas réfléchi à ceux qui vont construire, à la matière utilisable et à sa disponibilité, et surtout à ceux seront les porteurs du projet.

L'enjeu premier est d'imaginer ces potentiels porteurs de projet, tout en pensant à des leviers d'action. Nous arrivons rapidement à la conclusion que les seules personnes en mesure de mener ce genre de mission sont à l'image de ce que nous sommes : un groupe de recherche intéressé, impliqué et potentiellement universitaire. Avec l'appui de données collectées et le soutien d'associations de défense en matière de droit de l'Homme, le montage prévoit ensuite de proposer sans relâche aux entreprises de constructions d'améliorer la qualité architecturale de leurs camps de constructions. On rentre alors ici dans une négociation qui pourrait s'avérer dangereuse avec les puissants constructeurs. L'idée de ce projet prend alors la mesure de toute l'incertitude qui règne sur la possibilité d'acceptation et donc de reconnaissance de la déconsidération de la personne humaine. Quoiqu'il en soit nous tentons d'écrire une fiction réaliste, il faut envisager les deux options, non et oui. S'il nous est accordé de le faire, comment intervenir dans un milieu jusqu'ici abandonné à son sort ? L'implication des travailleurs eux-mêmes est indispensable car le petit groupe d'étudiants ne disposera ni des moyens, ni des connaissances pour opérer les transformations nécessaires. Pour répondre à la question de « qui construit ? », les travailleurs-habitants sont l'unique possibilité, et devons être la force de travail de leurs propres améliorations. Se pose alors la question du « comment ? ». Qu'est ce qui fait le lien entre l'implication étudiante et la production d'améliorations pour le cadre de vie des ouvriers ? La réponse à cette question constitue le cœur du projet. C'est une combinaison de toutes les contraintes évoquées jusqu'à présent avec un potentiel d'apports de solutions assez ouvert pour s'adapter à la différence de chaque camp, et aux besoins de chacun. Nous l'avons naïvement appelé **la Butterfly Fabric**, littéralement le papillon de tissu. Il s'installe temporairement, à la manière d'un médecin qui se déplace à domicile. C'est une entité mobile capable de naviguer d'un site à l'autre et de s'adapter à n'importe quelle forme de camp en prenant prise sur la structure du mur périphérique. En d'autres termes, il s'agit d'un Pick-up sur lequel se déploie une structure en bambou. De cette structure partent ensuite des sangles qui sont accrochées sur les grands murs et qui deviennent le réceptacle d'une immense aile de toile recomposée de tissus et de vieilles bâches publicitaires, créant ainsi un espace commun, abrité, dans les interstices.

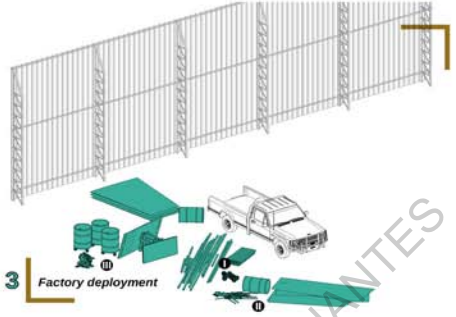
La Butterfly Fabric,
Upgrading factory



1 Second hand pick up tuning



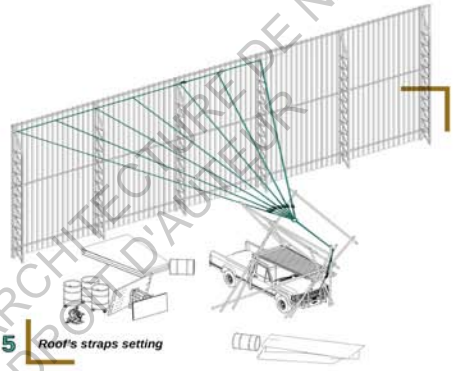
2 Loading the Factory on the pick up



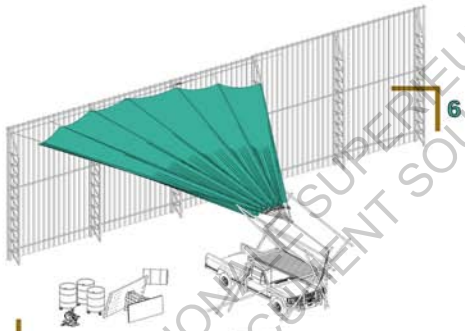
3 Factory deployment



4 Structure assembly on pick up basement



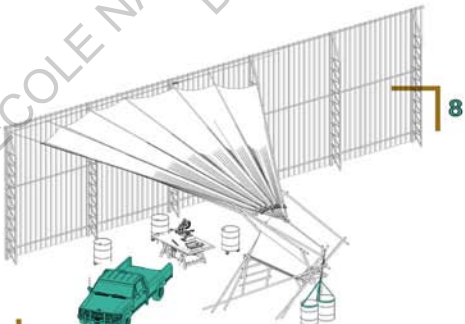
5 Roof's straps setting



6 Reclaimed fabric installation



7 Living space arrangement



8 Pick up basement emancipation

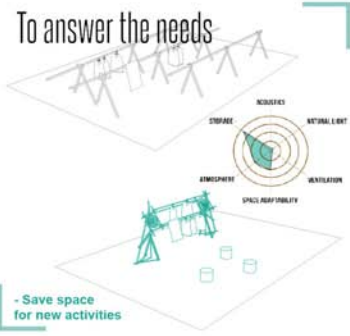


9a Offer the factory structure as a gift

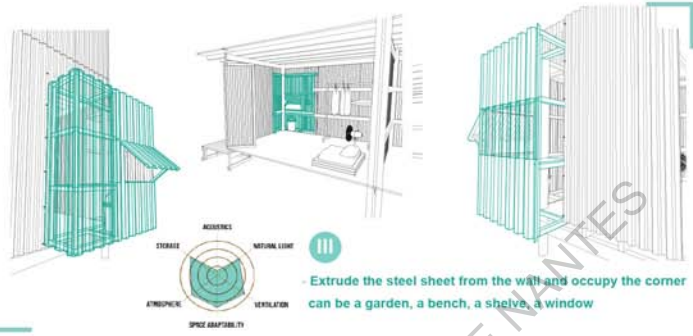


9b Pack up the factory & go to another place

To answer the needs



- Save space for new activities



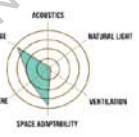
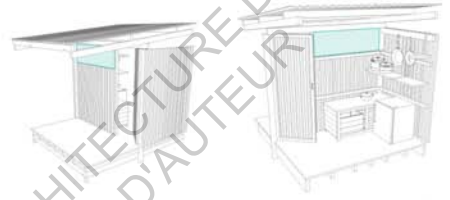
- Extrude the steel sheet from the wall and occupy the corner can be a garden, a bench, a shelf, a window



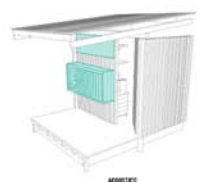
- Double the wall with a fabric
- Insert straw to create a sound proof wall



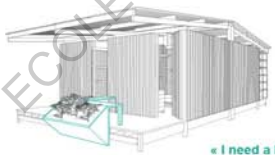
- Raise the Ridge to create an air flow
- Install insect net



- To use the un-used space



- Create a bow window to extend the inner space



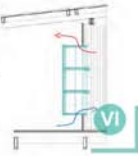
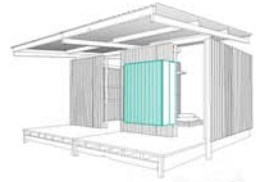
« I need a bench »



« I need a flower pot »



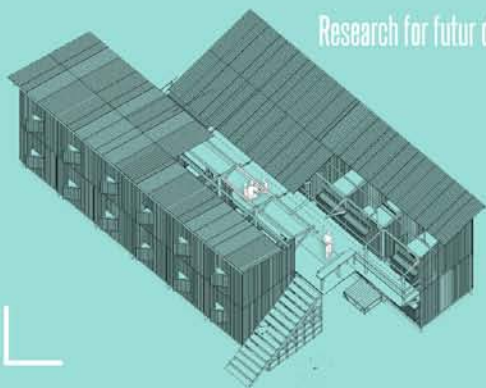
« I need a shelf »



VI

Recherche de nouvelles typologies de logements

Research for futur dwellings



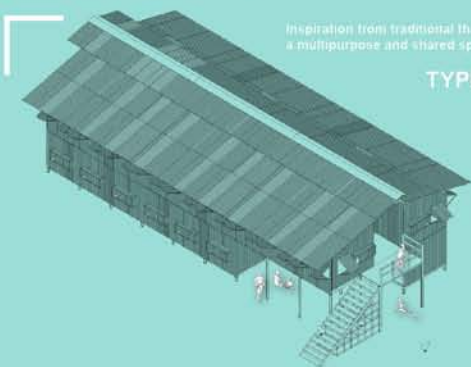
How to turn the narrow corridor in a more communal space ?
 Free the façade from circulation corridor and to create windows
 Combine the periphèric corridors into a more generous central circulation, also comon space.

TYPE A



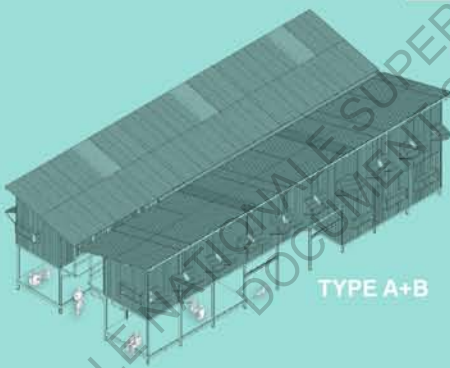
Inspiration from traditional Thai house: The ground floor is a multipurpose and shared space.

TYPE B

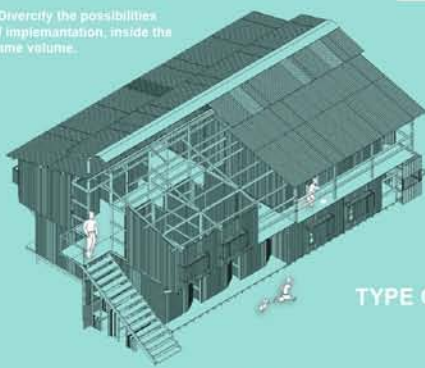


- Diversify the possibilities of implementation, inside the same volume.

TYPE A+B



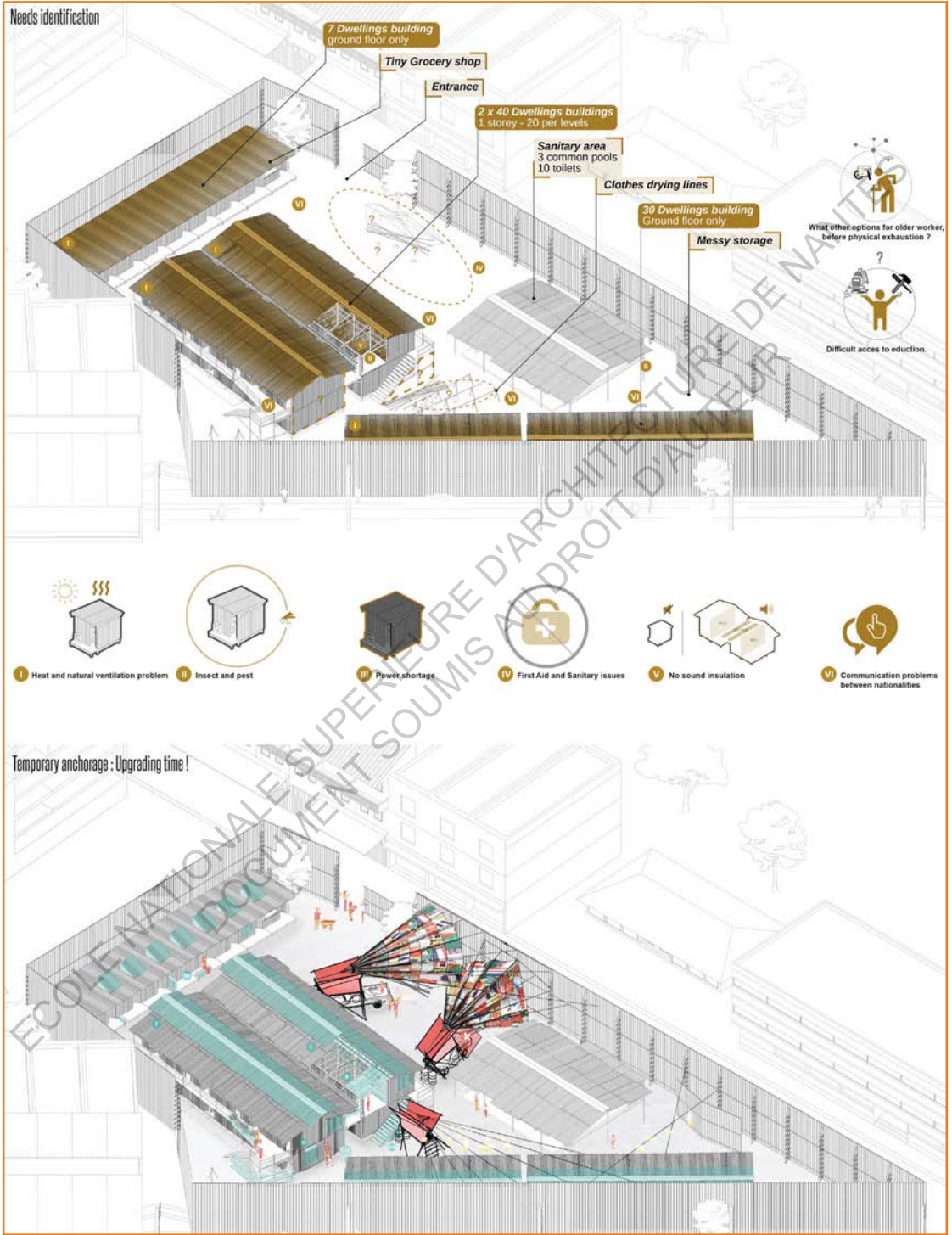
TYPE C



La structure habitée et déployée sur le pick-up devient une cabane, tant pour les enfants, que pour les premiers secours si besoin. L'espace couvert, lui, devient à la fois un atelier avec des outils mis à disposition pour procéder aux améliorations des unités de logements, et un lieu potentiel de rassemblement et de partage après la journée de travail. La mise en place de ce dispositif se veut le plus économique possible. Un pick-up de seconde main, des bambous, des sangles, de la bâche, quelques outils et beaucoup de bricolage apparaissent comme les conditions matérielles pour activer les transformations. Ensuite, le rôle des étudiants architectes serait l'expertise spatiale des logements et le dessin de leurs améliorations, simples avec les moyens du bord. Idéalement, elles seraient réalisées tant par les étudiants volontaires que par les habitants, hommes, femmes et enfants et notamment avec l'aide et les connaissances des travailleurs anciens, présents sur le camp mais inaptes au travail sur le chantier. Ainsi la Butterfly Fabric est imaginée comme une petite usine de production d'améliorations, de partage, de transmission des savoirs, tout en apportant une nouvelle dimension de la vie en commun indépendamment de la pression quotidienne. Après intervention, le papillon s'envole vers d'autres chantiers.

Sur un projet qui traite de la fabrique même d'un projet, le curseur est relativement difficile à placer. L'idée d'associer à un gros problème systémique une réponse par la plus petite échelle constitue à la fois une entrée dans le sujet, mais aussi un éveil. Face à toutes les inconnues que renferment cette situation, nous présentons une forme de réponse possible, avec des interventions simples, répondant à des besoins immédiats et primaires. Néanmoins on est déjà confrontés à tous ces spectres récurrents aux questionnements propres aux chantiers qui sont l'habiter au travail, les savoirs faire, la transmission et l'apprentissage sur le tas, la pénibilité, la temporalité, les relations humaines, etc. On veut ici soigner les symptômes d'une maladie largement répandue, mais on ne peut s'empêcher de penser à la manière d'intervenir à la source de cette maladie. Quelles leçons peut-on tirer – en tant qu'architecte – sur les modes d'actions susceptibles de faire bouger les lignes ?

haut : Identification des besoins
bas : Le temps de l'amélioration



Le chantier est un processus long et vivant fait d'histoires diversifiées et non négligeables au regard d'un bâtiment terminé, habité. La recherche d'améliorations de ses conditions de fonctionnement ne peut pas être limitée à une forme d'esthétisation de la misère. Elle nécessite un travail sur le terrain, de faire l'expérience et la rencontre pour comprendre les mécanismes humains qui opèrent. Avec maintenant un peu de recul, je pense que cette réflexion, en dehors de considérations architecturales, va dans le sens de la création d'un cadre propice au développement des formes de solidarités entre les ouvriers grâce à l'apport d'outils induisant créativité et renouvellement des rapports humains. C'est offrir de nouveaux dés à lancer dans « la part qui échappe » à la maîtrise.

Si l'action de l'architecte semble limitée par le fonctionnement de l'industrie du bâtiment, qu'en est-il de sa pensée ? L'expérience « Lafarge Holcim Award » est envisagée comme un moyen pour nous de diffuser la lumière sur l'envers du décor construit dans lequel nous vivons nos vies et de montrer la discordance qu'il existe entre sa conception et la construction. A la manière de nouveaux dés lancés pour repenser notre rapport à la fabrication de la ville, c'est un terrain de recherche pour qui veut s'en saisir.



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMS AU DÉPT D'AUTELAS NANTES

La Butterfly Fabric
haut : comme atelier mobile
bas : comme lieu collectif



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1,2

Le chantier dans la formation de l'architecte

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS AU DROIT D'AUTEUR

Goutte d'eau dans un océan, la visite de ce camp de travailleurs résonne pourtant en moi avec un écho particulier. Elle questionne en profondeur le processus de construction de la ville en allant jusque dans le quotidien de ceux qui la construisent. Comment se fait-il qu'on ignore tant de choses quant aux réalités de la construction et aux incidences de la conception d'un bâtiment projeté ? Cette omission des réalités du chantier interroge directement les choix propres à l'enseignement de l'architecture. En tant que concepteurs du cadre de vie des uns et des autres, est-il souhaitable d'être davantage formés à la mécanique opérationnelle de la construction et sensibilisés aux fonctionnements de la transformation urbaine ? J'essaie ici d'ouvrir à des questionnements sur la place dédiée à la confrontation au monde de la construction dans la formation de l'architecte. Bien évidemment, les formations sont différentes. Elles dépendent de multiples facteurs comme du climat culturel d'un pays, de la ligne pédagogique d'une école ou encore des infrastructures mises à disposition. Mon ressenti ici s'appuie sur les expériences nantaise et thaïlandaise qui sont propres à mon parcours, pour évoquer une distance creusée entre formation projectuelle et réalité constructive.

Destin dicté : la cas thaïlandais

L'intégralité du premier semestre à la faculté d'architecture Kasetsart de Bangkok était consacrée à la conception d'une tour dans Bangkok. Ce n'est pas un hasard si la typologie de la tour de grande hauteur, le « High Rise Building » se trouvait imposée dans un site attribué. Et ce même si une étude du site et des modes de vie démontrait l'impertinence de la verticalité. En Thaïlande, la formation architecturale projectuelle oriente de manière générale les étudiants à reproduire les schémas de la transformation actuelle de la ville. Les programmes traités sont alors souvent indifférents de leur contexte pour privilégier une dynamique globale de condominiums résidentiels, de bureaux, de centres commerciaux et de parcs de loisirs, souvent même combinés dans un bâtiment unique.

Tout droit sorti de la Bigness¹ de Koohlass, ce gigantisme urbain de bâtiments ville est sacralisé dans la formation, encouragé par les professeurs praticiens qui orientent les étudiants vers ce à quoi ils seront confrontés dans les agences de la capitale. De cette manière, on peut tisser des liens entre une politique de développement urbain tenue par d'intouchables lobbies de la construction, s'octroyant des projets des plus démesurés en alimentant des processus dégradants pour s'enrichir, et les architectes, d'accords ou non, mais soumis aux marchés pour ne pas déperir. Néanmoins, ceux qui réussissent par complaisance sont aussi renommés et se trouvent largement invités à enseigner le projet dans les universités. Les projets s'obtiennent par de belles perspectives. Ainsi à Chulalongcorn, réputée comme la meilleure faculté d'architecture thaïlandaise, seule la perspective extérieure du bâtiment trônant dans son environnement est jugée, ou non, émérite. Les projets qui relèvent de l'expérimentation, du processus et de l'inconnu ne sont que minorité et rarement encouragés par peur de manque de résultat, par simple incompréhension ou par refus de remise en question.

Cette dernière raison s'ancre directement dans la culture thaïlandaise et se trouve particulièrement difficile à décortiquer. Les habitudes, les pratiques, les rituels et traditions ont une importance capitale pour les Thaïs. L'immuable royauté² de droit et de parole divins couplés à l'autoritarisme des institutions en vigueur dirigent le pays d'une main de fer. Le contrôle de la liberté d'expression et de l'opinion publique verrouillent l'émancipation de l'esprit critique et bloque de ce fait la remise en question de pratiques ancrées qui se positionneraient contre le pouvoir en place. Par ailleurs, l'inaltérable respect voué aux aînés et l'inclinaison devant leurs paroles rend bien souvent la confrontation et le débat tabou, d'un enfant à ses parents comme d'un étudiant à son professeur. En discutant avec des étudiants thaïlandais, on se rend compte que presque les deux tiers étudient l'architecture par le seul souhait de leurs parents. Beaucoup ont d'autres choses en tête et ne voient le cursus que par la ligne droite au diplôme final. Il n'est alors pas difficile de formater un esprit résigné à suivre une route pavée. D'autre part, le

1. *Junkspace*, Rem KOOLHAAS, (2006). «*Bigness, or the problem of Large*» a été écrit en 1994.

2. *La Dynastie royale des CHAKRI règne sur la Thaïlande depuis 1782. Le roi RAMA X succède au roi RAMA IX, mort en octobre 2016.*

conservatisme intellectuel et religieux et la répression de toute forme d'opposition directe alimente cette résignation à un destin dicté. Les étudiants, jeunes et possibles forces de changements profonds, sont dépolitisés et encouragés à suivre et à obéir. Bien sûr certains en ont la conscience, leur parole se libère car je suis étranger, je ne présente aucun risque et ne les livrerai à aucune compromission. Et puis ce sont des amis, la confiance commune m'a occasionnellement permis de les questionner plus en profondeur, de dépasser la façade. Pour eux la seule option convenable serait de quitter leur pays pour être plus libre de s'exprimer ailleurs.

De ce constat, il n'est pas étonnant de ne pas entendre naturellement parler des dessous de la pratique constructive au sein de la faculté. En revanche, chaque année ou presque, un workshop est organisé pour expérimenter des installations. À travers des constructions principalement en bambou, les étudiants peuvent se confronter à la matière, se former à des techniques et à la fabrication à l'échelle 1. Néanmoins le travail morphologique que propose cet événement ne trouve pas de portée sociale plus grande, et reste très marginal dans le quotidien des étudiants. J'en apprendrai davantage en participant avec les étudiants volontaires au camp de construction annuel qui se déroule dans l'entre semestre, et qui, en dehors du cadre scolaire m'a offert un nouveau regard sur l'opportunité d'engagement des étudiants. Cette histoire, racontée plus en aval¹, permettra de découvrir et approfondir la question de la relation entre conception stéréotypée et qualité humaine de la construction chez les Thaïs dans le cadre d'une éducation populaire inter-étudiante, bien loin de la capitale.

Distanciation : le cas nantais

À Nantes, les études apparaissent bien différentes. Le climat socio-politique français donne une place prépondérante à la recherche, à la confrontation des idées par le débat, à l'échange, et encourage l'étudiant à s'ouvrir culturellement pour

1. Cf. Chapitre 2.1 : ASA 14, Camp de construction étudiant

développer sa propre opinion et ainsi nourrir sa réflexion autant que celle des autres. Contrairement à la Thaïlande et à d'autres écoles française, le travail de groupe est privilégié au travail individuel, tirant sa richesse de la diversité des individualités. De plus, les espaces de libertés matérielles et intellectuelles y sont nombreux et précieux. Néanmoins, la formation, globalement partagée entre projets architecturaux et enseignements théoriques divers, tend à mettre en avant certains domaines par rapport à d'autres. Ici, nous nous intéressons aux tendances qui réduisent l'apprentissage d'outils capitaux dans la concrétisation d'un projet et qui, de ce fait, participent à la déconnexion entre la théorie enseignée et le métier pratiqué.

Conception

« La vie d'un architecte c'est d'être sur le chantier, c'est même d'être en rapport direct avec les ouvriers, c'est même d'être soit même entrepreneur, c'est ça la vraie vie d'un architecte. Hélas on a encore divisé le métier en deux, entre la conception et la technique, et encore en deux entre l'exécution et la conception, et on est arrivés à une chose fantastique, ceux qui conçoivent ne connaissent pas ceux qui exécutent. La mort de l'architecture, c'est le maître d'œuvre qui livre ses plans exécutés par des manœuvres, par des gens qui ne pensent plus. C'est fini. Le chantier c'est le moyen de faire penser tout le monde ensemble et le moyen de faire participer tout le monde à la valeur du bâtiment. »

Ces paroles de Fernand Pouillon illustrent une séparation entre conception et construction encore à l'œuvre dans la formation comme dans la pratique de l'architecte. Cette dissociation profite possiblement à un prestige illusoire pour l'architecte qui n'est plus associé aux petites mains qui font, au détriment d'une œuvre commune au service de la société. D'autre part, avec les ponts en partie coupés, la recherche n'existe plus comme une articulation vivante entre le projet et le chantier.¹ Aujourd'hui, si le chantier apparaît comme laissé pour compte,

1. *Chantier ouvert au public*, Renzo PIANO, (1985), Paris, France, Les Éditions Arthaud.

c'est en partie parce qu'il n'a pas la considération d'une discipline « noble ». L'enseignement de l'architecture est devenue une formation d'excellence qui cherche à se distinguer des formations plus professionnalisantes, techniques, et manuelles. Cette vision prend racine dans l'enseignement du projet architectural qui se trouve alors en décalage profond avec les réalités du métier d'architecte. D'autre part, la conception de l'architecte « artisan » a cédé sa place à ce qui tend vers la conception d'un architecte « artiste », grand créateur. C'est cette figure qui se trouve largement médiatisée avec les grandes personnalités et les « archistars » (architectes stars). La recherche par la pratique et le contact de situations de terrain est alors plus prononcée dans les enseignements de sciences sociales par exemple. Le manque à gagner pour un architecte-étudiant-chercheur, c'est de pouvoir développer une position de recherche dans un rapport concret au monde, au réel, c'est à dire aux personnes sur les chantiers, à ceux dans les agences, et d'en faire une spécificité au sens noble.

« Les clivages ils sont là dès votre formation : C'est passionnant de s'intéresser à l'anthropologie, ou à la philo, mais toujours en se disant : je ne me substitue pas à l'anthropologue, je suis architecte et comment je me saisis de l'anthropologie pour fabriquer de la réflexion et de la matière à penser de mon métier. C'est là où ça devient riche. »

Maëlle Tessier

L'apport de connaissances des disciplines diverses nous aident à développer une posture engagée, politique et parfois idéaliste pour exprimer l'idée d'un projet. En revanche, les clefs manquent pour concrétiser cette réflexion théorique et la faire basculer dans un projet physique et matériel. Ces clefs sont potentiellement des articulations perdues entre l'enseignement de l'architecture et l'exercice du métier. Ce sont des outils juridiques et techniques à impliquer et à redévelopper car ils ont autant voire plus d'importance que le dessin de plans. C'est le cas du CCTP (Cahier des Clauses Techniques Particulières) par exemple, développé dans le chapitre trois, dont la bonne rédaction peut avoir une incidence majeure dans la mise en œuvre d'un projet. Nous sommes aujourd'hui loin de l'époque où l'architecte était sans arrêt sur le chantier. Tout a été segmenté et le métier s'exerce

avec une équipe élargie qui sort du cadre même de l'agence d'architecture. L'important semble être de pouvoir créer du frottement en allant se confronter au domaine de compétence de l'autre pour mieux comprendre la manière d'user du notre.

En cela, la formation de l'architecture n'est pas le reflet du travail concret qui s'impose au sein d'une agence. Le dessin d'un projet n'est qu'une petite partie du temps passé au travail. C'est avant tout un long travail de négociation et de relations humaines auquel l'école ne prépare pas. D'autre part, les phases caractéristiques de la conception d'un projet ont tendance à être cloisonnées les unes par rapports aux autres et se suivent linéairement comme un enchaînement d'étapes logiques à écumer : analyse de site, conception du projet global, définition des détails de construction. Pourtant la réalité pratique n'a rien à voir et se trouve être une gymnastique constante et permanente entre toutes les questions de matérialités, de détails, d'implantation, de mise en œuvre et d'anticipation de la construction. C'est une itération entre le très grand et le plus petit dans laquelle il faut entremêler ses réflexions et apprendre à tout penser dans le même temps. La question du chantier est indissociable de ce processus de réflexion. Malheureusement, elle est bien souvent reconduite, et fait particulièrement défaut dans l'idée d'apprendre à ne pas totalement séparer le projet conceptuel de la main qui le réalise.

Technique

L'éveil aux aspects techniques de l'architecture est de plus en plus relégué à la fin du processus de conception d'un projet et son enseignement est de moins en moins considéré comme indispensable à notre exercice futur. En ce sens, la main fait appel à la technique qui se trouve être l'articulation principale entre conception et construction. J'entends par là l'essence même du travail ouvrier et artisan, le détail de la réalisation. Encore une fois ce n'est pas un fait universel comme m'en témoigne par exemple Gaëlle Delhumeau à travers son expérience d'architecte aux Pays-Bas : « *Pour avoir travaillé à Amsterdam, le chantier là-bas il est plus... Disons qu'on respecte beaucoup plus les ouvriers on va dire,*

il y a un vrai dialogue qui se crée sur le chantier. Tous les archis sont formés à la technique, ils sont tous un peu ingénieurs, ils font tous de super beaux détails. En tout cas l'archi chez qui je bossais, il faisait des carnets de détails, un A3 : un détail, énorme, des vrais détails de construction. Il passait des heures avec le chef de chantier et certains ouvriers à regarder les détails. Mais mine de rien c'est aussi une question d'envie aussi. Des fois sur les chantiers les gars en ont rien à foutre, et ils font un peu ce qu'ils veulent. Et justement l'archi est mal vu parce qu'il arrive en disant que ce n'est pas comme ça qu'il faut faire ! »

En dehors de la bonne volonté de chacun, la mise en forme requiert un vocabulaire particulier et un dessin précis, qui, s'ils ne sont pas partagés, rendent le dialogue difficile entre ceux qui dessinent et ceux qui réalisent. *« Je pense que le respect mutuel s'établirait beaucoup plus si l'archi dessinait plus de détails, et on apprend très peu ça à l'école. Quand tu parles de ça à un ouvrier, il le comprend. Souvent tu ne lui parles pas d'espace, de la pièce, de la lumière, il n'en a rien à foutre, lui te dit : - bah comment tu me la mets là ? La parclose sur ta fenêtre elle est comment en fait ? - Une parclose ... ? »*

Si le fossé est devenu très large entre les ouvriers et les architectes, c'est entre autres parce que les architectes ne sont pas assez formés à la technique, et que les ouvriers ne sont pas assez sensibilisés à l'espace. D'une part, nous avons une culture architecturale qu'il apparaît important de transmettre pour impliquer davantage les constructeurs dans la réalisation d'un projet. D'autre part, nous avons tout intérêt à nous servir du dessin car en tant qu'outil de communication universel, il est l'un des moyens de pallier à ce « gap » qui existe. Cependant il se perd par l'utilisation de nouveaux outils. L'ordinateur qui se présente désormais comme l'outil le plus familier de l'architecte et qui se substitue souvent au dessin en est un bon exemple. Mais la faute est partagée. Dessiner c'est se mettre en danger car on peut se tromper et les enseignants sont eux-mêmes de plus en plus rares à s'y exposer. La technique, pourtant au cœur de la réalité d'un projet est donc une résultante qui trouve très peu sa place dans la production de projets de papier.

De surcroît, l'enseignement fictionnel offre aujourd'hui un rapport simplifié à l'architecture et donc un déséquilibre. Le travail des plans et de l'image sont privilégiés au détriment de visites de chantier. Pourtant, l'observation et l'épreuve du chantier représente une source d'enseignements riches de la convergence des idées, du cheminement créatif et des contraintes relatives aux forces en présence qui est très peu exploitée. « *La limite de tout ça, - raconte David Moreau - c'est que l'on théorise énormément de choses. Et dans le même temps, on n'est plus dans un apprentissage concret, même au niveau du lien social.* » Quand est-ce qu'ont lieu les temps ou quand est-ce que sont les moments où l'on est véritablement en contact avec des personnes qui ne sont pas issues du même moule ? La préparation à la réalité de la pratique et des contraintes du métier manquantes au sein de l'école sont justifiées par une série d'expériences professionnalisantes. Quelle logique organise la répartition de ces expériences ? Dans quelle mesure nous permettent-elles de mieux connaître ceux qui construisent et de comprendre l'importance de notre rôle sur le chantier ?

Cursus

La vocation du cursus est majoritairement l'intégration ou la création d'agence d'architectures. À Nantes, pour mettre les pieds dans la réalité avant le diplôme, le parcours est ponctué par plusieurs expériences de stage. En première année, le stage ouvrier ; en troisième année, le stage de suivi de chantier ; et après la licence, le stage en agence pendant le master. Ces moments sont indispensables car ils sont ancrés dans le réel et ses problématiques. En revanche, ce schéma est organisé de telle manière qu'il nous éloigne progressivement de ceux qui donnent vie aux chantiers et révèle une hiérarchie très claire dans la manière de considérer les rôles de l'architecte.

Le stage ouvrier qui est initialement l'occasion d'intégrer une équipe de gros œuvre, doit permettre aux étudiants d'apprendre des notions techniques, de visualiser les rôles et rapports de forces sur le terrain tout en prenant conscience de la pénibilité du travail et de l'effort physique. C'est une expérience humaine

déstabilisante, parfois inconfortable, mais formatrice dans la découverte de l'acte de construire. Hors, il intervient à l'orée du parcours pour mieux disparaître ensuite. Pourquoi ? Peut-être par manque de noblesse et simple déconsidération du travail ? Le manque de maturité prégnant en première année ne permet pas une réflexion profonde des tenants et aboutissants du monde du chantier d'aujourd'hui. Quelque part, cela participe déjà à la mise en place d'une forme de hiérarchie de classes où le jeune architecte va observer les ouvriers qu'il va plus tard diriger. Et ce, loin des complexités invisibles dont il ne sait rien. De plus, l'absence de complémentarité avec des enseignements à l'école ne fait qu'endormir des faits « qui ne sont finalement pas de notre ressort ». On oublie donc rapidement la condition de travailleur du bâtiment.

Le stage de suivi de chantier nécessaire à la validation de la licence en architecture à Nantes n'est pas pratiqué partout. D'autres écoles ne l'imposent pas. Pourtant c'est l'expérience très concrète du rôle de l'architecte sur le chantier, à travers les négociations, les choix, les prises de tête, les visites hebdomadaires. C'est en assistant à plusieurs semaines de réunions de chantier qu'on voit les relations humaines mises à l'épreuve, la découverte de notions juridiques et d'un vocabulaire jusque-là inconnus, l'ajustement collectif de détails techniques, de prototypes et le projet qui prend forme. Aussi fatiguant qu'il puisse paraître, notamment par le théâtre d'interminables négociations et d'une technicité permanente auxquelles l'école ne forme pas, ce stage donne des clefs sur la nécessité pour les architectes d'assurer leurs suivis de chantier et de l'engagement à fournir pour défendre cette pratique. Comme nous le verrons peu après, l'abandon du suivi de l'exécution des travaux est une des raisons pour lesquelles la déconnexion entre architectes et constructeurs ne fait que grandir.

Le stage en agence pendant le master, lui, n'est pas incohérent dans l'idée d'intégrer ensuite une entreprise d'architecture. Toutefois il reste symptomatique d'une situation stabilisée et de la distanciation progressive entre les architectes et les petites mains qui fabriquent la ville. Bien souvent, l'apprentissage par le chantier est inexistant car le stagiaire se voit confier d'autres choses à faire, les situations de terrain étant réservées aux plus expérimentés. C'est aussi ce qui

arrive dans les débuts du travail en agence post études, où les jeunes recrues sont souvent affectées au dessin, le chantier étant réservé aux personnes plus qualifiées.

Tous les stages aboutissent sur un rapport obligatoire permettant de rendre compte de l'expérience vécu et d'en dégager des pistes critiques. Seulement, une fois rendu, les retours sur le travail et les questions soulevées sont inexistantes. Seule la note figure sur le bulletin de l'étudiant et le manque d'intérêt porté au sujet participe largement à la déconsidération dont il fait l'objet. C'est une étape perçue comme contraignante qui questionne en profondeur la réinvention des méthodes de restitution de ces expériences.

S'ensuit la pièce maîtresse d'un schéma entrepreneurial, la HMONP (Habilitation à la Maître d'Oeuvre en son Nom Propre), dernière étape d'une formation d'excellence, qui axe sur la création et la gestion d'une structure juridique, mais aussi et surtout sur l'adhésion à l'ordre des architectes pour acquérir son statut de profession réglementée : architecte. À ce stade, le chantier peut aussi bien être une philosophie, une conviction, que rien du tout. Tout dépend alors de la considération et de la sensibilité de l'architecte pour le sujet.

Des entretiens effectués avec David Moreau, architecte chez PLAST, Antoine Mounier, architecte chez VOUS et Maëlle Tessier, architecte chez TACT, vont par leur intérêt inconditionnel du chantier, nous permettre de mieux comprendre le rôle actuel de l'architecte dans le chantier. Grâce à leurs expériences variées, ils témoignent de l'importance de l'attitude comme de l'engagement à porter pour améliorer les conditions de réalisation d'un projet dans lequel : sans tout le monde, rien n'est possible.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1,3

L'architecte dans le chantier

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT NUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La pratique d'un architecte tient de ce qui l'a formé, de ce dont il a été imprégné mais aussi de ce qui le façonne au jour le jour. Ses aspirations et ses choix évoluent naturellement au gré de ce qu'il découvre, de ce qui l'anime, mais sa pratique dépend aussi de ce qui le contraint. Objectivement, il y aurait potentiellement autant de manière possible de pratiquer l'architecture que d'architectes. Cependant la réalité est toute autre, organisée par des codes, des normes, et des fonctionnements qui cadrent son rôle à toutes les échelles. Le chantier, loin d'être la partie la plus facile de son travail est alors assuré par engagement ou abandonné par résignation. Si dans le passé les architectes étaient indissociables des chantiers, ce n'est plus le cas dans le contexte actuel. L'évolution des comportements, du marché et de son cadre juridique évince peu à peu les architectes des dernières phases du processus de projet, moment crucial et déterminant pendant lequel la matière prend forme.

Un projet de A mais pas jusqu'à Z

Le suivi de chantier est ce que l'on appelle la DET : Direction de l'Exécution des Travaux. Son importance est capitale car un nombre considérable de décisions se prennent sur le chantier, alors que le projet évolue toujours en fonction de nouvelles contraintes, d'évènements inattendus et de problèmes à solutionner. Malheureusement, il est dans l'ère du temps de voir que les architectes se font écartier de cette phase inhérente à leur travail. Pour commencer, certains maîtres d'ouvrages possèdent leur propre suivi de chantier en interne et évincent donc partiellement les concepteurs de la mission de DET. Ce processus présente sur les « grosses opés » autant que sur les chantiers de marchés public (loi MOP¹) comme par exemples sur des écoles, des équipements culturels, des salles de sports, où « *l'archi il vient une fois par semaine pour une petite visite et*

1. loi MOP : Loi n° 85-704 du 12 juillet 1985 relative à la maîtrise d'ouvrage publique et à ses rapports avec la maîtrise d'oeuvre privée.

faire du visa¹, mais au quotidien se sont d'autres personnes qui sont mandatées pour faire le suivi de chantier à côté. Cela peut être des conducteurs de travaux, des freelances extérieurs, des économistes, etc. Mais quotidiennement ce ne sont pas les architectes qui font eux-mêmes le suivi de chantier. » D'ailleurs, le plus souvent « dans les grosses opés, l'archi il vient dans son bungalow mais ce n'est pas la même base vie qui accueille la réunion de chantier avec les ingés, les chefs de boîtes, etc. Ce n'est pas non plus là où les ouvriers vont bouffer le midi ! Et sur toutes les opés c'est ça ! ». Avec les promoteurs, la situation est parfois plus radicale car les missions se limitent à l'accompagnement de la maîtrise d'œuvre jusqu'au PC (Permis de Construire). De ce fait, ils ont ensuite la main mise sur le sort du projet. Les architectes ne peuvent plus être garants de la qualité et de la conformité entre les intentions et la réalisation car ils ne peuvent pas eux-mêmes faire les dossiers en phase Pro et le suivi de chantier.

Si les promoteurs ne confient plus, c'est aussi parce que les architectes acceptent ces conditions, et pour plusieurs raisons. « *Le chantier c'est dur, dans l'exigence, dans le suivi, dans les rapports humains, etc. Donc les archis se disent : on passe déjà trop de temps à l'agence ! C'est humain.* » puis « *Il y a plein de confrères qui se disent que c'est tellement d'emmerdes.* » Le chantier est perçu comme un milieu anxigène, hostile, énergivore, dans lequel il faut sans arrêt batailler pour obtenir un résultat, et des garanties. De fait, cette question de l'implication du début à la fin d'un projet qui ne se posait pas avant est aujourd'hui devenue légitime. Toutefois, concevoir des projets sans en assurer le suivi permet autant à des agences de répondre à plus de projets à la fois, qu'à se décharger des responsabilités qui incombent à la profession. Lorsque l'architecte ne fait pas la phase « pro », il s'exempte de la lourde garantie décennale qui pèsent pendant dix ans sur les constructeurs au regard de leur maître d'ouvrage. D'autre part, certains, en plus de se déresponsabiliser, se désintéressent simplement du chantier pour travailler essentiellement sur une architecture de communication. Des agences d'architecture ont aujourd'hui pour but d'enchaîner les concours et de répondre à

1. Les missions de visa sont attribuées à la maîtrise d'œuvre et ont pour objectif de contrôler la conformité des plans pour les valider avant leurs mises à exécution.

un maximum de projets simultanément. De ce fait, les projets finissent par exister en eux comme des images publiées par des magazines ou faire office de références sur leur sites internet plus que comme des bâtiments avec leurs matérialités, leurs réalisations, leurs entretiens, leurs usages et leurs vieillissements.

Aussi, d'un côté le modèle de l'agence d'architecture est en cause, mais d'un autre la place de l'architecte n'est plus ce qu'elle était dans l'équipe de maîtrise d'œuvre. Son manque de poids dans les rapports de force peut être facilement assimilé à la résignation d'une incapacité à faire bouger les lignes ou à la déconsidération de son importance au sein de la réalisation. « *Statutairement je pense que plus personne n'en a rien à faire que machin c'est l'architecte, les bureaux de contrôles sont là, le shérif c'est le bureau qui fait flipper tout le monde !* » Les bureaux d'études techniques pèsent environ 50% du poids économique au sein de la maîtrise d'œuvre, de fait, le pouvoir est moins centralisé et le pouvoir de décision de l'architecte est mis à mal. « *Concrètement les archis n'ont peut-être jamais eu aussi peu de pouvoir sur un chantier, mais y'a peut-être moins de danger aussi, quand tu donnes trop de pouvoir à quelqu'un il finit par basculer con.* » Aujourd'hui la grosse bande passante du marché c'est que chacun a un domaine d'action très limité. Pour autant, l'implication dans la concrétisation d'un projet n'est plus qu'une histoire de statut mais c'est surtout une histoire de volonté : « *Le chantier c'est le seul moyen de garder un lien avec ceux qui construisent et de mener à bien un projet.* »

Seulement, l'absence de la figure de l'architecte sur les chantiers est aussi liée à des fonctionnements institutionnels et financiers guidés par le système marchand et les lobbies qui le contrôlent. L'immobilier aujourd'hui est un candidat idéal aux placements financiers et la défiscalisation. De ce fait, ceux qui financent les constructions, et ceux qui achètent les logements en loi Scellier¹ ne sont ni ceux qui les conçoivent, ni ceux qui les construisent, ni ceux qui les habitent. Les architectes représentent alors un intermédiaire dont il serait bon de pouvoir se passer pour construire plus, au plus bas prix. L'aspiration à la qualité architecturale du cadre

1. Le dispositif Scellier est une mesure législative mise en place par l'article 31 de la loi de finances rectificative pour 2008 dans l'objectif de soutenir l'investissement locatif privé.

de vie n'est pas dans les priorités de ces personnes ou entités qui participent à la virtualisation et à la financiarisation de la construction de la ville.

Au regard de l'évolution actuelle des lois, la tendance est de « construire plus, mieux et moins cher ». En se passant des services des architectes ? La récente loi ELAN, loi sur l'Evolution du Logement, de l'Aménagement et du Numérique, « détruit tous les outils de la qualité architecturale » et se trouve être « catastrophique pour le cadre de vie », dénonce Denis Dessus, Président du Conseil National de l'Ordre des architectes. Effectivement, à contre-courant de lois passées pour la défense d'une architecture plus raisonnée telles que le sont la loi sur l'architecture de 1977 ou la loi MOP de 1985, cette loi entrée en vigueur courant 2018 tourne à l'avantage des promoteurs, des investisseurs et des géants du bâtiment. Grâce à elle, la commande publique peut désormais en partie se passer de l'obligation des concours d'architecture et donc du service de la seule personne indépendante. Comme c'est déjà le cas pour les « architectes de promoteurs », des bailleurs risquent alors eux aussi de se doter d'une maîtrise d'œuvre en interne et ainsi réaliser des projets déshabillés par soucis d'économie.

L'assouplissement des contraintes de la production architecturale sur le marché profite aux géants du bâtiment qui pourront alors « sous-traiter » la maîtrise d'œuvre en interne sans se plier à l'équipe vainqueur d'un concours en voie de disparition. Vinci, Eiffage, Bouygues ou tout autre gros du secteur seront alors les seuls à pouvoir répondre à des appels d'offre auto-décidés en lot unique, choses impossibles pour les petites entreprises locales. Habituellement, c'est la maîtrise d'œuvre indépendante, qui stipule ou non la séparation des lots lors de l'élaboration du CCTP¹. Les lots séparés sont accessibles aux petites entreprises spécialisées car ils ne concernent souvent qu'un domaine de compétences : électricité, plomberie, maçonnerie, serrurerie, menuiserie, peinture, etc. Le lot unique, lui, confie à une seule entreprise la charge du chantier. Il est donc raflé par une entreprise générale qui s'arrange ensuite en interne sans que la maîtrise d'œuvre ne puisse voir quoi que ce soit. On comprend bien ici que l'abolition de la nécessité d'une

1. *Cahier des Clauses Techniques Particulières.*

maîtrise d'œuvre indépendante, crée un circuit fermé à l'intérieur de grosses entreprises du BTP. Elles sont alors libres de définir leur maîtrise d'œuvre en interne, avec leurs propres règles que des architectes acceptent de suivre avec complaisance. La cooptation règne en maître. Finalement, ces mêmes entreprises sont en grande partie celles évoquées dans la première partie du chapitre, comme responsables de l'externalisation du travail et de l'organisation de la précarité et de l'asservissement des travailleurs du bâtiment.

Ces entreprises mènent aussi la danse dans les projets en partenariat public-privé dans lesquels les architectes sont de plus en plus exclus. Elles sont également favorisées dans les appels d'offres de projets en conception-construction où l'entreprise évince la maîtrise d'œuvre avec laquelle elle est associée après le permis de construire. C'est ce qui est arrivé sur la construction d'établissements scolaires dans la région nantaise. Néanmoins, cette atteinte à la loi MOP vient d'être portée en justice par des architectes dont Philippe Martial, président de l'Ordre en Pays de la Loire. Ayant obtenu gain de cause, cette victoire sur les processus d'exclusion de l'architecte de la phase de construction des projets va désormais pouvoir servir de jurisprudence à d'autres situations relatives à ce type d'appel d'offre. Des luttes sont possibles et cet exemple l'illustre. Ce n'est pas parce que « la majeure partie de la profession a lâché, ou lâche en partie la question du chantier » qu'il n'est pas possible d'en faire un moment à part entière de sa philosophie, de sa réflexion et de son œuvre au sein d'une agence.

Un autre regard, Attitudes et engagement

Revenons alors à la pratique même du chantier, imbrication de différentes échelles, de différents déterminants, ceux décidés par l'architecte et ceux qui lui échappent. Cette phase complexe voit se confronter les idées et les intentions qui fabriquent le projet à des histoires concrètes qui viennent les percuter, et avec lesquelles le projet doit faire. Chaque entreprise est liée par son marché à la maîtrise d'ouvrage, et se place sous le contrôle de la maîtrise d'œuvre. Bien

souvent accompagné d'un pilote (OPC¹), tous ces acteurs doivent pouvoir coopérer pour aboutir à l'exécution de l'ensemble. La contribution à l'œuvre commune est alors ponctuée de négociations, d'entraides et de tensions qui lient les personnes engagées et évoluent aux cours des réunions de chantier hebdomadaires. Loin de proposer des solutions salvatrices et uniques à la gestion des relations humaines, je m'attache ici à faire parler des actes, des pensées et des attitudes pour faire du chantier un moment de production et d'enrichissement collectif dans le respect mutuel des uns aux des autres.

Fédérer, communiquer

« C'est sur le chantier que se joue le sort du projet et la possibilité de mobiliser ou de perdre le concours de toutes les énergies humaines, selon que l'on prend les choses de haut et de loin, ou que l'on trempe soi-même dans tous les problèmes rencontrés au niveau de l'exécution. Il n'y a pas d'œuvre architecturale possible sans la contribution de ceux qui la construisent physiquement, et ce n'est pas sur la foi d'une prétention d'artiste, d'un dessin « magique » que l'on peut requérir cette complicité, cette solidarité nécessaire au bon achèvement de toute œuvre bâtie. »

Renzo piano²

Les rapports de chantier sont déterminants pour le déroulement du montage. La notion de dialogue est essentielle. Les architectes arrivent avec des intentions qu'ils ne maîtrisent souvent pas techniquement. Si elles ne sont pas relayées et soumises à l'expertise de la personne en face, celle qui va s'en occuper, alors l'échange s'inscrit dans un rapport de force éprouvant. Naturellement, il arrive très souvent que des personnes ne soient pas réceptives et ce pour des raisons multiples, tant professionnelles que personnelles. Les situations sont variées elles aussi. En marché public les architectes rencontrent des entreprises qu'ils ne

1. *Ordonnancement, Pilotage et Coordination*

2. *Chantier ouvert au public*, Renzo PIANO, (1985), Paris, France, Les Éditions Arthaud. p33.

connaissent pas forcément, la bonne entente passe ou ne passe pas par le partage ou non de valeurs communes. Si ce n'est pas le cas, chacun subit tout le long du chantier. D'un autre côté, en marché privé, rien n'est imposé. Alors des réseaux se mettent en place avec les entreprises et au fur et à mesure des expériences les choses se construisent. Comme le pense David Moreau : « *Souvent quand les choses se construisent, c'est du lien* ».

Cette idée de lien prend son sens dans le fait que chacun à tout intérêt d'entretenir de bonnes relations avec l'autre afin de désamorcer des conflits liés à l'imprévisibilité du chantier et ainsi gagner du temps, de l'argent et de l'énergie. « *Mes chefs d'équipes ils commencent toujours un chantier en se mettant bien avec tout le monde, en discutant. Ce n'est pas je déboule, je pose mon truc et je me barre. Ça arrive que le chef d'équipe passe l'après-midi à discuter avec le chef d'équipe des menuisiers qui lui aussi ne fout rien, mais tu sais qu'au moment où tu vas faire tomber une de leur fenêtre avec ta nacelle : « oh t'inquiète, on en a une autre dans le camion. »* C'est tellement imprévisible que t'es obligé d'avoir cette base ! » Antoine Mounier témoigne ici de l'importance de prendre du temps. Il en va de même des architectes aux entreprises. Il est bon d'accepter le temps long nécessaire à bâtir du lien car c'est un préalable au bon déroulement de la construction.

Dans un milieu aussi complexe, pour lequel les architectes ne sont pas préparés, il faut accepter de consommer du temps pour se former. Comme les architectes ne maîtrisent pas tout, il faut oser dessiner des choses et les poser à tout le monde pour en discuter. Bien-sûr, prendre ce temps n'est pas toujours évident suivant la taille des opérations et la pression qui s'exerce. Les architectes ne sont pas complètement maîtres du rythme car il y a toutes les règles qui incombent à cette dimension du chantier et qui ont des incidences financières qui peuvent parfois être énormes. On peut résumer cette situation comme la juste mesure à trouver entre : imposer une exigence et en même temps être à l'écoute. Les expériences menées ont leurs importances car le temps consacré à les élaborer constitue un investissement sur le long terme. Mais « *Si tu ne le fais pas tu ne sauras jamais le faire* ». Une fois abouties, tout le monde est en mesure d'enrichir sa

banque de données. Il est donc possible de le refaire sur un temps moindre que la première fois, voire de prolonger le travail d'un degré supplémentaire. De par leur investissement, les architectes peuvent, au sein de la maîtrise d'œuvre, faire valoir l'importance de prendre le temps pour élaborer soigneusement les détails avec les entreprises dans un souci du résultat recherché, tout en gardant l'attention sur la maîtrise des coûts. Cette volonté peut impliquer d'élargir leur mission, mais la qualité et les retombées du résultat peuvent valoir la chandelle.

Les liens tissés sur les chantiers entre architectes et entreprises spécialisées sont précieux et peuvent parfois nourrir le travail dès les premières phases d'un projet comme ce peut être le cas pour Maëlle Tessier : « *Des fois, bien que les appels d'offre restent impartiaux, quand on avance dans des études on arrive à un moment où on ne sait pas et on a besoin d'avoir un retour entreprise, non pas de les faire forcément bosser gratuitement, mais de leur dire, qu'est-ce que vous en pensez ? Est ce qu'on se fourvoie ? Est-ce que vous pensez à une sorte de mise en œuvre technique plus spécifique ? Et tu sens que certains sont passionnés par leur métier.* » Les savoirs faire de mise en œuvre n'étant pas le point fort des architectes, il est bon d'écouter et d'entendre les avis et remarques des artisans et des ouvriers, jusqu'à les recevoir au sein d'une agence pour un temps réel de discussion en dehors de l'environnement du chantier.

Attitudes

On le voit, la question de l'humain, de la place qu'on laisse aux gens et comment on s'adresse à eux est primordiale dans la fabrique d'un projet. Bien évidemment les coups de gueule sont nombreux mais le chantier passe toujours par « *savoir te comporter correctement avec les gens quand tu fais ta visite de chantier qui sont là et qui travaillent, de discuter avec eux, d'être dans l'échange. C'est toute la base, c'est du bon sens.* » Cette vision me semble ici complètement usuelle et normal. Néanmoins cette sensibilité, ce regard sur les choses et sur les gens reste propre à chacun. Certains architectes ne partagent pas du tout le même point de vue et n'entretiennent pas la même nature de rapport.

Les diversités de comportements avec les autres acteurs sont subjectives et liées à de multiples facteurs comme la question générationnelle, le parcours personnel et les expériences passées ou la simple sensibilité.

« *Quelque que soit ce que tu as vécu, c'est toi qui te fabrique ta propre manière d'être avec l'autre. »*

David Moreau

La relation à l'autre s'engage avec de simples attentions qui témoignent de considération et de respect. Personne n'apprécie voir quelqu'un passer sans même dire bonjour pendant qu'il en bave à faire quelque chose. Pourtant ce comportement n'est pas rare dans les catégories hiérarchiques supérieures dont fait partie l'architecte, au même titre que les chefs, les contrôleurs, etc. Encore une fois les raisons sont variées et peuvent être issues de formes d'égos trop importantes comme d'un manque de confiance en l'autre et parfois en soi aussi. Ce qui est dommageable, c'est que la création d'une barrière entre soi et les autres empêche le bénéfice mutuel d'un échange de connaissances et de savoirs comme en témoigne David Moreau : « *Jé pense que le tout c'est de bien savoir placer le curseur et que chacun puisse faire valoir ses compétences et ses champs de connaissances. Ça fait douze ans que je bosse, j'apprends des trucs tous les jours, et les trucs que j'apprends me sont donnés autant par les opérations que par les ouvriers, que par les ingés, les bureaux de contrôle, etc. C'est cette notion de transversalité qui fait que je deviens de moins en moins mauvais dans ce que je fais. »*

Le respect mutuel qui se développe à partir de la considération du travail de l'autre est long et difficile car les préjugés et les idées reçues des concepteurs sur les constructeurs et inversement sont persistantes. Les travailleurs du bâtiment, ont cette vision de l'architecte qui ne fait que passer sur le chantier. Il est donc compliqué pour lui d'arriver à faire comprendre comment est géré son temps. D'un côté comme de l'autre, sans le vivre, il est impossible de le voir. Les architectes ont souvent cette image qui les colle de dessinateurs bornés qui n'ont que peu conscience de réalités qui s'imposent. Pourtant, bien plus de la moitié de leur

temps est consacrée à des choses autres que du dessin. Ça passe par de la gestion humaine, de la gestion financière, de la sensibilisation, de l'extinction de feux relationnels, de la recherche d'accords communs avec le bureau de contrôle, avec le coordonnateur SPS¹, en soi de la négociation à tous les niveaux. Finalement peu de temps est consacré à de la conception pure. Ce sont toutes les conditions pour passer des intentions de papier à l'architecture concrète par les filtres et les problèmes de normes, d'argent, d'égos, de technique, de temps, etc. Tout ça n'a que très peu lieu sur le chantier même et le manque de présence peut lui faire défaut dans l'opinion de ceux qui construisent :

« J'ai connu un chantier, l'archi restait tard à bosser sur place dans son algeco. Il était hyper exigeant, il regardait chaque lame de bardage, en mode : celle-là c'est de l'aubier, tu la vires ; celle-là c'est de l'aubier², tu la vires ; celle-là c'est de l'aubier, tu la vires. Il calculait les entraxes entre les clous sur les lames de bardage ! Des trucs improbables ! Et en fait il était aussi hyper respecté parce qu'il était présent, et qu'il travaillait aussi sur place. Au moins il y avait ce constat de : Il est là. On ne sait pas trop ce qu'il fait, on s'en fout d'ailleurs, mais il est là. Le fait que lui sache reconnaître de l'aubier, qu'il fasse sans doute ça pour d'autres corps de métier sur des points hyper précis, tu parles la même langue. Puis la présence et le travail tard ce sont des codes qui parlent aux ouvriers, d'enchaîner les heures. Sinon quand l'archi vient à la réunion et qu'il part à 16h ils se disent : bah c'est bon lui il a fini sa journée, ils ne savent pas. »

Antoine Mounier

Bien sûr, il s'agit ici de l'engagement propre à une personne. Il est simplement important de noter que les relations humaines passent irrémédiablement par le langage, l'attitude et les codes en commun. Le respect mutuel ne sort pas de nul part mais peut naître d'un réel dialogue comme d'une présence physique ou d'une exigence technique. Ce type de relation des architectes à ceux qui construisent est

1. Coordonnateur en matière de Sécurité et de la Protection de la Santé

2. Partie tendre qui se forme chaque année entre le bois dur (duramen) et l'écorce d'un arbre.

néanmoins limitée par les hiérarchies et l'échelle de projet qui au-delà d'un certain stade, ne permet plus aux architectes de communiquer avec tout le monde. De plus, il paraît irréal de penser qu'il est possible d'être présent au quotidien. Toutefois, il est possible de chercher à savoir quels sont les acteurs qui portent réellement le projet. « *C'est primordial - dit David Moreau - j'ai autant les numéros des ouvriers que des responsables, et je sais que suivant la nature du sujet à traiter, si je peux appeler un tel ou un tel. La question du qui fait quoi est primordiale.* » De fait, lorsqu'on connaît le travail et l'investissement de chacun, il est possible de court-circuiter la chaîne de transmission de l'information pour régler un problème d'architecte à ouvrier et inversement. Chaque problématique peut alors être solutionnée par implication directe de la personne concernée. Pour cela, il faut alors simplement savoir qui fait quoi et que chacun sache dire clairement quelles sont ses limites. Qui sont et quelles sont les limites de responsabilité et d'implication de chacun des acteurs du chantier ? Cette question est d'une grande importance car elle relève de la capacité des architectes et de la maîtrise d'œuvre en générale à jouer carte sur table dès le début pour établir des bases relationnelles saines et sereines en vue du chantier à démarrer.

Impliquer

Plus les choses sont prises en amont et plus il est possible pour les architectes de faire en sorte que les règles du jeu et les intentions soient claires pour tout le monde avant de commencer à descendre la piste. Bien entendu, plus le chantier est gros et plus on voit intervenir des travailleurs intérimaires ou détachés qui ne peuvent pas être impliqués car leurs chefs demandent clairement à ce qu'on ne leur demande rien. La hiérarchie en chaîne est alors sans appel. « *Toi tu peux arriver avec l'envie de le faire, ça ne peut pas marcher. Faut bien aussi se dire qu'on a une capacité à bouger les lignes qui est très limitée. Je peux juste tendre des fils quand on fait des réunions préparatoires de chantier, avec des entreprises qu'on connaît pas ce qui est le cas systématiquement sur des marchés publics. C'est comme si je balançais des dés, en disant : voilà, j'ai envie que ça se passe bien les mecs, on se dit les choses, on donne tout, on voit comment ça*

marche, et l'idée c'est qu'on soit tous contents du projet qui va sortir. On évite les conflits inutiles par l'implication de chacun, etc. » À ce pas en avant, certains ne seront pas réceptifs. En revanche, l'explique aussi David, il y a aussi une bande passante de personnes « neutres » qui, si l'architecte est moteur et leur donne envie, peuvent répondre à la main tendue et au souhait de travailler en commun. *« Avec de l'énergie tu peux faire gonfler le groupe, surtout pour les gens un peu fatigués, un peu entre deux et tu peux tenter de rallumer un peu la flamme. »*

Donner envie aux partenaires engagés dans la construction du projet c'est d'abord leur raconter l'histoire du projet, avec tout le jeu de contraintes qui s'est exercé. Quels sont les éléments qui ont reçu une attention particulière, pourquoi on met des rideaux aux fenêtres, pourquoi faute de moyen ce détail est traité de la sorte. *« On essaie d'expliquer pourquoi on a fait les choses, ce qu'on a mis derrière et faire en sorte que les gars savent quel a été notre cheminement dans notre processus de conception. Certains peuvent rigoler en se disant que ça n'a rien à voir avec ce qu'ils font mais c'est juste que tu ne prends pas les gens pour des cons, tu leur racontes la globalité du projet. Après eux ils ont des lots, mais il faut expliciter le contexte. »* Maëlle raconte ainsi l'exemple d'un projet de logements qui démarre à la caserne Mellinet à Nantes. Avec une grande salle à disposition dans un bâtiment adjacent, le préalable est d'installer et d'accommoder la cabane de chantier. *« Il faut que ce soit convivial, une machine à café, un machin, un truc, on pourrait croire que ça n'a rien à voir avec le reste, mais si en fait. Ce sont des bases, des politesses, qui ne coûtent pas grand-chose et qui créent un environnement. »* Elle accompagne Florian qui fait ses débuts et suit son premier chantier. Ils amènent plein de captures d'écrans 3D, des images du projet, les carnets de coloration avec les matérialités, etc., afin de tout montrer aux entreprises qui sont toutes présentes pour la réunion de démarrage. *« Après on a tous une manière de communiquer différente, certains par la technique, moi je vais expliquer par le visuel aussi. J'arrive des fois avec des projets de Peter Zumthor par exemple. Je ne dis pas on va faire ça, mais juste il faut que vous sachiez de quoi je suis partie. Qu'est ce qui moi m'a interpellé là et pourquoi on en est là. Très souvent ils sont hyper intéressés ! »*

À l'aide d'outils propres à l'aisance de chacun, il est bénéfique de présenter la philosophie du projet. Cette démarche inclusive constitue un premier pas qui est crucial au démarrage. D'autre part, c'est aussi une sensibilisation à la culture architecturale et à la volonté esthétique qu'il est difficile de porter si les acteurs ne se sentent pas concernés. Pour en donner l'exemple, Maëlle livre une autre anecdote sur un chantier de logements en cours de construction sur la prairie au duc à Nantes. Les robinets sur les balcons sont de belles pièces de laiton, détail soigné, qualitatif et extrêmement rare sur de grosses opérations de cent logements aujourd'hui. Pourtant, cette proposition vient du plombier lui-même qui, se sentant impliqué dans la dynamique de recherche collective autour des intentions architecturales, a cherché jusqu'à trouver la pièce idéale en relation avec le carnet de coloration et l'ambiance générale du projet. Toutes ces « petites victoires » que peuvent représenter la taille des baies, une porte d'entrée vitrée, un acrotère en dalles minérales plutôt qu'en aluminium, un robinet en laiton plutôt qu'en acier inox standard, sont des détails qui passent inaperçus une fois le bâtiment livré. Ils apparaissent « normaux ». Pourtant c'est souvent dans ces détails que se trouvent toutes les histoires qui font la valeur ajoutée humaine d'un projet. Et ces batailles ne peuvent se mener que par l'engagement de l'architecte et l'implication de ses partenaires. Dans ce même projet, le détail de la fenêtre et de sa persienne intégrée dans l'épaisseur de la façade en brique est le fruit d'une étroite collaboration entre le menuisier, le serrurier-métallier et les maçons spécialisés dans le parement de façade.

Les architectes doivent être présents et composer avec les connaissances et les savoirs de chacun pour défendre la qualité même de l'architecture, établir une confiance commune et donner envie aux autres de le suivre. Pour ça les réunions sont le moment où les entreprises aiment à voir que l'architecte s'y colle aussi, par le dessin par exemple. Réussir à impliquer l'autre c'est se mettre à même hauteur d'Homme, s'intéresser et se concentrer sur quelque chose en laissant de côté les statuts sociaux et professionnels. « *Puis des fois tu ne sais pas, ou tu ne comprends pas. Ça il faut le dire aussi : je n'arrive pas à capter votre truc. Tu ne peux pas savoir tout sur tout.* »

Prototyper

Ces batailles et cette attention au détail renvoient tant à la fierté de participer qu'à celle du savoir-faire. « On entend souvent « plus personne ne sait rien faire ! » « L'entreprise fait de la merde ! » Moi je ne crois pas à ça, dit Maëlle. » Aujourd'hui le temps passé à chercher et à avoir envie du petit détail est de plus en plus rare. En ce sens, les architectes sont eux aussi largement responsables de la perte de savoir-faire. Pour enrayer ce phénomène, il est possible d'engager une implication par le faire, l'expérimentation, le prototypage. « En fait, dès que tu te ré-intéresses, en demandant aux entreprises d'amener des protos, ils commencent par se dire putain l'archi elle est chiant, sauf qu'en fait rapidement ils disent ah ouais c'est pas mal, vous avez raison. Et tu te rends compte que les gens sont mieux. » Demander plutôt que de mépriser, d'ignorer est une attitude qui fabrique du bien-être au travail, dans un environnement qui connaît actuellement plutôt l'inverse. Lorsqu'on se donne la peine d'apprendre à connaître les entreprises, on peut alors participer à la valorisation du travail.

En ce sens, la construction de l'ESMA¹ dont l'exemple a déjà été fait pour parler d'une réalité de la condition des travailleurs sur l'île de Nantes, est une histoire qui revêt un intérêt particulier. Armand Nouvet raconte : « Le savoir-faire d'une entreprise espagnole, même à prix cassé peut être aussi intéressant que le savoir d'une entreprise française et parfois meilleur même. La banche espagnole fait donc son entrée à Nantes. C'est une banche très particulière, différente des banches françaises qui sont larges et qui font 3m de haut. Là ça fait 90cm de large et 2m50 de haut. C'est donc une banche qui va donc créer un béton très différent, qui est layé verticalement, avec des trous de banche à différents endroits. Alors on met au point avec l'entreprise espagnole tout un travail pour s'adapter à une banche qu'on ne connaît pas et qui n'aurait pas dû arriver là au début. Le béton c'est un sujet particulier, prépondérant de ce chantier. » De fait, des essais de bétons de différentes qualités sont effectués, puis de décaissés qui sont comme des empreintes avec un procédé assez simple pour limiter la complexité de mise

1. École Supérieure des Métiers Artistiques. Cf p43.

en œuvre et de coût. Le détail de l'incrustation des baies est travaillé avec une grande précision pour arriver à l'effet esthétique recherché. « *Donc on réalise des prototypes, prototypes limités et avec une bonne dimension de bricolage parce qu'on est quand même sur un chantier moyen.* » De son côté l'architecte ré-ajuste son travail de calepinage en fonction de la réalité de la banche espagnole. « *C'était notre volonté d'intégrer le dessin dans la construction et non l'inverse. Le dessin même du bâtiment est plutôt inspiré par le procédé et des gestes ouvriers.* » Le résultat concret du travail collaboratif des concepteurs et des constructeurs est alors le reflet représentatif d'une condition de construire aujourd'hui.

Sur le même principe Maëlle raconte l'histoire de la façade d'un bâtiment où : « *On est en brique de parement. On a un tiers de briques lisses, et un tiers de briques clivées. Un peu rugueux. Alors au début les gars nous disent : alors quoi ? vous avez fait un calepinage, pour savoir répartir ? Et on leur dit non non, on nous a dit que vous avez ce savoir-faire de faire de l'aléatoire. Et en fait il paraît que quand tu essaies de faire de l'aléatoire tu es sûr que ça va foirer, alors qu'eux c'est leur expertise. C'est presque intuitif. Ils savent. Ils en mettent une tous les tant ! Et en effet oui, la paroi elle vibre ! entre lisse et rugueux.* »

À travers ces deux exemples, l'implication dans l'œuvre commune participe à la valorisation d'un travail de maçon comme il aurait pu s'agir de tout autre domaine. L'attention particulière à l'autre, à ce qu'il sait, et ce qu'on peut susciter chez lui est une forme de conscience du moment auquel on participe qui pourrait nous entraîner à construire sûrement différemment.

Transmettre

« *C'est vraiment une attitude que tu développes par rapport au projet dès le démarrage et que tu poursuis dans la notion de chantier, sur ce que tu crois être de la qualité, le temps que tu passes à concevoir, la préhension quand tu dessines un sol, une fenêtre... Et le chantier sera juste la continuité en fait. C'est une autre étape, décisive, mais tout ce que tu as porté avant, ça continue.* »

Il est donc possible de bâtir des relations humaines propices à ériger des constructions collectives et qualitatives dans le processus en chantier. Toutefois il n'en est pas moins un milieu dur dans lequel il est pas difficile de faire sa place. Au regard de toutes les complexités qu'il représente, il en va de la philosophie des structures d'architectes à porter, ou non, le chantier autant qu'elles portent le projet. La défense de cette question n'est pas complètement dans l'ère du temps. L'investissement est conséquent et les architectes n'y étant que très peu sensibilisés à l'école, il apparaît nécessaire d'organiser la passation vers les jeunes architectes. Cette logique d'accompagnement entre expérimentés et inexpérimentés est indissociable pour réconcilier la profession avec le chantier. Elle permet, outre le fait de partager son expérience et de transmettre ses connaissances, de rassurer celui ou celle pour qui c'est la première fois. C'est tout le travail que peut accomplir un binôme comme en témoigne Maëlle : *«Quand j'ai commencé à suivre un chantier, j'ai toujours été entourée, on ne m'a jamais lâchée. Ici c'est pareil, Victor et Florian se sont leurs premiers chantiers et on est en binôme. Ça change tout.»* Être parachuté seul et sans expérience peut vite tourner au cauchemar suivant la situation et de là peut perdurer la peur ou le dégoût de cet aspect du métier. C'est de la responsabilité des architectes qui ont plus d'expérience d'accompagner ce qui en ont moins.

La transmission de la culture du chantier se présente comme une clef pour porter un nouveau regard sur ces lieux qui sont bels et bien vivants avant même qu'un dernier coup de balai ne chasse les dernières traces de travaux et que les propriétaires en récupèrent les clefs. Transmettre au sein des agences comme au sein du chantier, mais aussi transmettre à la société. Tout ce qui est évoqué jusqu'à présent est presque imperceptible de l'autre côté de la barrière. Pourtant le chantier fascine. Ils sont interdits au public, pour des questions d'assurances et de responsabilités les maîtrises d'ouvrages sont catégoriques : personne sur les chantiers. Mais les gens sont heureux et curieux de pouvoir les visiter lorsqu'on veut bien se donner la peine d'en ouvrir les portes. C'est notamment ce que réalise le collectif PLAN 5 en Pays de la Loire, en faisant ouvrir des chantiers au public lors des Journées Nationales de l'Architecture (JNA). De la même manière, L'Ardepa, association pour la diffusion et la promotion de l'architecture au grand

public essaie d'ouvrir à la question du chantier. Nous y reviendrons plus loin dans une réflexion autour du chantier comme un évènement.¹

Afin de clore le chapitre, on peut penser que les architectes font peut-être face à un manque de connaissances pour exercer complètement le métier. S'ajoute le conditionnement du monde du bâtiment, les tendances politiques et la charge de travail qui pèsent sur des agences qui avancent dans un brouillard tantôt partiel, tantôt complet. Le chantier prend alors les allures d'une bataille à mener en bout de course et à quel prix ? Seulement, par leur engagement à porter un projet du premier trait à la livraison, les architectes peuvent être en mesure - grâce à différents biais - d'encourager et d'inclure les autres à se sentir tout autant concernés dans la participation à l'œuvre commune. Ainsi, chaque chantier devient une expérience assurément éprouvante, mais unique et enrichissante.

À travers un rapprochement des parties, architectes, artisans, usagers, ouvriers, maîtrise d'ouvrage, bureaux d'études, etc., chacun doit pouvoir écouter et apprécier les préoccupations de l'autre afin de pouvoir les intégrer à sa propre volonté pour ajuster l'histoire. Comme seul et unique point de convergence physique de tous ces acteurs, le chantier s'élève alors en point stratégique et incontournable pour repenser le rôle de l'architecte, mais aussi de chacun, et pour chambouler les pratiques du monde de la construction afin d'en faire un environnement plus ouvert, considéré de tous.

1. Cf. Conclusion, *Rendre au chantier ses lettres de noblesse : Raconter une histoire, valoriser les acteurs et leurs actions*

2

Chapitre

**DE L'INEXPÉRIENCE
CONSTRUCTIVE À
LA DÉCOUVERTE
DE CONDITIONS DU
FAIRE.**

« Dans notre école, la majeure partie de l'enseignement se passe dans les ateliers, les étudiants apprennent la menuiserie et la maçonnerie, selon les techniques contemporaines ou traditionnelles, par exemple le recyclage de briques et de pierre ou la mise en œuvre du pisé. Ils suivent des cours de peinture classique, de philosophie, de théorie de l'art, de calligraphie et de dessin, matières qui sont rapidement supplantées par l'ordinateur dans les autres écoles. L'analyse de l'environnement et la réflexion de terrain sont privilégiées. »

Wang Shu

Ce chapitre s'attache à développer des expériences étudiantes qui sont pour moi des opportunités d'apprendre à construire. Loin de la posture du spécialiste majoritairement développée à l'école, c'est le constat et l'acceptation d'une inexpérience qui sont propices à l'apprentissage. Les aventures de terrain sont ici des compléments à la formation institutionnelle qui constituent mon parcours. Elles influencent aussi mes préoccupations, mon travail de recherche et ma pratique. C'est dans le faire que je cherche à découvrir ce qui lie les domaines conceptuels et constructifs, les savoirs faire et la réflexion, le travail manuel et le travail intellectuel.

« Pour l'expliquer simplement, il s'agit, au moment où l'on débat de philosophie, de ne pas oublier le travail consistant à tresser le bambou des cloisons. Ces deux choses, une réflexion au plus haut point poétique et philosophique, et le travail technique et concret de l'artisan, doivent être menées de front : voilà ce qui est fondamental à mes yeux. »¹

1. *Construire un monde différent conforme aux principes de la nature*, Wang SHU, Paris, France, Éditions Cité de l'architecture & du patrimoine / École de Chaillot. p44.

Réflexion sur la « Poétique de la construction avec des matériaux recyclés »

Wang Shu explique comment la révolution culturelle chinoise des dictatures du 20e siècle a brisé le lien entre les gens qui pensent, les gens qui fabriquent et a abouti sur une séparation des mondes. Cette attitude culturelle et politique a brisé la conscience patrimoniale et eu pour conséquence d'entraîner la disparition d'une immense partie de l'architecture traditionnelle chinoise au profit de constructions mondialisées.

2,1

**ASA 14 :
camp de construction
étudiant**

ASA 14 - Student volunteers Camp 2016/2017

Construction d'une petite bibliothèque dans le Nord Est de la Thaïlande Province de Nahkon Ratchasima - Khorat

L'expérience ASA 14 est toute particulière dans la relation de l'étudiant en architecture avec le chantier, et plus encore autour du vivre ensemble et de la culture d'un milieu spécifique.

Organisé par les étudiants en architecture de quatrième année à la Kasetsart University, ce camp de volontaires vise à aider les écoles en besoin d'infrastructures supplémentaires, chaque année entre fin décembre et mi-janvier. L'éducation étant sous la tutelle du gouvernement, les demandes d'améliorations ou d'agrandissements des écoles sont placées sur des files d'attente pouvant s'étendre sur des dizaines d'années. C'est en court-circuitant ce processus long qui prive les écoles d'une intervention rapide à des besoins immédiats que s'inscrit l'action étudiante. Il s'agit alors de prendre contact avec des écoles nécessiteuses et de leur proposer d'intervenir sous conditions. L'école doit être relativement accessible en bus et en mesure d'accepter l'arrivée d'un nombre d'étudiants indéterminé. Les inscriptions au camp de construction sont ouvertes à tous, sans limite restrictive. Elle doit aussi pouvoir fournir de l'électricité et de l'eau en plus ou moins grande quantité pour accéder à des besoins du quotidien. Ces conditions sont le fruit d'expériences de camps des années précédentes. Malheureusement les écoles sujettes aux conditions de vie et d'apprentissage les plus précaires sont aussi celles qui sont les plus reculées. La situation géographique est critère de choix car l'acheminement des matériaux ainsi que des forces de travail peut devenir une problématique insolvable dans le compte à rebours de 3 semaines entre le début des travaux et l'achèvement de la construction.

D'autre part, la conception du bâtiment est réalisée en amont, par le groupe d'organiseurs, sans consultation du reste des étudiants. Ils sont les seuls sur le chantier la première semaine pour commencer la préparation des fondations.

Nous ne les rejoignons que les deux semaines suivantes sans réellement savoir ce que nous allons faire. Nous sommes environ 75 personnes, dont quatre français, Lucie, Léna, Marie et moi. C'est la première fois que les étudiants étrangers se joignent au camp en cette période de nouvelle année habituellement utilisée pour voyager en Asie du sud-est ou pour rentrer vivre les festivités en famille. Nous avons alors seulement des retours d'expériences Thaï enthousiasmés de notre venue pour aller construire parmi eux.

Il faut savoir que la participation au chantier est entièrement gratuite pour tous, le but étant de ne freiner personne à ses ressources financières. Tout est pris en compte : transport, logement, repas et boisson. Le budget prévu est d'environ 200 000 Baths pour la construction (environ 5000€) et de 150 000 Baths pour la nourriture. Le financement de ce budget prévisionnel est essentiellement récolté auprès d'entreprises diverses par le biais de sponsoring. Nous apprendrons plus tard qu'il n'a pas été atteint au travers de problématiques financières impactant directement la qualité architecturale de la construction et le quotidien du camp.

L'école est située à cinq heures de train de Bangkok dans la province de Nahkon Ratchasima, dans une petite bourgade accessible après une heure de bus. Elle rassemble les enfants des alentours dans différentes classes. C'est un lieu vaste, peu contraint par l'espace. Tous les bâtiments s'organisent dans l'axe de la route. Sur la gauche une petite salle polyvalente, actuelle bibliothèque. Sur la droite, une maison de fonction. Un peu plus loin, un long bâtiment sur deux étages accueillant des salles de classes. En face, on aperçoit un terrain de pétanques, quelques jeux pour les enfants et une prairie avec un terrain de football derrière. Enfin, à la fin de la route bitumée, un large préau ouvert semble accueillir un espace de vie autant que d'activités à l'abri du soleil et de la pluie.

Très vite, le soir même de notre arrivée, une visite nous est faite et les règles nous sont données. Les élocutions sont et seront en thaïlandais tout le long du séjour, nous sommes contraints de demander à des amis de nous traduire ce qui leur semble important. Le camp est avant tout un moment de rassemblement et de partage entre les étudiants thaïlandais de toutes les générations, pour lequel

l'anglais représenterait un frein. Une enseignante commence par un discours d'accueil chaleureux. Assis en tailleur sur des nattes sous l'immense préau, nous écoutons ensuite le porte-parole de l'équipe maintenant sur place depuis une semaine nous parler du fonctionnement du camp devant des pictogrammes dessinés sur un tableau. La première règle est de ne pas sortir du camp, donc de l'enceinte de l'école, pour des questions de gestion, de sécurité et de responsabilité. La deuxième nous demande de faire attention aux autres, aux enfants qui seront à l'école la journée en particulier, et à soi. La troisième nous demande de ne pas abuser des ressources de l'école qui risque de voir sa facture d'électricité démultipliée. Il sera donc théoriquement interdit d'accéder à l'électricité en dehors des besoins de la construction. Dans la continuité, il est évoqué la volonté de ne pas voir de téléphone utilisés pendant le temps du chantier. Les Thaïs ont une grande facilité à passer chaque jour des heures sur leurs smartphones. Les organisateurs tentent de montrer à ceux qui seraient venus dans l'idée de prendre des vacances entre amis, qu'il faudra aussi s'astreindre à une rigueur de travail collectif. Pour palier au manque de télécommunications, ils ont installé un système de facebook local dans la petite bibliothèque actuelle. Chacun y possède une enveloppe avec son nom et peut recevoir des messages «perso» comme en émettre à une personne en particulier. L'argent réel n'ayant aucune valeur sur le camp, une autre règle explicite la création d'une monnaie locale et son fonctionnement. Chaque personne part avec une somme de départ et se verra rétribuer des «salaires» par journée de travail effectuée. Les différents billets sont chacun à l'effigie d'une des personnes organisatrices également chefs d'équipes. Cet argent peut ensuite être investi lors de sessions de vente aux enchères journalières dans des boissons particulières ou dans des paquets de gâteaux et autres friandises dont raffolent les thaïlandais.

La présentation se poursuit avec l'organisation journalière et la répartition des rôles. Les tâches sont réparties sur 5 groupes de travail d'une vingtaine de personnes environ, amenées à tourner tous les jours : Construction One, Construction Two, Landscape, Freelance, Kitchen. Chaque soir, un tirage au sort est effectué dans une poche plastique pour répartir chaque volontaire sans réclamation dans un groupe pour le lendemain. Les groupes sont chacun pris en charge par un membre

Emploi du temps d'une journée type.

originel du projet qui prend le rôle de référent.

Le couchage est lui réparti dans différents endroits. Les volontaires qui ont des tentes les disposent dans le champ près du terrain de football. Ceux qui n'en possèdent pas dorment sur le plancher de deux classes qui ont été vidées à cet effet. L'une accueille les filles, l'autre les garçons. De la même manière, les sanitaires sont séparés. Les garçons disposent d'un espace extérieur entouré de bâches. Ils se douchent à la casserole dans des bidons d'environ 200 litres remplis chaque jour par un camion-citerne. Les filles disposent aussi des mêmes bidons dans les cabines de toilettes individuelles de l'école pour plus d'intimité. Les installations sont rudimentaires mais optimisées pour l'accueil d'autant de personnes dans une petite école.

- 4h : lever des cuisiniers du feu .
 4h30 : Départ marché // préparation petit déjeuner.
 6h30 : Réveil (1 personne assignée pour réveiller)
 → Retour du Marché .
 7h : Petit déjeuner
 8h : Echauffement, mise en jambe + hymne .
 8h30 : Début des activités .
 9h : Préparation déjeuner pour les cuisiniers .
 12h : Repas .
 13h : Retour aux activités .
 15h : Préparation dîner .
 16h30 : Match de foot, détente, douche .
 18h : Dîner
 19h : Jeux collectifs .
 20h : Veillée autour d'un feu .

Préparation d'une gachée de béton, avec du ciment, du sable, des graviers et de l'eau à l'aide de paniers en plastique dans de grands bacs.



La construction (construction 1 & construction 2)

À notre arrivée, la petite bibliothèque ressemble à 6 trous à demi remplis de béton avec des aciers en attente. Des piquets plantés et reliés entre eux par un réseau de cordaux signifient l'emprise de la construction. La construction du bâtiment étant la mission principale, elle requiert une quarantaine de personnes. Les chefs de groupes expliquent rapidement l'état d'avancement, les objectifs journaliers et subdivisent l'effectif en différents ateliers.

Les trous, base des futurs poteaux sont reliés par des tranchées moins profondes. Les poutres de fondation constituent alors le premier travail à organiser. Des personnes s'affairent alors à couper des aciers, d'autres à les courber à l'aide d'outils artisanaux fabriqués à cet effet. D'autres encore assemblent les pièces avec du fil de fer pour fabriquer les treillis de poutres qui viennent ensuite se glisser dans les tranchées prévues à cet effet. La plupart du temps, ce type de treillis s'achète en l'état. La volonté d'économiser sur des aspects du projet pour les réinjecter ailleurs transparait ici par l'achat de fer à béton en barres brutes. La mise à disposition de 40 paires de bras et jambes permet de palier à ce qui aurait

Mélange de la gachée qui demande à deux personnes de synchroniser leurs mouvements tout en tournant autour du bac pour établir un rythme et ainsi économiser de l'énergie.

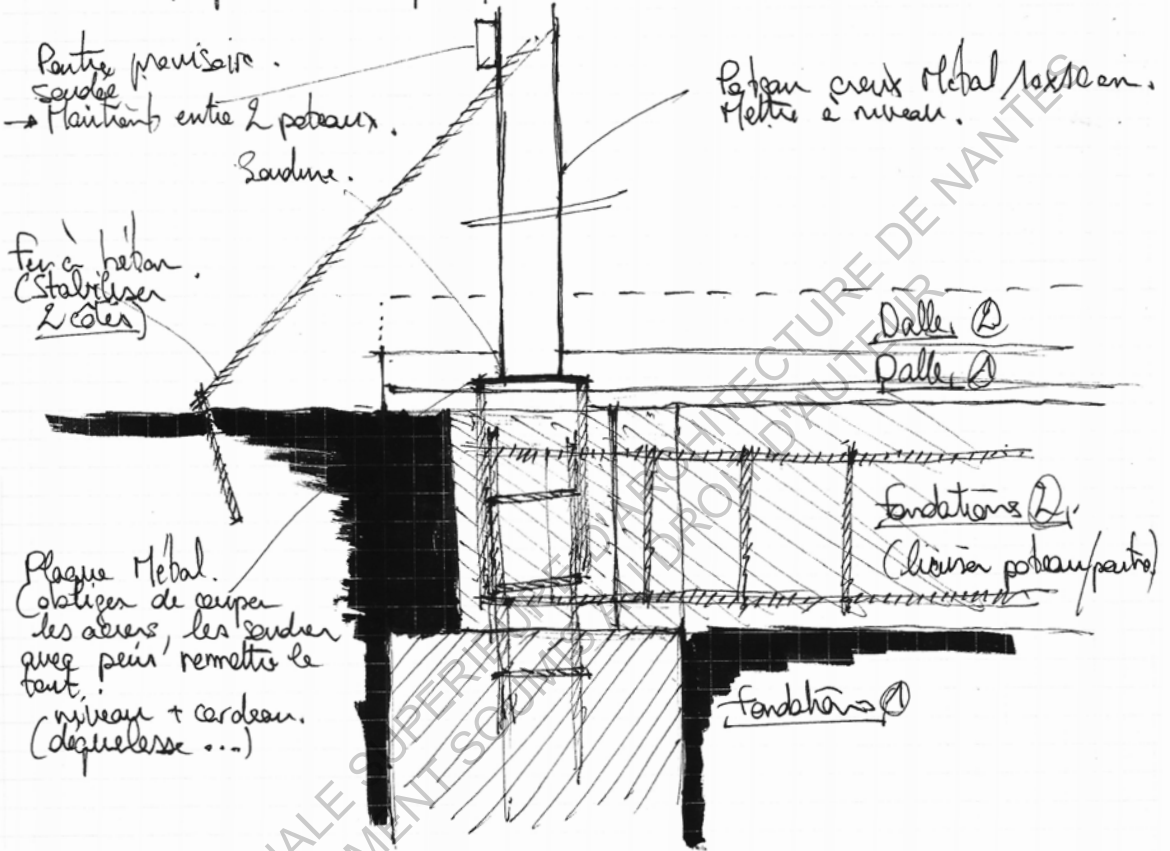


vite pu devenir une perte de temps pour une équipe restreinte. Le potentiel du nombre est donc utilisé pour reconstituer un processus maintenant très largement industrialisé et indispensable pour la construction dans une logique de rentabilité. Ici, le volontariat remet en cause la logique économique du projet et tire parti de l'ingéniosité et de la débrouille pour reproduire des schémas constructifs sans pour autant avoir tout le matériel et la connaissance à disposition. Très vite, des gabarits se mettent en place et des essais sont réalisés pour comprendre la réaction de l'acier lorsqu'il est plié. Le rayon de courbure qui n'est autre qu'un calcul mathématique se retrouve ici confronté à des expérimentations successives qui voient les gestes pratiqués et les réglages de dimensions progresser de tentatives en tentatives. On découvre alors la tenue de l'outil, le positionnement à lui donner, et l'énergie requise pour faire un pli. C'est ensuite avec la répétition, et des résultats plus ou moins satisfaisants, que l'on peut avoir une meilleure expertise du lien de l'action sur la matière. À la fois lieux de travail et de discussions, ces ateliers sont propices à échanger dans une forme d'intimité autour de l'entraide. L'un trace et tient la barre, l'autre la coupe. L'un la positionne sur le gabarit, l'autre la plie. De cette manière, au moins deux personnes se retrouvent liées à travers une action. L'intérêt commun fait qu'il est alors intéressant de communiquer pour

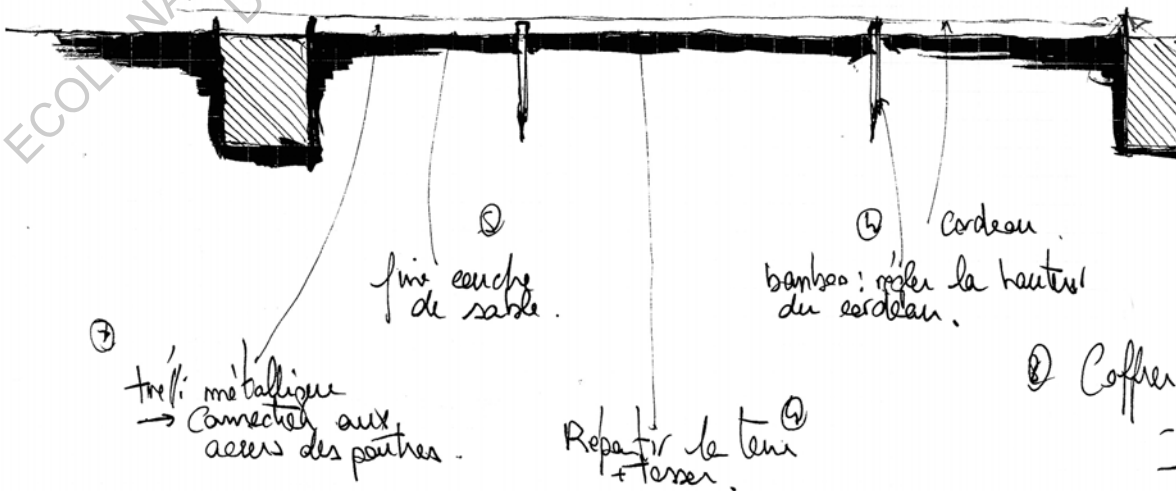
28 Decembre 2016.

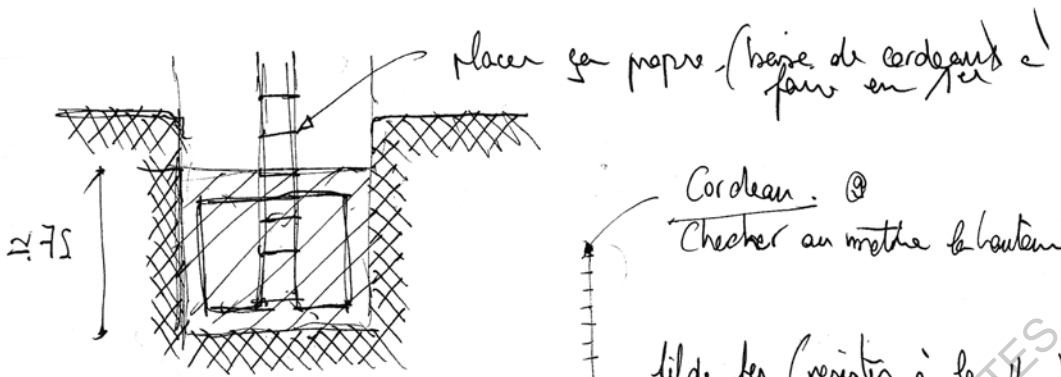
→ Coulage des poutres de fondation.

Souder les bases des poteaux,
(poutres métalliques).



Préparation pour coulage de dalle. Côté poutre → Sem sur 10 au total





Cordeaux. ③
 Checker au mètre la hauteur

① Mailler la poutre *
 ≈ 75

② Couler le béton.
 + Vibration (champ de v. aquer.)

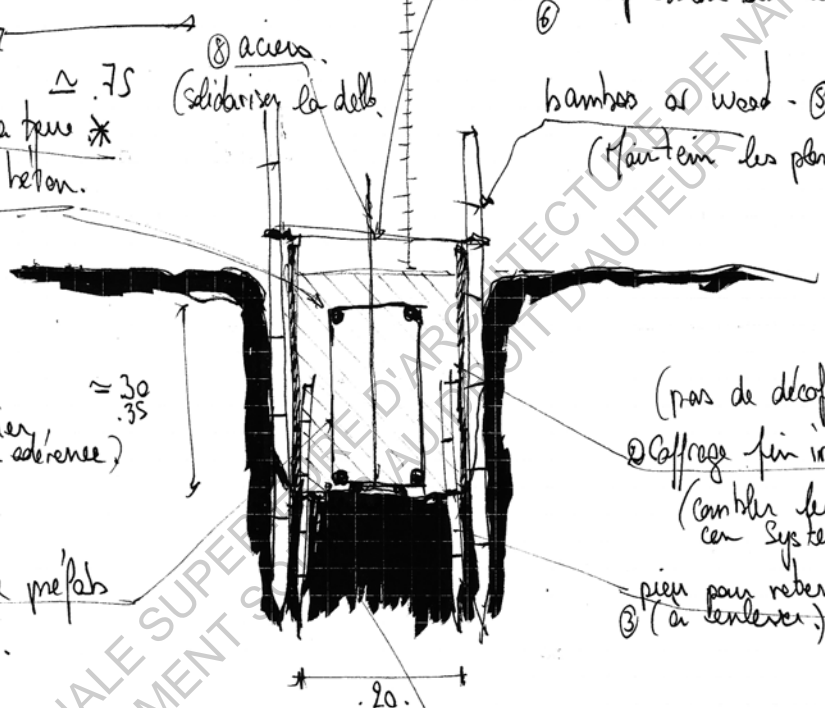
③ + option (Strier par adhérence)
 ≈ 30
 35

④ ferraillage métal avant. Ajuster.

⑤ aciers (Solidariser la dalle)

fil de fer. (résister à la pression du béton)
 ⑥

bambous or wood - ③
 (maintenir les planches)



(pas de décofrage).
 ② Coffrage fin irrégulier (combler les trous en System D.)
 - pieu pour rebouir. ③ (à lever)

Creuser au plus propre



① éclater les bouts de planche qui dépassent

② Virer les bambous de coffrage après rebouchage

③ Celer les bords ext par les bandes de béton

les bords de dalle.
 Réglér le cordeaux haut, placer les pierres métal (avec arête du cordeaux)

simplifier le travail pour le rendre plus agréable. De la communication orale naît une coopération gestuelle enrichie de chacun.

La préparation du béton constitue un autre exemple significatif de la force du nombre. Elle suit de près la fabrication des treillis insérés dans leurs tranchées respective. C'est l'unique moment qui voit la contribution simultanée de toutes les personnes présentes compte tenu de la petite échelle du chantier. Des relais s'organisent entre des gens qui font des allers retours pour alimenter la matière première, et d'autres qui s'emploient à mélanger le tout pour arriver à la consistance idéale du béton à couler. C'est une tâche épuisante que de couler des fondations et une dalle en deux parties à la seule force du corps. Chacun donne alors un maximum d'énergie puis concède sa place à un autre pour récupérer. Les va-et-vient entre effort et récupération sont précieux. Un travail tel que celui-ci, sans assistance d'outils (bétonnière, etc), est rendu possible en seulement deux jours grâce à l'investissement de quarante personnes. La force collective est gage d'efficacité, mais aussi de confort de travail. Face à une action aussi énergivore, chacun peut compter sur un autre pour prendre la main et ainsi opérer comme une



Vibrage du béton à l'aide de petites tiges métalliques ou de bambous fins

limite à l'épuisement. D'autre part, des chants accompagnent la synchronisation des gestes et deviennent source d'un encouragement mutuel. Cette musique rythmée trouve une certaine harmonie et porte une ambiance positive dans le faire. Le corps donne et subit, avec le sourire. On retrouve cette dynamique dans les autres étapes de maçonnerie, lorsqu'il s'agit de monter les murs de parpaing. Dans ces moments, chaque personne devient maillon d'une chaîne qui se forme par la subdivision du travail. L'action de monter un mur se retrouve décomposée en étapes à la fois successives et simultanées. Quand des personnes acheminent les parpaings au pied du mur, d'autres alimentent du mortier pendant que d'autres encore les mettent en place. Ce type de fonctionnement trop souvent aliénant lorsque les rôles sont attribués de manière définitive intervient ici comme un observatoire de l'acte de construire. Dans un souci de faire, l'organisation s'est développée naturellement pour que chacun puisse être occupé sans pour autant se retrouver coincé. De ce fait, tout le monde est libre de négocier avec un autre pour changer de poste lorsque le mono-tachisme devient épuisant. Le découpage en actions ciblées et spécifiques de l'action globale permet aussi de prendre conscience de la raison d'être de l'action en question dans le processus. Cela permet aussi de focaliser sa concentration sur la manière la plus adéquate de la réaliser. Chaque situation peut alors capter l'attention et susciter la créativité pour améliorer son vécu. La non-association d'une personne à un rôle particulier favorise également l'apprentissage et l'observation. Dans le passage d'une tâche à une autre opère une transmission de savoir essentielle. - Je vais prendre la suite de ce que tu faisais alors explique-moi ce que tu sais pour que je puisse le faire bien. - Souvent, c'est de la technique d'un tel dont on parle. Pour le montage des murs c'est celle de Bankachan qui connaît la maçonnerie de son père et qui se fait un devoir d'expliquer à qui le souhaite les gestes qu'il connaît de son expérience pour doser la quantité de mortier à appliquer et aligner correctement les parpaings.

La maçonnerie a été dessinée et réalisée d'une manière très classique. Cependant, ça ne l'a pas empêchée d'être un moment de formation permanent pour beaucoup de volontaires n'ayant jamais été plongés dans sa pratique réelle auparavant. Ce choix conceptuel constitue le seul aspect du chantier qui implique réellement toute la force de travail mobilisée. N'étant pas le travail le plus prestigieux, elle permet

néanmoins d'entraîner des dizaines de personnes à travailler collectivement dans une atmosphère ouverte et inclusive et propice à la découverte.

La charpente métallique, de son côté, se prépare dans une atmosphère différente. Elle nécessite deux étapes majeures. La première consiste à couper différents profilés métalliques livrés par longueurs de six mètres afin de préparer les poteaux, poutres et pannes de la charpente. Ces éléments sont ensuite positionnés en place et soudés entre eux au fur et à mesure de l'avancée du chantier. Le travail du métal est directement absorbé par des membres de l'équipe initiale, en charge de la conception et de l'avancée de la construction. Quelques personnes sont amplement suffisantes pour satisfaire toutes les contraintes que représentent la découpe et la soudure. D'autre part, cette partie du chantier nécessite une expertise plus pointue dans les connaissances à mettre en application. La précision à obtenir sert ensuite de référence au bâtiment entier. La qualité du mur de parpaing dépend du bon alignement des poteaux qui lui servent de cadre. Dans cette recherche de précision et de solutions face aux problèmes rencontrés, l'équipe de tête fait donc souvent appel à l'expérience des plus anciens qui sont venus prêter leur aide. C'est dans cet esprit qu'ASA devient vecteur de lien entre des générations d'étudiants en architecture et des générations de jeunes architectes diplômés qui reviennent participer pour offrir leurs compétences et transmettre leurs savoirs. De la même manière, mon étonnement face au dessin poussé des fondations me fait découvrir qu'il a été beaucoup discuté avec les anciens du village lors de la première semaine. C'est une donnée rassurante pour une construction qui sera pratiquée quotidiennement par des enfants. La responsabilité quant à la tenue du bâtiment dans le temps n'est pas négligée. Certaines parties sont surdimensionnées dans la perspective d'évènements climatiques incertains.

Pour en revenir à la charpente, la mise en espace de poutres et de poteaux métalliques lourds constitue un risque potentiel. Toute chose ou corps surélevé par rapport au sol représente un danger qu'il est important d'anticiper, de visualiser et de verrouiller. La sécurisation de la structure devient alors la responsabilité de ceux qui la montent, pour protéger ceux qui travaillent dessus autant que ceux qui travaillent en dessous.









Néanmoins, je reste très étonné du nombre minime d'accidents relatifs aux conditions générales de sécurité. C'est un chantier sur lequel il n'est rapidement plus étonnant de voir quelqu'un souder deux pièces métalliques en T-shirt, sans vrai gant épais de protection ; ou même gâcher et couler du béton en tongs. Quelque part, c'est ici à chacun d'évaluer les risques et de se responsabiliser. Bien souvent c'est l'accident qui active la prise de conscience mais dans la période, le seul accident signifiant est une morsure de serpent qu'un ancien voulait capturer et éloigner à la main.

L'équipe à la tête de la construction a donc une importance particulière et s'investit d'un rôle de garant du bon fonctionnement du chantier, et de sa complétion dans les temps. Elle est quelque part gestionnaire, tant des ressources humaines, que des ressources économiques et scientifiques et possède un pouvoir de décision sur la tournure d'une situation. Étant trop nombreux pour délibérer au sein d'une assemblée des volontaires du camp, les discussions et décisions qui concernent les révisions de conceptions au vues des contraintes budgétaires, les changements de choix de matériaux et l'organisation des forces de travail sont des sujets délibérés

à huis-clos. Les réunions sont tenues le soir à partir de 21h et ne font jamais l'objet de consultations des potentiels intéressés, à tort. La tendance est à l'urgence, à la fatigue et au stress de l'imprévu. En dépit d'être probablement les plus à même de trancher compte tenu de leur connaissance quasi omnisciente du projet, les membres de l'équipe dirigeante se refusent l'ouverture à une multitude de visions extérieures. Celles-ci auraient pu permettre d'établir des solutions plus issues d'une créativité constructive et collective que du pragmatisme budgétaire qui se solde finalement par une résignation à abaisser la qualité architecturale. Il y a un décalage entre la planification et la sécurisation par un groupe restreint de l'évolution du projet et d'un autre côté, le potentiel expérimental d'une force de 75 personnes qui sont là pour donner temps, énergie et créativité. Une vision de décideurs et d'exécutants restent très présente et on verra plus loin qu'il est loin d'être évident, et permis à tout le monde d'être force de proposition pour initier des chantiers dans le chantier.



Recouvrement des parpaings avec un enduit ciment lissé à la taloche.

Le paysage (landscape)

Chaque jour, vingt personnes sont tirées au sort en «landscape». Rien n'est prévu à l'avance, en amont du chantier, c'est donc avec plus de temps et d'incertitude que les choses se profilent. La faculté d'architecture voit aujourd'hui 10 à 20% de ses effectifs s'orienter vers le paysage, et obtenir un diplôme de «landscape architecture». L'étude et la fabrique du paysage constitue un domaine encore très peu représenté en Thaïlande. C'est un avantage qu'offre la Kasetsart University qui était l'université agricole lorsqu'elle a été fondée. IL est donc important de réserver une part à la dimension paysagère. Le groupe est mené par un étudiant paysagiste, mais le budget alloué est quasi inexistant. Seuls quelques outils et un stock de peinture sont disponibles. Il sera possible d'utiliser ce qui ne sert pas à la construction du bâtiment mais il est difficile d'anticiper sans savoir ce qui pourrait rester et de se projeter dans des interventions paysagères. D'autant plus qu'un des travaux principaux consiste à imaginer l'aménagement du pourtour du nouveau bâtiment toujours en construction.

C'est à travers des petites actions que commencent les interventions, au gré des opportunités qui se présentent, et des idées qui se développent. Les barrières de l'aire de jeu pour petits sont repeintes, puis les jeux eux-mêmes sont décapés et colorisés avec humour. L'aventure peinture continue ensuite sur la route qui, depuis l'entrée, dessert tous les bâtiments. Là sont dessinés des personnages de cartoons, emblématiques de la jeunesse thaïlandaise mais aussi internationale avec des références à Mario ou encore à Disney. Ils sont ensuite peints avec l'aide d'enfants de l'école qui adoptent de plus en plus la présence de 80 personnes supplémentaires dans leur espace de vie.

S'ensuit de petits aménagements paysagés avec les moyens du bord. Des pneus sont récupérés dans le champ, terrain de jeu des enfants, et utilisés comme bacs à plantes pour former une allée de la nouvelle construction au terrain de jeu. L'expérimentation fait naître ici une instantanéité entre la conception d'une idée et sa mise à l'épreuve. La récupération de coques sèches de parkia (arbre à grand haricot) envahissant le sol fait l'objet de test de remplissage avec des calepinages

*haut : Lucie et Léna travaillant sur le calpinage de coque de parkia.
bas : Finalement non, ces fleurs n'iront pas ici.*





différents. Une autre fois ils sont pressés sur de petits pavés de béton coulés dans divers récipients récupérés pour créer une empreinte végétale caractéristique du lieu. Une fois le principe testé, il se fait détourner par toutes sortes de motifs et dessins ou chacun prend du plaisir à laisser une touche personnalisée. Ces pavés disséminés servent ensuite de chemin d'accès au bâtiment et bien que maladroit, il est porteur d'une trace expressive et intrigante, assez pour attiser la curiosité des enfants. Contrairement au chantier architectural qui avance efficacement sur une route tracée, celui du paysage demande une réflexion collective car il a la bienveillance de s'adapter au bâtiment, de le mettre en valeur mais aussi d'anticiper son comportement face à la nature. Un fossé est imaginé tout autour pour canaliser les pluies violentes. Ce sont d'abord des plantes à fleurs qui sont imaginées en bordure, mais après concertation il est décidé d'utiliser des herbacés qui stabiliseront le fossé par leurs emprises racinaires et interviendront dans le drainage de l'eau.

Le cheminement accompli au travers des deux semaines est à l'aspect brouillon autant de traces et de tentatives propres à un travail expérimental, conçu, malmené, détourné et enrichi par les membres impliqués au jour le jour.

L'entretien (freelance)

L'équipe «freelance» trouve sa place dans l'amélioration des conditions de vie du camp. En réalité, c'est un exercice d'entretien propice à la mise en lumière de besoins communs. Il s'agit alors de trouver une problématique de la vie propre au camp, de définir les lieux d'interventions et de concevoir et réaliser l'idée pour un usage immédiat. C'est dans cet esprit pratique que sont nées très rapidement une série de poubelles en bambou disséminées sur le site de l'école. Peu après, c'est un champ de fils à linge qui se monte derrière les classes pour permettre à 80 personnes de faire sécher leurs affaires et les serviettes. Des petites étagères sont édifiées pour les savons et chaussures dans les espaces sanitaires, et dans la cuisine afin de mettre de l'ordre dans tous les ustensiles, condiments, etc. C'est un travail qui fait appel à un design rapide et efficace. Cependant, les manques sont assez vite comblés et les personnes assignées chaque jour tendent à se disséminer entre la construction, l'aménagement paysagé et la préparation de la cuisine pour trouver de l'occupation. L'idée du «freelance» que l'on peut assimiler à l'auto-entrepreneuriat dans un sens d'entreprise de petits projets se perd assez rapidement. Le véritable flottement intervient lorsque la construction elle-même ne fournit pas assez d'activités pour occuper tout le monde.

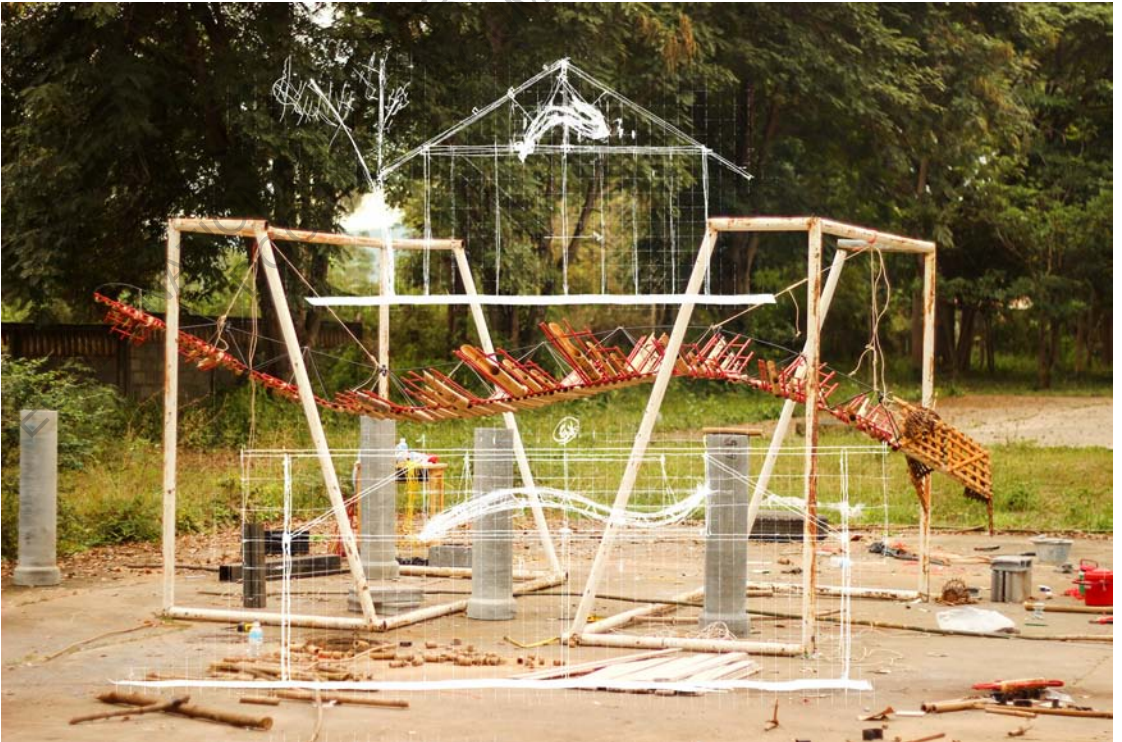
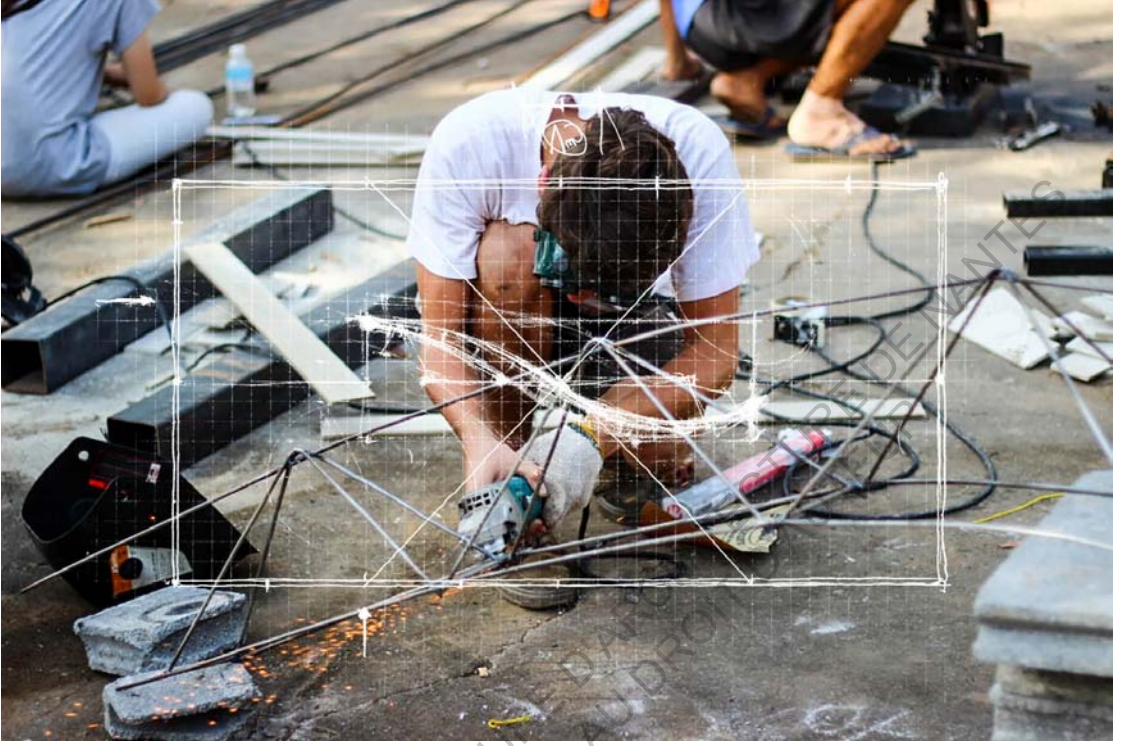
Ma participation au camp s'est faite dans l'idée de pouvoir aider, mais aussi expérimenter. C'est ce manque d'occupation qui me pousse alors à imaginer des petits projets complémentaires aux chantiers en cours. L'idée devient alors d'utiliser le « freelance » pour construire des améliorations pérennes pour les enfants et non des installations temporaires déjà amplement suffisantes. C'est une initiative d'abord très peu considérée car l'intérêt de se rajouter du travail n'est pas évident aux yeux de la hiérarchie en place qui ne veut pas se voir pénalisée en matériel et devoir partager un outillage assez restreint. C'est donc à trois avec deux gros pneus, une bûche à la forme particulière, des branches trouvées par-ci par-là et quelques clous, que nous construisons un escargot géant dans l'espace de jeu pour les enfants. L'opération prend seulement l'après-midi et les enfants sont

vite intrigués par la transformation de leur espace quotidien car le chantier, lui, ne leur est pas vraiment accessible. Nous leur montrons comment rendre le bois doux avec du papier ponce tout en leur expliquant que ça ne marche pas sur la tête de leurs copains. Puis nous leur donnons finalement du travail à faire, creuser la terre, poncer, dessiner les yeux. L'escargot prend alors vite vie avec une allure de moto familiale.

Ayant encore beaucoup de temps et face à la raréfaction des tâches, je propose à l'équipe en charge l'idée de produire une installation sculpturale pour la sous-face du bâtiment. Les tôles en bac acier de la toiture sont froides et l'objectif serait de faire du plafond un ciel un peu plus rêveur pour les élèves. J'essaie alors de leur vendre comme une forme d'un pourcent artistique difficile à appréhender car cela n'existe pas en Thaïlande. Ils sont sceptiques et je comprends qu'il ne sera pas possible de les convaincre sans idées plus palpables. Après exploration des recoins de l'école, je trouve une petite cabane abritant du matériel en tout genre depuis très longtemps. A l'intérieur se trouve de jolis instruments de musique en bambou, des «Angklung», inutilisés depuis des années et cassés pour certains. C'est avec quelques dessins de mise en valeur de ces objets oubliés, palpables, que j'obtiens leur confiance pour lancer le projet. Chacun est alors libre de venir prêter main forte et trois jours après, l'animal aux allures de dragon se retrouve suspendu sous la toiture du bâtiment quasiment achevé. Le scepticisme premier a mis du temps à laisser place à l'enthousiasme car l'idée d'entreprendre d'autres activités apparaît d'abord comme une forme d'indépendance ou de désobéissance possiblement néfaste pour les règles établies. Il ne s'agit pas de sortir du rang et c'est la différence de culture, la négociation, et la démonstration par le faire qui sont les conditions d'acceptation progressive d'un comportement différent dans un milieu ordonné. Ces conditions offrent également un regard nouveau sur la valorisation des oubliés avec les angkalung connus de tous les thaïlandais, au savoir-faire ancien et à l'usage traditionnel. La plus-value humaine, artistique et économique du dragon et de l'escargot font in fine l'unanimité, mais le réemploi n'est pas une évidence dans la culture Thaï pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus loin.



haut : Finitions de la structure triangulée du dragon
photo : © Lucie Lauwerier
bas : Test d'équilibre et simulation de mise en oeuvre



haut : Partie d'échecs Thaï, variante du jeu d'échecs européen.
bas : Cours de sport animé par des volontaires du camp.
Découverte de jeux Thaï, transmission de jeux occidentaux.



16h30 - 18h :
L'international match de football
intergénérationnel de fin de journée.





La cuisine (kitchen)

Le moteur du camp n'est autre que le lieu de vie commun avec la cuisine en activité quasi permanente. Les cuisiniers se lèvent à 4h30, certains se rendent au fresh food market pendant que d'autres s'activent déjà en cuisine. Les volontaires se lèvent seulement deux heures plus tard, au lever du soleil, afin de pouvoir prendre le petit déjeuner ensemble à 7h00. La préparation du repas suivant ne tarde pas à reprendre pour que le déjeuner soit prêt à 12h, de même pour le dîner servi à 18h une fois la nuit tombée. La journée est calibrée en fonction de la lumière du jour ce qui permet d'avancer au maximum dans les activités.

La préparation et l'organisation des repas est supervisée par Chase, de loin la personne la plus éprouvée à l'issue des trois semaines. Concocter des repas diversifiés à base de riz matin, midi et soir, avec un budget inférieur aux prévisions et une équipe changeante au jour le jour relève d'un travail conceptuel considérable et d'une improvisation permanente.

Tous les matins deux ou trois cuisiniers se rendent au fresh food market de la ville la plus proche du camp à environ 20 minutes en pick-up. Il s'agit en réalité d'un carrefour animé par quelques échoppes (l'équivalent de nos épiceries de quartier en France) et par les étals des villageois qui vendent, à même le trottoir, une partie de leur production agricole, des épices et condiments, de la viande, etc. De quoi satisfaire la longue liste de courses. Ce premier approvisionnement en produits frais et locaux est complété par les légumes offerts par les habitants qui passent suivre l'avancement du chantier : papayes, concombres, haricots thaïs, oignons de printemps, aubergines... Les produits frais sont conservés dans de grands bacs fermés remplis de glaçons et consommés dans la journée. Les denrées sèches et certains légumes sont conservés dans la cuisine, à même le sol et parfois transformés pour être stockés dans des boîtes comme le piment qui est directement réduit en poudre avec un mortier et un pilon. Pendant qu'un villageois prépare l'équivalent de 300 portions de riz dans un wok géant pour tous les repas de la journée, trois plats sont préparés pour l'agrémenter. La préparation des repas se fait à même le sol, en tailleur et devient instantanément un moment de



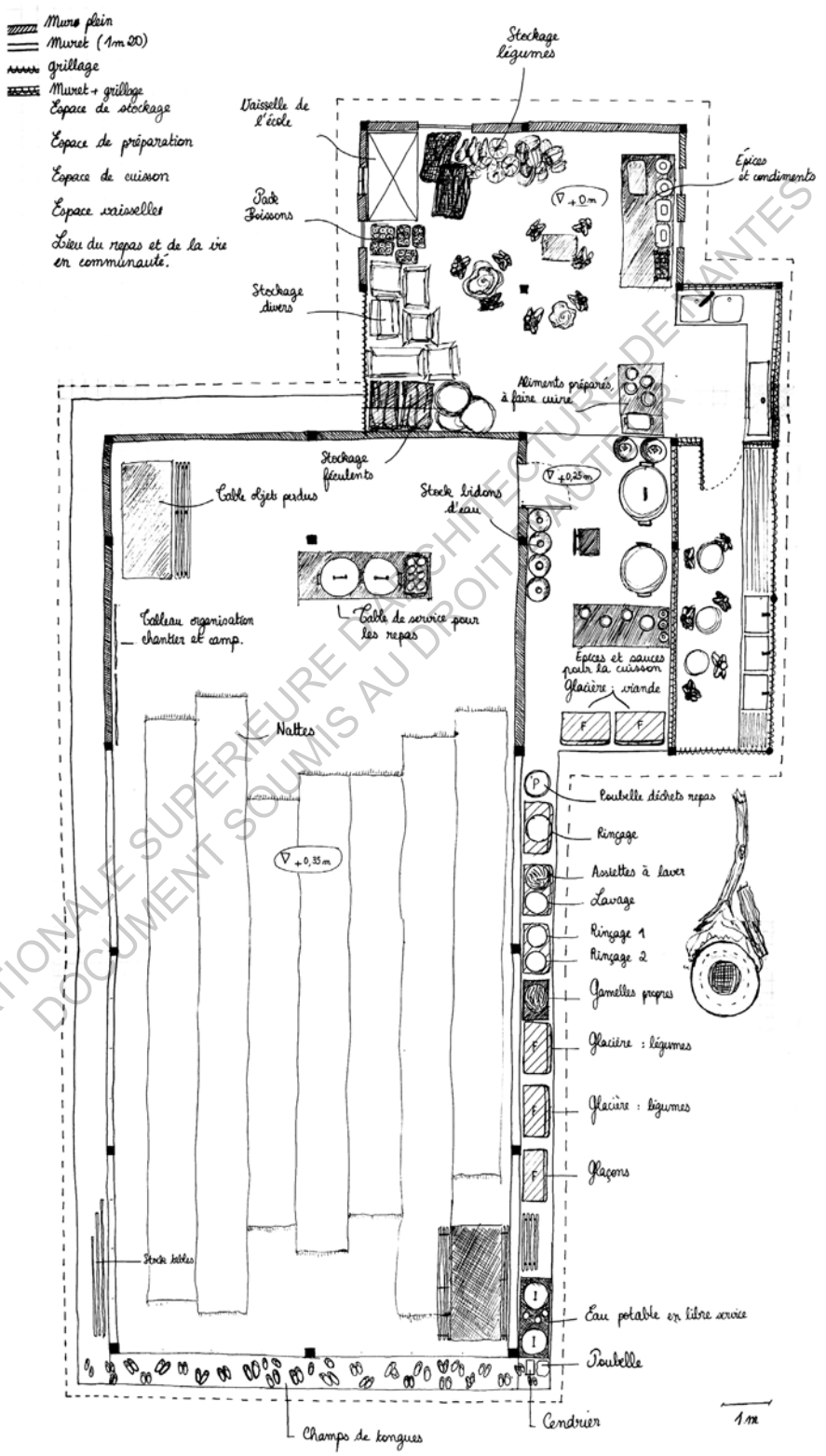
haut : Rinçage - au jet d'eau, nettoyage des récipients et du sol
bas : Découpe - Couteau, Hachoir, sur tranche d'arbre
© Lucie Lauwerier

9h30 - 11h :

Cuisson quotidienne du riz traditionnel par un habitant
du village, pour le midi, le soir et le matin suivant.



Plan habité de l'espace de vie collectif - cuisine & hall
© Lucie Lauwerier





Chase, architecte-cuisinier en chef pendant toute la durée du camp. Sa bienveillance, sa patience, et son courage ont toujours fait de la cuisine un moment privilégié, propice à la découverte et à la transmission dans la joie.

convivialité dans lequel les gens se découvrent à travers les discussions. Ensuite, des brûleurs au gaz permettent de faire cuire les plats. Ils sont majoritairement bouillis (dans une grosse gamelle) ou frits (dans un grand wok). Seul celui qui s'occupe de la cuisson dispose d'une chaise pour être à hauteur. Une fois prêts, les plats sont amenés dans l'espace repas et l'équipe de cuisine sert les portions de riz pour chacun et une assiette de chaque plat à partager pour 5 ou 6 personnes.

À l'heure du repas, tous les volontaires mettent leurs travaux en pause. Tout le monde mange ensemble sans distinction. C'est la tradition, on ne choisit pas son moment. Avant de franchir la marche du préau, il est important d'enlever ses chaussures. C'est une règle et un respect hérité de l'habitude culturelle de manger et travailler à même le sol et qui permet donc d'en conserver la propreté un maximum. Les plats sont disposés sur d'immenses nattes aux couleurs chaleureuses. Chacun se place en face d'une assiette de riz et des petits groupes naissent autour des assiettes à partager. Le repas est composé d'un plat unique, il n'y a ni entrée ni dessert, le sucré et le salé sont mélangés dans le plat principal. Chacun amène sa propre cuillère et son verre distribués dès notre arrivée. La viande et les légumes étant prédécoupés, une cuillère asiatique (plus profonde que nos cuillères françaises) suffit à pouvoir manger tout types de plats. Avant de « se plonger » dans nos assiettes, il est coutume d'attendre que tout le monde soit assis. Un volontaire récite alors quelques phrases que tout le monde répète en joignant ses deux mains. Difficile alors de savoir de quoi il s'agit exactement, nous pensons que c'est une prière qui correspondrait au bénévolat dans la religion chrétienne mais les Thaïs nous expliquent que ce n'est pas religieux. Il s'agit seulement de remerciements spontanés et humoristiques. Le « discours » se termine par « kin ! » qui signifie « mangez ! ». L'ambiance est calme et le repas ne dure jamais longtemps (environ 20 minutes). Les restes du repas sont rassemblés dans une grande gamelle qu'une villageoise vient ensuite chercher avec un chariot pour nourrir ses animaux. Chacun a ensuite la responsabilité d'aller faire sa vaisselle dans différents bacs de lavage et de rinçage prévus à cet effet.

Si l'histoire du repas est autant explicitée, c'est pour mettre en lumière la complexité de son processus, tant sur les plans organisationnels que créatifs.

Sans nourriture il n'y pas d'énergie, et sans énergie rien de tout ce qui s'érige ici n'est possible. Les analogies avec les activités constructives, architecturales et paysagères sont nombreuses. Le travail en cuisine fait appel à des connaissances particulières tant sur la transformation que sur la cuisson, et à des savoirs faire qui sont progressivement assimilés par la répétitivité des gestes et les conseils de celui qui pratique depuis plus longtemps. Comme pour tout autre chantier, La force de travail et sa capacité a évoluer dans la joie, la bonne humeur et la coopération transparait dans la qualité des repas donnés pour tant de personnes en si peu de temps. L'attitude conceptuelle du cuisinier en chef a pour effet de naturellement encourager la prise d'initiatives pour ceux qui aiment à s'investir. De ce fait il peut lâcher prise sur des points qui deviennent alors la responsabilité d'autres. C'est un gain d'énergie précieux et un accord de confiance gratifiant qui peut représenter une forme d'accomplissement dans la grande chaîne de transmission d'un savoir.

Le soir, après le temps du repas, des activités à chaque fois différentes sont organisées dans cet espace polyvalent. Elles prennent la forme de grands jeux capables d'inclure tous les membres du camp. Jeux de rôles, de langages, souvent par équipes, c'est un moment de cohésion générale dans lequel il nous est difficile de pleinement prendre part en tant que Français. La barrière de la langue devient incompatible avec la spontanéité et la réactivité requise pour faire satisfaire le désir de compétitivité d'une équipe. Notre incompréhension nous fait parfois sentir notre statut d'étrangers tout en donnant lieu à de bons moments de rigolade. Cela engendre aussi de nouvelles rencontres par les questionnements permanents sur l'explication des règles et des réactions.

Se développe alors en moi un sentiment étrange de « faire partie », à ressentir toute l'énergie, le brouhaha, les cris et les rires, sans pour autant communier complètement. C'est « en être », mais à la marge quelque part, ou du moins différemment. C'est la posture de quelqu'un qui découvre et dont la pensée ne peut s'empêcher d'analyser et de comparer ce qu'elle voit avec ce qui lui est familier. Ce recul automatique permet de discerner, sans jugement de bien ou de mal, les caractéristiques d'une altérité riche de ses singularités culturelles.

Enfin, chaque soirée se termine en cercle autour d'un grand feu de camp. Les musiciens expriment leurs talents sur des guitares rythmées par le cajon (boîte à percussion). Les Thaïs connaissent les chants par cœur. Des bouteilles de Lao Khrao, alcool de canne à sucre traduit comme « thaï vodka » passent de main en main accompagnées d'un pichet d'eau indispensable. L'énergie qu'il reste en chacun est consommée ici, dans la chaleur de la fête.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2,2

Bellastock :
festivals d'architectures
expérimentales

La ville éphémère

Le festival de construction organisé par l'association Bellastock est une autre expérience de chantier étudiant annuelle, avec néanmoins une approche différente que celle de Korat. Il s'avère intéressant de le décrire avant de mettre en perspective la construction telle qu'elle est donnée à vivre par et pour des étudiants.

Il s'agit d'une occasion donnée à tous de pouvoir se confronter aux problématiques de la fabrication de la ville par l'auto-construction d'une ville éphémère. Tous les ans et ce depuis 2006, la thématique est différente et spécifique au lieu sélectionné pour accueillir le festival dans la région parisienne. Ainsi ont vu le jour : *The Sandy Shop*, une ville en sacs de sable extraits du site, *La ville en un souffle*, faite de structures gonflables, *Waterworld*, et ses installations flottantes, *La ville des terres*, construite d'une multitude de procédés de mise en œuvre de la terre, *Cime City*, suspendue entre les arbres de la forêt, et d'autres encore. Toujours pendant l'été, c'est une expérience qui dure 4 jours pour les participants dont l'objectif est de construire des structures éphémères et de les habiter.

J'ai participé au festival en 2016 pour la première fois ainsi qu'une seconde fois en 2018, l'année 2017 correspondant à l'année d'échange international en Thaïlande. J'ai ainsi pu découvrir deux contextes différents. La majeure partie des éditions consistent à habiter les structures, autrement dit à se fabriquer son propre abri, par groupe, et à l'investir comme « chez soi » pour la durée du festival. C'était le cas lors de *Cime City* (2018). L'édition 2016, *Superstock* correspondait aux 10 ans de l'association. À cette occasion, le format a été en partie modifié et l'objectif était de construire des installations pour le parc de la bergère à Bobigny, majoritairement du mobilier pour la durée de l'été. Bien que l'un soit une ville éphémère suspendue et l'autre des aménagements d'espace public à vocation plus pérenne, le fonctionnement est globalement le même.

Les participants sont en grande majorité des étudiants en architecture. Bien que le festival soit ouvert à tous, il est surtout communiqué dans les écoles



d'architecture car l'association Bellastock elle-même prend ses racines dans une école d'architecture parisienne. D'autre part, les partenariats qui sont développés avec les écoles en France permettent de s'inscrire à moindre coût que pour les gens « extérieurs ». Il rassemble également des étudiants d'écoles de design, d'art, de paysagisme, d'urbanisme, et d'étudiants étrangers. À ses débuts, le festival ne comptait qu'une centaine de participants. Aujourd'hui le nombre de participants est adapté en fonction des sites, mais il a déjà pu accueillir 1000 participants sur une seule édition. *Cime City* comptait 500 participants contre 250 pour Superstock, nombre limité car le chantier d'aménagements pour le parc se trouvait en milieu habité avec un espace de vie plus contraint. Pour pouvoir s'inscrire, il faut constituer un groupe – avec des amis motivés – et envoyer un dossier contenant une brève idée de projet en relation avec le thème au travers de quelques dessins et collages. S'ajoute à cela une participation financière qui comprend tous les repas et boissons, matin midi et soir, l'accès aux outils, etc.

Lorsque les participants arrivent, le cadre est déjà posé. Le festival nécessite une grosse préparation en amont. Tous les matériaux qui sont mis à disposition des participants pour édifier les structures ont été rassemblés à l'avance. Ils sont en grande partie issus du réemploi et quelques fois prêtés par des entreprises ou des associations qui le récupéreront après comme c'est le cas pour les filets et les

sangles de camion, matériaux principaux de la ville suspendue. Les infrastructures pour la vie collective tels que les douches, la cuisine, les lieux de représentation, sont, avec les réseaux techniques, installés avant le début du festival par les membres de Bellastock et une équipe de bénévoles.

À la borne d'accueil, comme dans tout festival, on récupère un bracelet, un gobelet en plastique (unique verre qui sert aussi d'assiette, à ne pas perdre) et un tee-shirt. C'est aussi le moment de signer une décharge de responsabilité quant aux risques potentiels des activités de construction, de l'utilisation d'outils et le moyen d'exposer les règles de sécurité à respecter. Elles seront répétées quelques minutes plus tard lors du discours d'accueil et d'introduction au festival. Une fois tous arrivés et rassemblés, ce discours a vocation à présenter les acteurs du projet, l'association et la municipalité. La thématique est explicitée avec une description des recherches en cours et des actions préalables. Ces travaux sont l'essence même du travail de Bellastock, le festival n'est qu'un temps d'expérimentation collective pour tester des scénarios, trouver et tester des idées nouvelles et enrichir la prospective sur l'avenir possible du territoire. C'est donc un moment à la pédagogie libre, libre à l'expression et à la créativité de chacun. Toutefois, l'expérimentation a des contraintes et c'est aussi le moment de poser le cadre, sur le fonctionnement du festival, les règles du vivre ensemble et les règles de sécurité à respecter pour ne pas nuire à son intégrité physique comme à celle des autres. C'est aussi l'occasion de remercier une première fois tous les partenaires, ainsi que toutes les personnes volontaires qui œuvrent à la préparation depuis déjà un certain temps.

Des installations temporaires et expérimentales

Le démarrage est rapide car il n'y a que deux jours consacrés à la construction. Le troisième est une journée d'ouverture au public, et le dernier consacré au rangement et au démontage des installations. Des groupes sont constitués pour répartir les participants sur différentes zones d'interventions

préalablement définies, avec une équipe d'encadrants bénévoles. Chaque festival a un schéma qui lui est propre, en fonction de la thématique, des lieux et des matériaux à disposition. À *Superstock*, des collectifs invités par Bellastock – et rassemblés sous le nom de *Superville* – avaient déjà construit des installations sur les lieux à penser du parc de la bergère à Bobigny, dans la semaine précédant l'arrivée des étudiants. Chaque collectif a alors pris à sa charge un groupe pour l'accompagner dans la conception et la fabrication de nouvelles constructions. Organisée dans un parc d'Evry, *Cime City* était divisée en 14 secteurs les uns à côté des autres dans un sous-bois pour assurer la continuité de la ville éphémère. Chaque secteur était encadré par deux bénévoles venant d'horizons divers des champs de l'architecture.



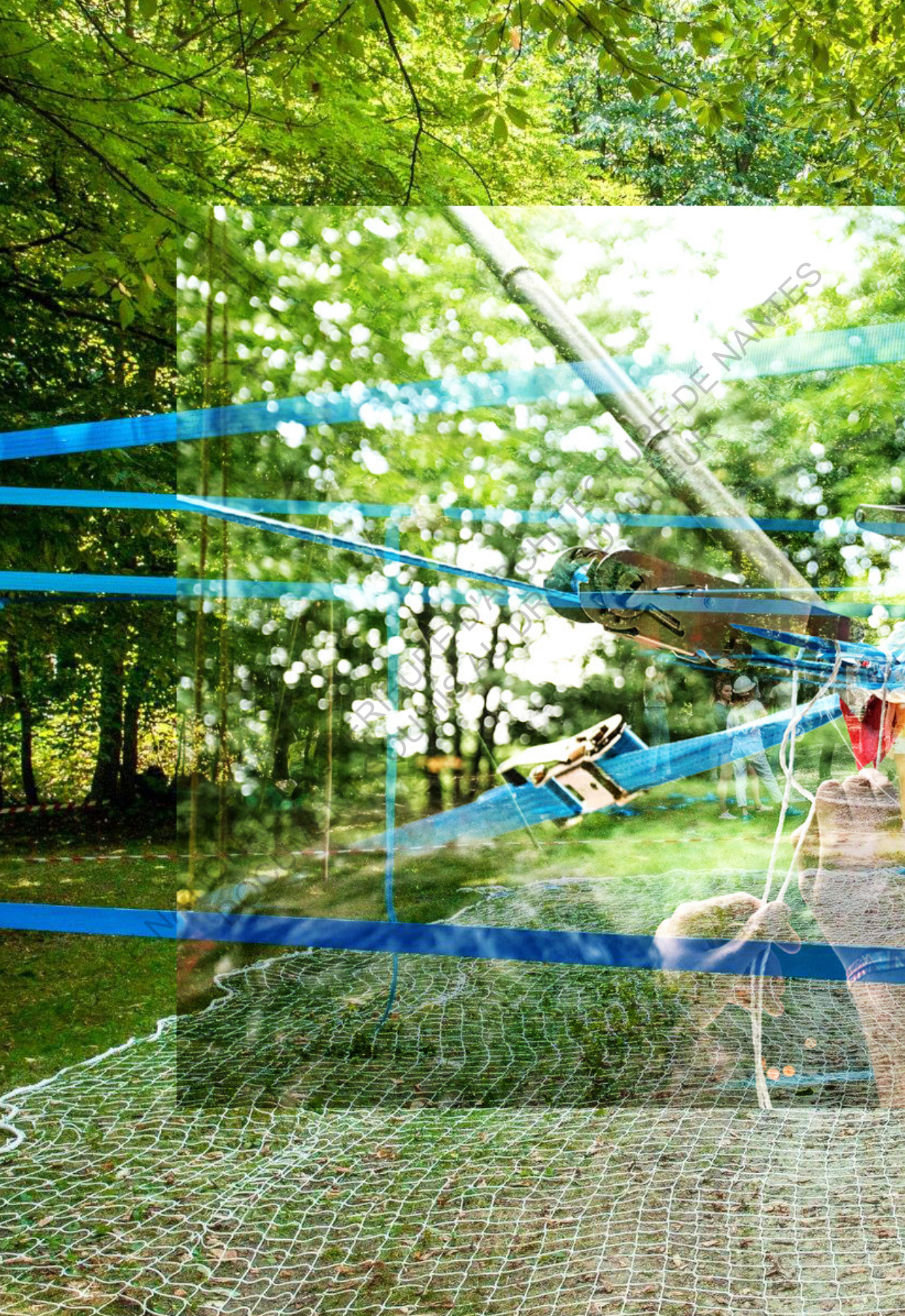


Après quelques explications sur le potentiel et les restrictions propres au site ainsi qu'un aperçu des ressources à disposition, il faut s'y mettre. La théorie voudrait qu'on parte du projet envoyé lors de l'inscription. En pratique, tout repart à zéro. Commence alors un moment de réflexion collective et de discussion sur les idées de chacun. Il est très difficile de se mettre d'accord rapidement, où même d'établir un « plan » qui rassemble et anime différentes personnes qui viennent tout juste de se rencontrer. Petit à petit des choses s'activent lorsque des personnes prennent des initiatives. La matière est alors déployée dans l'espace pour avoir une vision plus concrète des mises en œuvre possibles comme c'était le cas avec les immenses filets de *Cime City*. Des tests commencent sur l'implantation dans l'espace, sur les assemblages et progressivement des idées plus précises commencent à se former. Des groupes aussi, car la sensibilité de chacun peut se diriger à la vue de ces premières actions. Un aller-retour s'opère alors entre le développement d'idées à tâtons, et leurs concrétisations. Loin de l'habitude des architectes à planifier, ici le plan se crée et se met à jour en permanence, il n'y en pas vraiment.

C'est comme naviguer à vue. Forte d'une démarche incrémentale¹ chaque étape ne se décide qu'au moment où elle est abordée, tout en regardant en arrière pour prendre en considération ce qui a été fait. Les étapes suivantes ne sont pas encore définies car elles dépendent de l'orientation des précédentes et le résultat final l'est moins encore. Cette méthode fait donc fortement appel aux sciences de la débrouillardise pour tendre à quelque chose qui sera le résultat d'intuitions et de tâtonnements. La construction est donc sans arrêt adaptée et retravaillée.

Dans ce format d'intervention très rapide, il n'est pas évident de trouver sa place. Ceux qui font décident, hors ceux qui sont moins à l'aise et qui n'osent pas intervenir s'en retrouvent pénalisés. L'urgence du temps fait que les décisions sont prises rapidement par les plus entreprenants. Au fur et à mesure des avancées du chantier, dans les moments de creux ou d'impasses, émergent alors naturellement des petits projets complémentaires, en marge de la discussion collective. C'est l'occasion d'aborder d'autres personnes avec une idée, et de travailler en nombre plus réduit. Dans *Cime City*, toutes ces petites créations sont des balançoires, des échelles, des sculptures, qui viennent personnaliser les différentes structures et ainsi les rendre plus habitables et agréables. Elles font écho aux groupes « Landscape » et « Freelance » de l'expérience du camp thaïlandais. Dans le même sens, de nouveaux petits projets naissent aux frontières de l'intervention des groupes différents. Après quelques débats sur la forme et sur la manière, des connexions se font si bien qu'il est à la fin presque possible de traverser toute la ville suspendue sans poser pied à terre, en passant par des abris plus variés les uns que les autres. Toutes ces situations qui questionnent les zones d'interactions, de frottements, les frontières, la manière de circuler, les usages, la mutualisation des ressources, la concertation pour définir ensemble et ensuite construire collectivement sont manifestement de grandes problématiques activées par le chantier collectif expérimental. Elles rejoignent d'importantes réflexions sur les fondements même de la fabrique d'une ville accueillante et plus supportable.

1. Terme défini par **Lucien Kroll** : « L'incrémentalisme est la façon écologique de décider : par la participation continue de toutes les informations et de tous les informateurs qui surgissent au cours de l'opération. Cette méthode signifie, on apprend à marcher en marchant »



MUSEUM D'ARTS ET D'HISTOIRE DE NANTES



Cine City, mise en œuvre des structures.
Montage personnel.
Photos : © Alexis Leclercq

Le rythme de vie et ses infrastructures

Pour accueillir autant de personnes à la fois, il faut nécessairement des installations adaptées aux besoins du quotidien. Les microarchitectures construites à cet effet ont été imaginées par des étudiants et des spécialistes dans le cadre de workshop en amont du festival. Elles ont vocation à perdurer et être réutilisées d'année en année, y compris sur d'autres projets ou événements. Une des lignes directrices de tous les festivals consiste à limiter au maximum l'empreinte sur l'environnement et la consommation d'énergie. Pour cela, les structures sont démontables, construites majoritairement en bois et en matériaux récupérés et détournés.

L'élément central, le plus volumineux et le plus intensément utilisé est la cuisine, où des bénévoles s'affairent en permanence pour procurer nourriture et boissons à des centaines de festivaliers. À *Cime City* elle prend place sous une grande géode en bois. À *Superstock*, il s'agit d'une serre surélevée sur des racks industriels et des containers faisant office de bar et de locaux fermés. À chaque édition, elle est aménagée avec des espaces de stockage, de préparation, de cuisson et de distribution. Ce sont des membres de la communauté Disco Soupe¹ aidés par des bénévoles qui se chargent de récupérer des invendus alimentaires quotidiennement, et de préparer des repas aux recettes toujours plus variées. Sans viande et avec une bonne dose d'expérimentations, c'est autant la visibilité de toutes les étapes que la découverte de saveurs servies en couches dans un verre qui sensibilise à la remise en question d'un mode de production, de distribution et de consommation de la nourriture. Les repas sont servis 3 fois par jour. Le nombre considérable de personnes ne permet pas à tout le monde de manger en même temps. Une fois que

1. Disco Soupe est un mouvement open source qui s'inscrit dans une lutte sur les questions alimentaires et environnementales. Chacun peut alors y adhérer et faire partie de la communauté pour organiser une disco soupe à son échelle tout en étant guidé par la charte. Disco Soupe permet de se mettre en action contre le gaspillage alimentaire et organise des moments d'échanges non-marchands et ouverts à tous basés sur la convivialité et le plaisir partagé de cuisiner ensemble.

l'annonce du repas est faite, chacun décide alors du moment où mettre en pause son activité de construction pour se diriger vers le cœur de l'espace de vie. En face de la cuisine se trouve alors un espace pour manger, se détendre et se rassembler souvent aménagé par quelques éléments de mobiliers.

Le bar, toujours placé en relation avec la cuisine joue, lui aussi, un rôle important. Toutes sortes de jus de fruit y sont inventés, on peut y trouver du thé, du café, à quasi toute heure de la journée. Le soir, lorsque les outils sont rangés et que l'atelier est fermé, la bière coule à flot jusqu'à minuit. L'ambiance festive est un piège qu'il faut tenter de contenir, au moins au début du festival, pour assurer la production du lendemain. En dehors de la cuisine et du bar, on trouve aussi systématiquement un espace réservé à la radio. Le lieu de vie est donc toujours rythmé de musique et d'interventions qu'il est possible d'écouter avec des postes sur les lieux de chantiers grâce à une fréquence définie. Les derniers éléments qui sont la base constitutive de toutes les éditions sont les douches et les toilettes sèches, ouvertes et accessibles à n'importe quels moments de la journée pour assurer la rotation de tout le monde.

Néanmoins, d'autres aménagements sont nécessaires en fonction des éditions. À *Cime City* par exemple, les techniques et les procédés de mise en œuvre ne nécessitaient pas d'outil particulier. Les sangles de camion, les filets, et les toiles de parapentes s'assemblent uniquement à la main et grâce à de la corde (bout). Il n'y a donc pas d'atelier pour réaliser des opérations nécessitant des machines. Les matériaux étant tous rangés dans des coffres au début, il n'y a pas non plus d'endroit dédié au stockage. En revanche, la construction d'aménagements majoritairement en bois de *Superstock* demandait l'utilisation d'outils divers et de quincaillerie (vis, boulons, etc) nécessaires à assurer la solidité des assemblages. Pour cela, un grand atelier avait été mis en place non loin de la cuisine. Enfin, contrairement à *Cime City* dont l'objectif était d'auto-construire son propre abri dans un grand parc clos, *Superstock* devait créer les conditions d'hébergement de 250 personnes sur un territoire en friche très restreint. Une structure de trois étages en échafaudages avec des planchers a donc été édifiée pour que les





festivaliers y installent leurs tentes pour 4 jours¹. L'expérience est étonnante mais elle questionne énormément le mode de vie imposé à ceux qui construisent. Entre étudiants et pour une durée très limitée, on apprécie l'originalité à vivre de la sorte. En revanche, la temporalité ne permet pas d'entrer dans une véritable représentation de ce que serait la vie quotidienne dans ces conditions de manière prolongée. L'image de cet empilement d'étages de tentes fait écho aux camps de travailleurs du bâtiment à travers le monde. Ceux qui occupent les premiers étages d'un immeuble en construction à Bangkok par exemple². Vivre sur un chantier n'est bien souvent pas aussi plaisant que les conditions mises en œuvre sur ce type de chantier expérimental, on est bien loin des réalités du BTP. Néanmoins, cette pratique permet de tester et d'envisager différentes manières de faire camp et de ce que ça implique en matière d'infrastructures.

Un moment de fête et d'animations culturelles

Le festival Bellastock est né pour expérimenter à grande échelle, mais il est aussi issu d'une volonté de rassemblement, dans un contexte de construction, mais aussi dans un contexte festif et culturel en explorant les multiples dimensions du bien-vivre. Chaque édition du festival est précédée d'un cycle de conférences qui alimentent la thématique choisie grâce à la parole de spécialistes. Mais le festival est aussi et avant tout un temps d'échanges avec l'organisation de rencontres culturelles et une programmation en lien avec le thème et les enjeux qu'il soulève. Il est un lieu de communication animé tant par les associations locales, que les partenaires de Bellastock et des invités qui viennent montrer et / ou parler de leurs pratiques. Le samedi, après deux jours de construction, est une journée d'ouverture au public avant le démontage du dimanche. Ce moment d'ouverture des portes du chantier, terminés ou presque, permettent de montrer et d'échanger sur le travail réalisé.

1. Photo des pages précédentes

2. Cf. Chapitre 1,1 : Etude d'un camp de travailleurs du bâtiment à Bangkok



Dans le cas de *Cime city* par exemple, les visiteurs pouvaient découvrir l'ampleur des structures suspendues tissées entre les arbres avec les explications des constructeurs eux-mêmes. Pendant ce temps-là avait aussi lieu un débat à l'espace radio entre architectes, étudiants, pouvoirs publics et d'autres, sur la gestion et l'exploitation raisonnée des ressources forestières d'île de France. Un peu plus loin, les membres de l'association Parislack¹ avaient installé des structures tendues dans l'idée de partager leur pratique avec le public. De la même manière, les différentes cabanes perchées dont le propriétaire passe la plus grande partie de son temps à vivre dans les arbres étaient visitables pour l'occasion. Dans la soirée, l'ouverture des bains chauds construits par le collectif Superfluide a permis à qui le voulait de se baigner dans des bidons de récupération des eaux transformés, aménagés et chauffés par un ingénieux système de chauffage au bois. Puis progressivement, une programmation musicale aux styles très différents a pris place dans des clairières aménagées pour l'occasion.

1. Parislack est une association qui promeut la pratique de la Slackline à Paris et dans ses alentours. (Sangles tendues entre des points d'accroches, filets, etc.)

Par le biais d'une diversité d'interventions culturelles, le festival Bellastock crée les conditions d'un cadre propice pour rencontrer et s'ouvrir à des réflexions sur le devenir de l'espace métropolitain. J'ai ainsi pu rencontrer d'autres étudiants architectes mais aussi des habitants impliqués dans la transformation de leur territoire, notamment au cours d'une édition bruxelloise de Bellastock en 2017 axée sur la construction d'équipements pour un immense jardin participatif du quartier de Watermael Boitsfort. Rassembler autant de personnes autour de l'acte de construire éclaire sur les interconnexions qui opèrent entre le processus collectif de projet, le emploi et les cycles de la matière en général, la recherche sur les techniques de mise en œuvre, la vie en société, l'occupation temporaire d'espaces délaissés. Le processus de construction n'est alors pas dissociable de l'apprentissage, de la transmission, du bien-être et des besoins quotidien. Il fait la démonstration de la richesse d'une collaboration entre des associations, des collectifs et nombre d'étudiants et de citoyens qui veulent prendre part à l'expérience d'une ville construite différemment.



2,3

**Regards croisés :
formations complémentaires
& culture de la construction**

Ces deux expériences de chantiers étudiants, indépendantes des chemins de l'école, sont des compléments formateurs qui offrent une approche différente du métier d'architecte. Toutefois, l'implication d'un grand nombre de personnes dans la découverte d'une réalité concrète ne se fait pas sans la création d'un cadre d'intervention anticipé au préalable. Qu'il s'agisse du camp d'ASA 14 ou des festivals de Bellastock, l'inexpérience des participants ne peut se suffire à elle-même pour faire naître quelque chose. Ces événements ont besoin d'un fil conducteur avec un long temps de préparation. Ce temps sert alors tantôt à édifier le cadre de vie et les conditions d'accueil, tantôt à concevoir et anticiper les besoins du chantier d'un projet à réaliser dans un temps précis. Dans les deux situations, l'anticipation permet de faire en sorte que ça ne parte pas dans tous les sens. Ce pourrait être contreproductif et plus largement compromettant pour la crédibilité de jeunes étudiants face au grand public ou à leur commanditaire. L'acte de construire ne s'improvise donc pas complètement. Néanmoins, il doit laisser des creux pour encourager des improvisations qui feront émerger des solutions aux expressions variées.

Recherche, Expérimentation, Restitution

Réemployer

L'économie de projet est un dénominateur commun à ces deux expériences. Il faut faire beaucoup avec peu de moyens. La contrainte budgétaire fait alors partie intégrante de la réalisation. Pourtant, mise à part l'attention à l'impact énergétique, elle ne donne pas lieu aux mêmes réponses.

D'un côté, Bellastock mise sur le réemploi et les cycles de la matière. Ainsi, depuis les premières éditions, les structures du festival et les lieux de vie particulièrement, sont réalisés dans l'idée de faire le plus avec le moins d'argent possible. Mais au au-delà du festival, l'association est devenue un acteur majeur

en France dans le domaine de l'expertise de la déconstruction et du réemploi des déchets du secteur du bâtiment. Sans arrêt à la recherche de nouveaux gisements, l'association propose aux maîtrises d'ouvrage et aux maîtrises d'œuvre d'intégrer des matériaux de réemploi, tant dans les nouveaux aménagements que dans les constructions. Le festival aura donc permis aux membres de l'association, étudiants puis anciens étudiants, de se construire un champ d'actions professionnelles et de progressivement lui faire une place visible et de plus en plus reconnue dans l'architecture. Non seulement formateur pour les participants, le festival a toujours été et est toujours aujourd'hui, formateur pour les organisateurs. C'est un évènement qui fait partie d'une œuvre plus complète, celle de tout un cycle de recherche sur un sujet particulier, et plus largement encore sur la construction de nouvelles pratiques de l'architecture. Sans l'organisation du festival, les membres de Bellastock n'auraient pu acquérir l'expérience, les compétences et la visibilité nécessaires à ces fins. Aujourd'hui l'association grandit et se diversifie. Elle cherche alors à quitter le statut d'association pour se construire un statut juridique adéquat, peut-être une société coopérative, en fonction d'un critère particulier. C'est celui de pouvoir continuer d'organiser le festival et donc d'employer des bénévoles pour assurer son fonctionnement, ce qui n'est pas possible dans beaucoup de régimes juridiques.

D'un autre côté, pendant ASA (le camp de construction en Thaïlande) le réemploi n'est pas privilégié face au manque de moyens financiers. En effet, ceux qui dirigent continuent d'acheter, au détriment de la qualité ou de la quantité. Pour exemple, le bois initialement prévu en bardage a été remplacé par un matériau composite beaucoup moins cher, moins robuste et moins durable. Pourtant, les habitants du village avaient probablement plein de planches à offrir si cela leur avait été demandé. Leur mise en œuvre aurait pu entraîner tout un groupe au moment où le travail manquait et créer de la plus-value à un dessin né d'une résignation budgétaire. J'apprends alors pourquoi ils n'ont pas voulu démarcher les habitants où bien même explorer les alentours afin de récupérer de la matière. Dans les croyances thaïlandaises, chaque objet est imprégné de l'esprit de la personne à qui il appartient ou appartenait. Chaque planche, chaque brique ou tout autre chose ayant été utilisée est « hantée » par l'esprit de son propriétaire qui ne veut pas

être dérangé. De fait, le réemploi de matériaux génère une crainte de perturber les esprits. Ceux-ci ayant une influence sur le déroulement des événements, sur la réussite, la chance, etc. Il est alors préférable de ne pas les avoir à dos. Ma vision personnelle et occidentale se confronte ici aux croyances et aux mythes propres à la construction en Thaïlande. À ceux-ci viennent se joindre d'autres mécanismes, d'ordre parfois internationaux et posent question sur la démarche de réemploi. Par exemples, des lois écologiques aux Etats-Unis, qui encouragent l'utilisation de teck¹ de seconde main pour lutter contre la déforestation, ont pour conséquences de voir des thaïlandais et autres habitants de pays asiatiques, déconstruire et vendre leurs propres maisons pour alimenter le marché aux USA.² L'apparente bonne volonté des uns, ici, devient appât économique et n'est pas sans conséquence sur la transformation des pratiques culturelles des autres. Le réemploi et les circuits de matières ne se présentent pas partout comme une solution aux intérêts multiples et partagés, même s'il n'est pas impossible d'en démontrer la pertinence à une échelle locale grâce à l'économie, l'histoire racontée, le plaisir et la poésie qui s'en dégage.³

Préfigurer

Il y a plusieurs degrés de réflexions dans la production expérimentale et tâtonnante des chantiers étudiants. En dehors du résultat esthétique, physique, une pensée plus large transparait dans la symbolique et les usages des actions menées. Par exemple, les initiatives et conceptions paysagères effectuées à Korat m'apparaissent comme une recherche inconsciente sur la nature même de l'aménagement de l'espace public propre à la culture thaïlandaise. L'assimilation rapide des modes de vies et des conceptions occidentales remettent en cause la notion même de l'espace public asiatique de façon illégitime. En effet, cette

1. *Essence de bois exotique.*

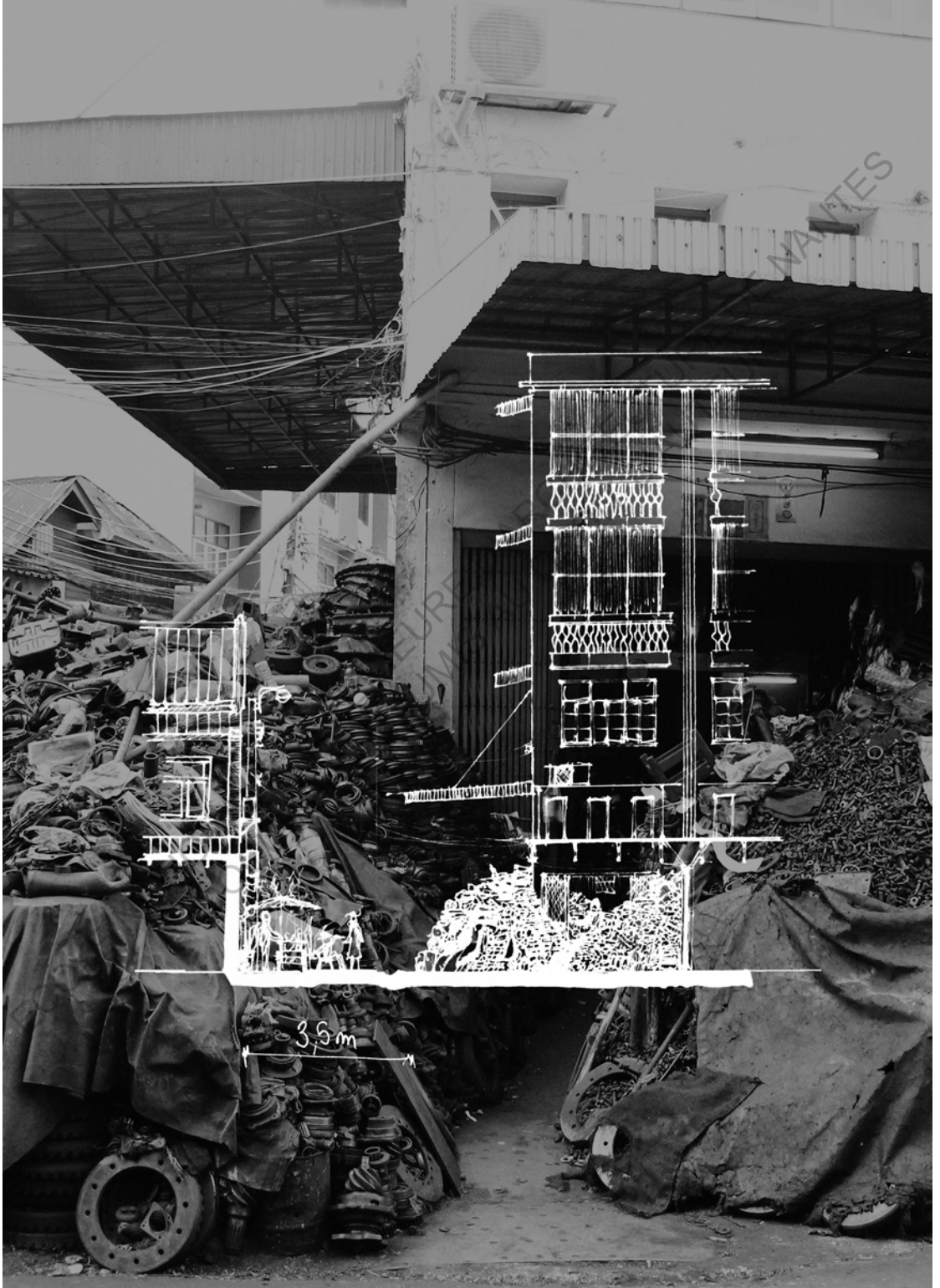
2. *Retour d'Oslo, une triennale d'architecture soutenable ? Margaux VIGNE, Giulio GIORGI, (2013). Recherches et questionnements menés par Rotor à la 5e triennale d'architecture d'oslo : « Behind the green door : Architecture and the desire for sustainability »*

3. Cf. Chapitre 2,1 : ASA 14, *Camp de construction étudiant*

question se pose de plus en plus dans les métropoles et mégalo-poles comme Bangkok, où l'habiter n'est plus ce qu'il était il y a seulement quelques dizaines d'années. La logique libérale, les modes de densification et de construction en hauteur qui lui sont liés et la privatisation de l'espace changent complètement le rapport qu'entretiennent les thaïlandais à leur espace public, celui de la rue. Notre conception d'un lieu ouvert, appartenant à tout le monde et à personne à la fois n'est en rien calquable sur le fonctionnement de la rue asiatique avec ses formes d'appropriations les plus exacerbées. Cependant l'occident a une telle valeur de modèle de réussite de développement que les projets contemporains sont dessinés avec des places et des parvis inadaptés aux besoins d'ombre, de fraîcheur et d'appropriation que fournissent les ancestrales typologies de rues.¹ De fait, l'expérimentation paysagère du camp avec les pavés personnalisés ainsi que la réflexion sur l'évacuation des eaux de pluie redonnent naturellement du sens à la quête d'un espace public adapté à la ville thaïlandaise. Cela peut paraître innocent, mais ces gestes, sans prétention de durabilité éternelle, s'inscrivent au cœur des problématiques globales. D'une part, la montée des eaux et l'imperméabilité d'une capitale qui s'enfoncent irrémédiablement ; d'autre part, l'aseptisation progressive qui entrave l'appropriation des habitants au détriment d'aménagements et de constructions génériques. Malheureusement, aucun dispositif de restitution n'est engagé une fois le chantier terminé. La portée des actions semble donc limitée par son manque de théorisation. Ainsi la mise en lien avec les exercices proposés à la faculté d'architecture est imperceptible, bien que ce soit peut-être quelque chose qui ne m'est pas été donné à voir.

À l'opposé, les recherches appliquées menées par Bellastock sur l'expertise d'un territoire et la préfiguration d'usages sont documentées et la plupart du temps accessibles. La trace écrite et visuelle est indispensable à la promotion des idées autant que pour valoriser le patrimoine et les savoirs faire qui ont tendance à être délaissés. Différents moyens de communication et de propagation sont mis en place pour promouvoir des pratiques à contrecourant de la modernité mondialisée, normative, qui impose ses modes de construction. L'association

1. *Photos & dessins pages suivantes.*



Aseptisation
parvis de «Central world» à Siam, Bangkok



diffuse ses actions, recherches et connaissances à travers des ouvrages¹, différents supports internet, des conférences, etc. Mais aussi, contrairement à ASA qui voit le flambeau repris inlassablement d'année en année, de promotion en promotion, Bellastock encourage la création d'antennes du festival à travers le monde pour faire proliférer une vision expérimentale et soutenable de la transformation des villes. Un réseau de festivals et d'associations Bellastock a ainsi vu le jour au Chili, en Chine, au Danemark, en Espagne, en Grèce, au Mexique, en Turquie et en Belgique, grâce à l'initiative de personnes motivées pour expérimenter l'architecture.

Vivre ensemble, traditions, moments collectifs

Célébrer

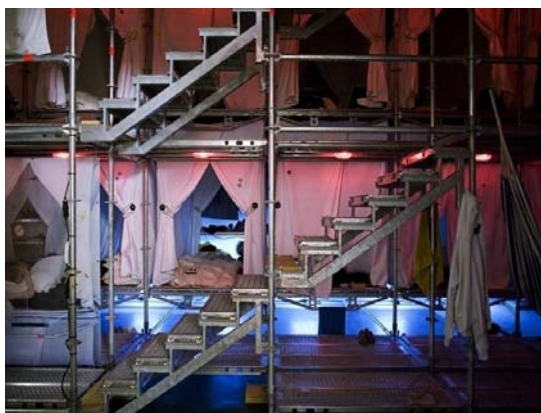
Ces moments annuels de rassemblement sont l'occasion de mêler deux histoires intrinsèquement liées : construire et habiter. Travailler sur la manière de construire en habitant², c'est le travail précurseur de l'architecte Patrick Bouchain, (parrain du festival Bellastock) effectué entre autre à la Métavilla avec le collectif Exyzt à la 10e Biennale d'architecture de Venise en 2006³. La vie quotidienne et la construction se confondent et avec eux, les temps communs, les traditions, les rites et les fêtes collectives. Encore une fois, dans des lieux adaptés ou conçus pour accueillir les architectes même du projet, le rapport à l'autre et à la vie en communauté et à l'extérieur n'est pas le même.

1. *REPAR 1 (2012), REPAR 2, (2018). Le réemploi comme passerelle entre architecture et industrie.*

2. *Construire en habitant, Métacité, Métavilla. Patrick BOUCHAIN, EXYZT, (2011) Paris, France, Édition Actes Sud*

3. *Idem. Patrick Bouchain – architecte invité à investir le pavillon français – et son équipe constituée du collectif EXYZT et beaucoup d'autres encore ont transformé ce pavillon d'exposition en pavillon habité.*

La métavilla, Venise
© Cyrille Weiner pour Construire



Les festivals de Bellastock sont écrits dans la même lignée que la Métavilla, c'est à dire dans une volonté forte d'inviter des architectes, des collectifs, des artistes, des musiciens, des cuisiniers, etc. à contribuer à une construction collective pour *faire acte d'architecture*. De ces mots on peut imaginer une architecture vivante, en perpétuelle évolution, habitée par les apports de chacun dans toutes sortes de domaines. Cette philosophie est empreinte d'un travail sur l'hospitalité, l'ouverture et l'accueil du public. En dehors de la production architecturale, la finalité se trouve dans les moments de partage et les festivités. Même si le chantier de la petite petite bibliothèque thaïlandaise n'était pas dans cette dynamique d'ouverture au public, la fin n'en est pas moins un moment de fête et de célébration avec les habitants du village autour d'un repas, de musiques et de danses. En ce sens, ces chantiers aux publics différents sont vecteurs d'une énergie positive bénéfique à tous.

L'expérience en Thaïlande, bien qu'elle n'inclut pas de programmation culturelle d'intervenants extérieurs, est ponctuée par des rites et traditions qui n'existent pas en France avec les habitants du village. La cérémonie de fin de chantier par exemple, à lieu pour bénir la construction et appeler au retour des esprits. Simplement, lorsqu'un chantier démarre, le doyen ou la doyenne du village doit se rendre sur place. Il / elle procède alors à un rite religieux pour prévenir les esprits protecteurs du lieu du commencement d'un chantier, et ainsi leur demander de partir temporairement pour ne pas les déranger. À la fin des travaux, il est important de procéder à un deuxième rite, pour appeler les esprits à revenir et ainsi rétablir l'équilibre du lieu. On prend alors conscience de la portée et des incidences matérielles comme immatérielles de l'acte de construire dans des contextes différents.

Rassembler

Le rassemblement de personnes globalement issues de la même tranche d'âge du même milieu : ici celui du temps de la formation en architecture, s'ancre dans des attitudes différentes qui sont propres à l'éducation culturelle. La pratique constructive tout comme le vivre ensemble sont riches de leurs spécificités. Le caractère plutôt indépendant d'un étudiant au festival Bellastock qui gère ses besoins, ses activités et son emploi du temps comme il l'entend est bien éloigné de l'ambiance communautaire qui règne dans le camp thaïlandais. Participer à cérémonieusement hisser le drapeau thaïlandais tous les matins à 8h et enchaîner sur une séance de gymnastique pour s'échauffer physiquement avant de travailler peut apparaître étonnant pour un non initié. Pourtant, derrière ces pratiques qui peuvent sembler rigides se dégage un sentiment égalitaire, d'appartenance à une famille qui est un pilier éducatif fort. Pas de distinction donc entre les étudiants en architecture et les élèves de primaire sur ce terrain qui est le leur. C'est aussi l'occasion de renouer à un moment de synchronisation collectif qu'il est peu probable d'envisager dans le contexte intense du festival Bellastock. Le dernier soir du camp, une fois le bâtiment achevé, nous nous sommes tous - les 80 volontaires du camp - rassemblés en cercle autour d'un grand feu pour que

chacun puisse s'exprimer et donner son ressenti devant tout le monde. C'est un moment à l'importance particulière où les langues peuvent se délier. Ainsi, en plus des remerciements collectifs, beaucoup des anciens revenus prêter main forte font de longs discours sur leurs convictions et sur l'engagement à fournir pour faire ce métier d'intérêt public. Beaucoup de prises de paroles témoignent de l'intérêt de l'entraide, de la transmission et de la mesure de l'importance de l'action menée ici ; tant pour les enfants de l'école que pour nous. En ce moment de parole et d'écoute, je découvre un visage nouveau. J'y vois une forme douce de politisation des étudiants qui se font passer des messages propres à leurs devoirs et responsabilités futurs dans les batailles à mener pour agir sur les tendances du système thaïlandais, en tant qu'architecte, et citoyen.

Concevoir et construire entre étudiants est source d'apprentissage et de cohésion collective mais l'expérience connaît aussi des limites. Tous les participants sont volontaires et ont choisi d'être ici. Ce n'est pas une réalité effective du monde de la construction. D'autre part, la conception et la construction sont unilatérales, éloignées des relations qui existent entre la diversité des intervenants habituels. Le conflit n'existe pas, ou peu. Le comportement au travail n'est pas sanctionnable ou même préjudiciable, pour un manque d'efficacité par exemple. Ici la contrainte n'est qu'un moteur à la créativité et non un poids qui rend la vie plus difficile qu'elle ne l'est déjà. Le contexte d'action est bienveillant à l'égard de l'inexpérience dont l'étudiant fait preuve, et tout l'enjeu de ces événements réside dans la formation, la découverte, l'apprentissage et la fête. C'est aussi pourquoi ces expériences, qui donnent à entrevoir d'autres possibles, sont loin des conditions réelles générées par les mécaniques du chantier. Qu'il s'agisse de quatre jours ou deux semaines et demie, ces camps de construction étudiants sont loin de l'expérience déstabilisante. Ils sont avant tout des temps de vacances enrichissantes, sous le soleil de janvier thaïlandais et de juillet français.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2,4

Métalobil :
étroite cohabitation de
métiers conceptuels et
constructifs

« On ne fait que des loups à 5 pattes »

Avec l'optique de vivre une expérience professionnalisante plus proche de la réalité constructive, c'est dans l'entreprise Métalobil et non dans une agence d'architecture que j'effectue mon stage long de Master. Fondée en 2004 par un designer et un architecte, c'est une société qui crée, conçoit et fabrique des objets uniques que peuvent être des machines poétiques, des agencements spéciaux, du mobilier, de la scénographie, des dispositifs de signalétiques, etc. De la création ou de l'accompagnement d'une idée, à l'étude de sa mise en œuvre, puis à sa réalisation concrète, bien souvent Métalobil collabore avec des architectes, des artistes et d'autres créateurs. La distinction du processus en trois étapes, création, conception et fabrication est alors importante aux yeux de la philosophie de l'entreprise.

La particularité de cette structure tient dans la cohabitation d'un bureau d'étude et d'un atelier de fabrication réunis sous le même toit. Le premier est majoritairement composé de « concepteurs projeteurs » : architectes, designers, ingénieurs, et autres profils créatifs variés ; et le second de techniciens, d'artisans, de compagnons du devoir et d'ensembliers en menuiserie, soudure, métallerie, chaudronnerie, etc. S'ajoute à cela un support pour la gestion administrative, la communication et les relations commerciales.

Ainsi, la production atypique requiert ici une cohabitation des métiers de la conception et de la construction. Cette imbrication nécessite néanmoins, en détournant les échelles, de rester dans le champ du design plutôt que dans celui de l'architecture. Il s'agit, contrairement à une agence d'architecture, de pouvoir fabriquer par soi-même ce qui est conçu. Je cherche alors au travers de cette expérience à faire parmi ceux qui construisent pour découvrir le travail de la matière, l'art de la technique et en pratiquer les gestes. Je cherche également à observer et comprendre plus en profondeur les échanges entre les concepteurs et les fabricants. Loin des chantiers du BTP et de l'expérimentation des camps de construction étudiants, c'est une approche de la reconnexion des savoirs

conceptuels et constructifs autour de l'artisanat que les écoles d'architecture ignorent majoritairement aujourd'hui. En leur sein, personne ne sait enseigner ni ne transmet ces savoirs. Pourtant, le faire et la pensée semblent indissociables et leur association simultanée se doit d'être réactivée.

« Une de nos principales tâches est de faire changer les architectes. Il ne suffit pas d'aller discuter avec les artisans dans une posture scientifique, une posture de savant. Les architectes sont grandement démunis ; personne ne sait enseigner ces savoirs, personne ne nous les a transmis. La seule possibilité est de nous former par nous-mêmes, c'est pourquoi j'aime tant le contact avec les artisans. »

Wang shu¹

Parmi ceux qui construisent - La soucoupe volante

C'est en février 2018 que j'intègre l'atelier de Métalobil comme stagiaire pour une durée de quatre à cinq mois. Il est convenu que je fasse aussi l'expérience du bureau d'étude mais que ma place serait surtout à l'atelier, dans un premier temps sur le projet d'une soucoupe volante. C'est une sculpture géante implantée au-dessus de l'eau, dans le bassin-à-flot à Bordeaux. Suzanne Treister, artiste londonienne qui crée le triptyque « Les vaisseaux de bordeaux », et l'atelier d'architecture bordelais BOLD, maîtrise d'œuvre du triptyque, font appel à Métalobil afin de concevoir techniquement le projet, de le réaliser et de le poser. Je l'intègre alors au moment de sa fabrication en atelier.

1. *Construire un monde différent conforme aux principes de la nature*, Wang SHU, Paris, France, Éditions Cité de l'architecture & du patrimoine / École de Chaillot. p54.

Six semaines routinières

Comme chaque matin depuis quelques semaines, j'arrive à l'atelier pour 8h. Je passe par la pièce commune où se trouve la cuisine et salue ceux qui y sont. Je vais ensuite déposer mes affaires au vestiaire et enfile mes chaussures de sécurité. Puis je traverse tout le hangar pour dire bonjour à ceux qui commencent déjà à préparer leur travail. Les outils sont sortis, chacun sait ce qu'il a à faire. Certains préparent les clouuses pour continuer de mettre en place du rotin sur le dragon, d'autres allument des postes à souder et travaillent sur le squelette en acier de la soucoupe volante. D'autre encore mettent en route la CNC¹ ou rassemblent du matériel pour partir sur un chantier à proximité. Après quelques mots échangés, je me dirige vers mon poste de travail. Cela fait déjà quelques semaines que je suis chargé de plier des pièces d'aluminium qui, après assemblage, feront la vêtue de la soucoupe volante. D'autres les rivètent ensuite sur la mezzanine. On échange parfois, pour pallier à la répétitivité et en fonction des séries à liquider en priorité. Le processus est simple : chaque semaine des palettes de pièces d'aluminium découpées au laser sont livrées à l'atelier. Il faut ensuite les trier en suivant leurs nomenclatures. Il y a des faces intérieures, à plier, auxquelles correspondent des faces extérieures, à riveter. 120 000 plis à faire et 210 000 rivet à poser, c'est ce qu'annonce l'interminable tableau qui répertorie les pièces et qui quantifie les avancées. Quand j'ai commencé, il n'y avait que du pliage. Ce n'est qu'à partir du moment où l'accumulation de pièces pliées s'est faite conséquente qu'on a mis en place l'atelier « popage », afin de riveter les pièces ensemble et les ranger dans des cartons pour les envoyer à l'anodisation².

Vers 8h30, les personnes qui sont au bureau d'étude arrivent progressivement. Leurs horaires sont décalés d'une demi-heure avec celles de l'atelier. Les uns après les autres, ils passent partout où des personnes s'affairent à leurs tâches pour dire bonjour, avant de monter dans la grande salle de travail partagée située au-dessus de la salle commune, des vestiaires et des sanitaires. Le temps passe,

1. *Machine à commande numérique.*

2. *L'anodisation est un traitement de surface, de l'aluminium ici, qui permet de le protéger contre la corrosion et la chaleur, afin de lui donner une meilleure résistance à l'usure dans le temps.*

j'écoute parfois de la musique dans mon casque antibruit et répète indéfiniment le même geste : j'insère un outil particulier - qui ressemble à un décapsuleur - sur la ligne de pli de la petite patte en aluminium avec ma main gauche. J'exerce mon poids sur la partie avant avec ma main droite pour plier. Puis, je donne deux à trois coups de marteau précis pour marquer nettement la pliure. Je retire ensuite l'outil et le passe sur la deuxième ligne de plis et refait levier afin de retourner la patte sur elle-même. Je passe ensuite à la patte suivante, et ce jusqu'à la fin de la pièce. Elles en possèdent huit pour les plus petites jusqu'à une quarantaine pour les plus grandes. Une fois terminée, je vérifie l'orthogonalité des plis en les ajustant à l'aide de petits coups de marteau. Le but étant de faciliter au maximum la correspondance des trous pour l'étape suivante lors de laquelle elle sera rivetée avec d'autres pièces pour former des caissons.

Les journées se succèdent et se ressemblent. Plus le temps passe et plus la pratique dans la répétition devient une sorte de rituel qui suscite en moi de grandes variations d'état d'esprit. Des moments rythmés visent à faire en sorte de coordonner tout le corps d'une seule mélodie. Par là je cherche à trouver la précision du geste pour la meilleure qualité de pli et l'optimisation du mouvement pour économiser l'énergie physique à mobiliser. C'est un travail corporel redondant pour lequel il faut chercher l'endurance à long terme. Mais au bout d'un temps je finis par perdre la conscience directe de ce que je fais et pendant que mon corps agit instinctivement, par anticipation et répétition, mon esprit est ailleurs. Dans ces moments méditatifs, toutes sortes de sujets et questionnements envahissent mes pensées. La tâche met à l'épreuve l'optimisme avec lequel je suis arrivé. Mon engagement est-il toujours un choix, issu d'une décision personnelle, ou d'une obligation, pour le besoin d'un autre ? Probablement des deux et je me raccroche à cette idée que l'œuvre prend forme pli après pli, que chaque petite avancée est indispensable à l'ensemble. Aussi, j'essaie d'apprendre de l'expérience plutôt que de la combattre et de réfléchir à l'optimisation du travail pour en limiter la pénibilité.

L'outil que j'utilise a été spécialement créé dans le but de plier les pattes en aluminium. Il y en a d'autres, ce n'est pas le premier à avoir été essayé. Dans une

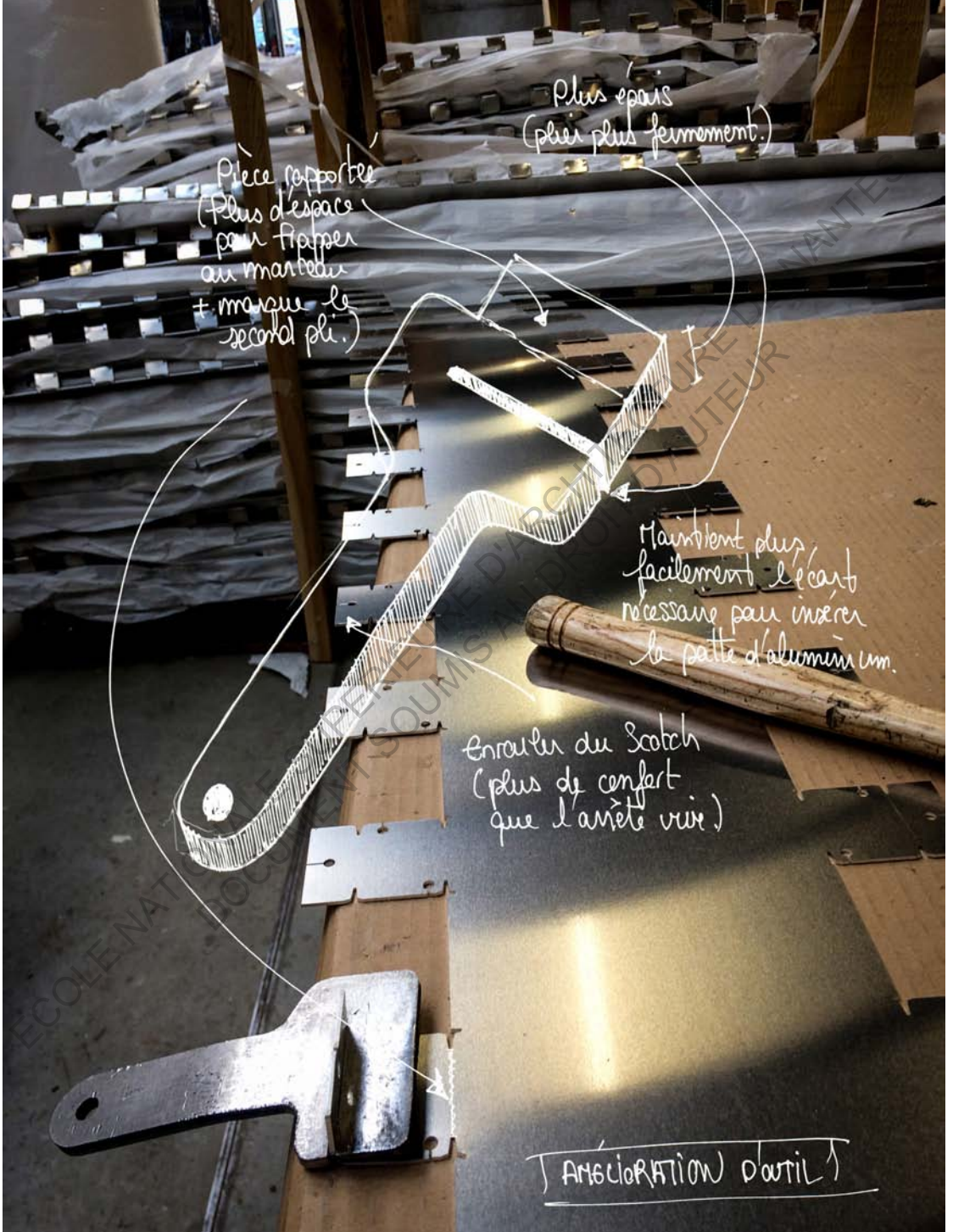
caisse se trouvent plusieurs versions tests. Certains avec des bras de levier plus ou moins longs, d'autres imaginés dans l'idée de réaliser les deux plis d'une patte en un seul geste. Finalement c'est la simplicité de celui-ci qui s'avère la plus efficace dans la pratique. Le temps passé à observer son impact sur la déformation de la matière et en parallèle la compréhension de son utilisation par la main, me permet de comprendre ses améliorations possibles. Ainsi, je contribue à l'évolution de sa forme pour faire en sorte de l'adapter à son usage précis. Je prends goût à l'idée de la création d'outils sur mesure pour des tâches spécifiques. C'est aussi l'idée de se dire : on peut adapter et imaginer des moyens pour arriver à nos fins, plutôt que de toujours adapter nos fins aux moyens préexistants. Cela permet de mettre à contribution l'imagination et de développer à la fois une attention particulière à ce qu'on fait et des compétences d'improvisation.

Apprivoiser les outils c'est aussi les entretenir et les réparer. C'est avec le chef d'Atelier, Manu (Emmanuel), que j'ai pu apprendre à regarder à l'intérieur des choses et donc à chercher des solutions aux problèmes qui entravent la fabrication. Ainsi, les « popeuses » (riveteuses) ont accumulé des pannes au cours des dizaines de milliers de rivets à mettre pour assembler les pièces. Leurs démontages successifs pour trouver leur origine donnent à comprendre l'importance de la relation de l'homme à l'outil qu'il utilise et la nécessité de comprendre son fonctionnement. La répétitivité associée à l'étude de l'outil utilisé permet petit à petit de se l'approprier et d'enraciner le savoir-faire. La pratique mûrit avec lenteur et permet de prendre durablement possession des connaissances.¹ La routine évolue imperceptiblement de l'amélioration des gestes, de l'appropriation de l'outil et des réflexions qu'elle crée.

Aussi, les quelques temps creux qui marquent la fabrication permettent d'améliorer la qualité de travail par les réaménagements successifs des postes de travail et de la gestion du stockage. Je cherche alors à améliorer par des dispositifs provisoires de manutention, de classification et d'emballage, la logistique et la fluidité

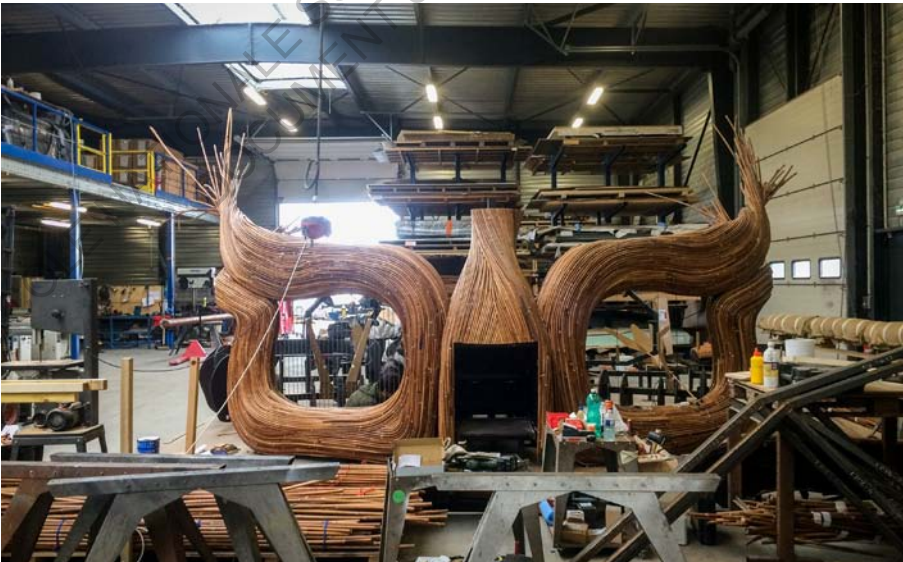
1. *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat.* Richard Sennett, (2010). Paris, France, Édition Albin Michel.

Pliage des pattes d'aluminium



entre les tâches. Le but étant de gagner temps et énergie par exemple en évitant d'avoir à déplacer de lourdes charges à la main ou encore de ne plus chercher indéfiniment les pièces nécessaires au moment M. Puis c'est aussi quelque chose de distrayant. S'attarder temporairement sur ce qui fonctionne mal permet de réfléchir et d'imaginer une meilleure relation au travail, bien souvent bénéfique à la productivité exigée.

Les courtes pauses du matin, de l'après-midi, et du repas de 13h à 14h, sont l'occasion d'échanger et d'apprendre à connaître chacun, personnellement et professionnellement. Chacun des artisans est d'une grande générosité quant aux explications qu'ils peuvent me faire de leur travail et quant aux conseils qu'ils peuvent me donner sur des questions techniques que je pose. Les bienfaits de mon inexpérience sont un point sur lequel nous reviendrons. Je m'intègre alors progressivement dans le quotidien de l'atelier, découvre une fatigue du travail manuel bien différente de celle du travail sur ordinateur. Je me familiarise avec l'utilisation du lieu. J'en apprécie le mélange des odeurs, du bois fraîchement coupé comme de la soudure. La bonne humeur de chacun contribue à garder l'atmosphère chaleureuse même dans la difficulté de certaines tâches.



Deux semaines de chantier

Après de longues semaines de travail de l'aluminium, le chantier de la soucoupe volante commence et je manifeste mon désir de pouvoir y participer. Il s'agit d'assembler toute la structure en acier qui recevra dans un deuxième temps, toute la vêtue en aluminium dont les caissons continuent d'être assemblés en atelier. Le montage prend place sur le dock d'une entreprise spécialisée dans les travaux nautiques. Celle-ci, à l'aide d'une grue sur barge, lui fera ensuite traverser la Garonne pour aller l'installer sur son réceptacle au bassin à Flot.

Nous sommes une équipe de cinq personnes la première semaine et quatre la deuxième. Avant de partir, François, chargé d'affaires et concepteur de l'œuvre monumentale, nous briefe sur le déroulement des événements à venir, le site de montage et la zone d'intervention qui nous est réservée. Il nous fait part des repères et des cotes les plus importantes et les plus pertinentes à prendre en considération dès les premières étapes. Il est nécessaire de prendre un point de référence fixe qui permettra de vérifier nos avancées. Nous notons des précisions sur l'emploi de la boulonnerie et des différents ateliers à mettre en place pour gagner du temps en arrivant. Le premier objectif consiste à réceptionner toutes les pièces détachées de la structure en acier, de les stocker et de préparer l'espace de travail.

À l'arrivée sur place, nous découvrons une toute autre échelle de chantier dans laquelle il nous faudra nous insérer. Le dock est jonché d'immenses barges, de pontons métalliques en construction et parcouru d'imposantes grues sur chenilles en action. Les pièces de la soucoupe qui paraissaient énormes à l'atelier sont désormais étonnamment petites à cette échelle. Les dockers travaillent à leurs rythmes et nous observent de loin. L'un des conducteurs de travaux se présente et nous emmène dans les bureaux pour remplir des formalités, nous présenter le lieu et ses règles de sécurité avant de nous en faire faire le tour dans la foulée. Nous avons droit à des blagues qui n'en sont pas, ils sont chez eux et nous devons le savoir. Effectivement, nous sommes avant tout sur le chantier d'autres et il nous faudra négocier et entretenir des relations positives pour que les choses se passent bien. Cela commence dès le début où nous devons parlementer pour faire



désencombrer le marbre¹ d'IPN² de plusieurs tonnes qui sont stockées là. On en parlait dans le chapitre 1 avec les schémas diplomatiques qui se mettent en place entre les intervenants. Au début, nous n'échappons pas au « Ça va les jeunes ?! Vous êtes une start-up ? ». Effectivement, nous sommes tous relativement jeunes et arrivons dans un beau camion de location, pour construire une soucoupe volante dans une zone de travaux lourds. Le contraste est fort mais n'empêche en rien les formes de solidarités. De cette manière nous gagnerons un temps considérable sur la fin en leur empruntant une puissante boulonneuse, en échange de quelques bouteilles de vin ; afin de resserrer rapidement les centaines de boulons avec leurs écrous. Aussi, à l'étonnement général des dockers, c'est Manon, détentrice du CACES (Certificat d'Aptitude à la Conduite En Sécurité) qui est au commande du manitou³ pour le montage. Après quelques réflexions peu surprenantes, ils s'emploient à l'aider à prendre ses marques avec.

1. Surface de pierre ou de métal, parfaitement plane, sur laquelle on effectue certaines opérations.
Source : Cnrtl

2. Poutrelles Métalliques profilées en I.

3. Engin de levage télescopique.

Timelapse du montage de la structure





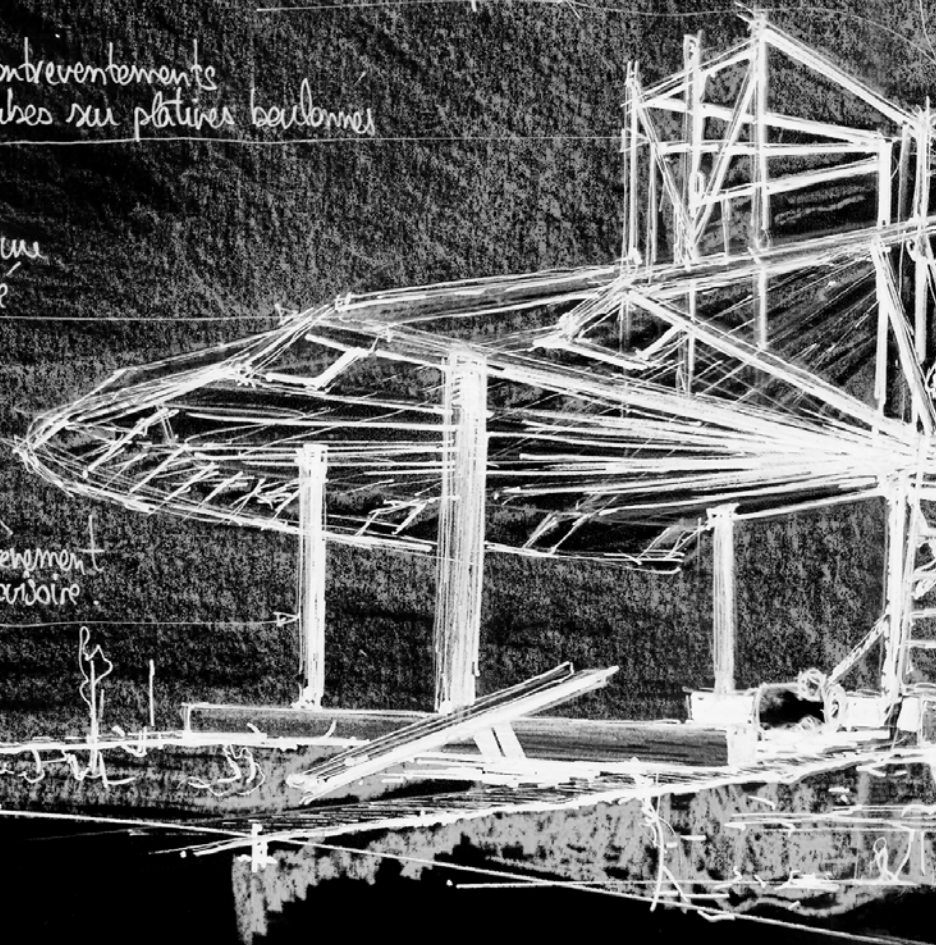
Fût central de
la soucoupe.

Aurelien,
baronne, le
pasteur haute

Contreventements
Tubes ou platines baronnes

24 portiques assature
acier galvanisé

Saulement
provisoire

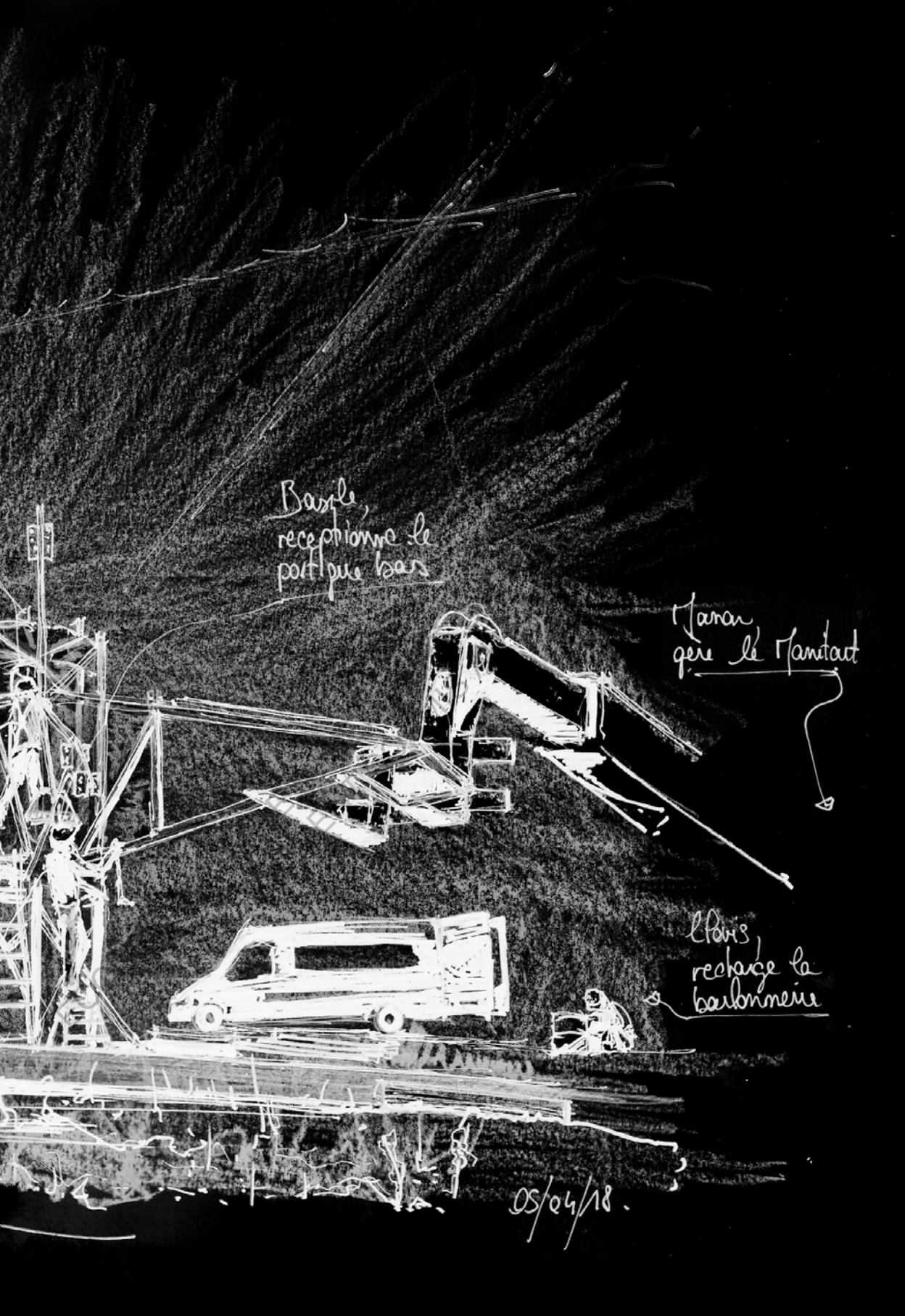


Basile,
receptionne le
portique bars

Janan
gere le Manitac

Elvis,
recharge la
barbomme

05/04/18.





Fin du montage :
Manon - Guillaume (moi-même)
Aurélien - Basile



Au fur et à mesure, beaucoup de travailleurs curieux de notre activité passent discuter, certains régulièrement. Il est autant question d'avis singuliers sur la soucoupe que de la découverte mutuelle de deux mondes du chantier très différents.

Après la journée de travail, nous rentrons dans un appartement loué à l'avance sur Airbnb. C'est aujourd'hui l'une des solutions les moins onéreuses pour se loger en déplacement pour quelques nuits. C'est donc très différent de ce que pouvaient être les camps étudiants ou encore ceux des travailleurs du BTP à Bangkok. La première semaine, nous logeons dans un T3. Basile sur le canapé, Manon dans une chambre et Clovis, Aurélien, et moi-même dormons dans la chambre des enfants. C'est un petit lit superposé avec tiroir mais chacun y trouve sa place et sachant l'expérience de courte durée, nous préférons en rire. À l'inverse, c'est dans une spacieuse maison du vieux Lormont que nous couchons la deuxième semaine.

A chaque fois, nous décidons de partager nos repas. Chacun exprime ses goûts, nous décidons des plats et organisons des courses communes en début de semaine pour ne plus y revenir. Dans l'idée de faire des économies, nous préparons le double afin d'avoir des gamelles pour le lendemain midi. Ce temps de cuisine et de repas dans les espaces collectifs est l'occasion de s'extraire partiellement des longues journées de travail et de découvrir chacun personnellement et dans ses relations à l'entreprise. On livre nos parcours de vie, nos réflexions sur le présent et nos aspirations pour demain.

C'est une expérience qui m'a beaucoup marqué tant elle s'est bien déroulée. L'ambiance a toujours été agréable et joyeuse, l'équipe soudée et le travail satisfaisant. Pourtant, ceux qui n'en sont pas au premier chantier me racontent que ce n'est pas toujours ainsi. Dans ces collocations temporaires, la qualité du logement et sa localisation créent ou non des conditions favorables à partager des moments. La saison a son importance aussi. Comme ça a pu être le cas pour nous, il est agréable de pouvoir profiter d'une soirée printanière et d'aller ensemble au restaurant en fin de semaine. Les conditions ne sont pas toujours réunies. Enfin, cela dépend surtout de l'état d'esprit et de la volonté de chacun. Nous avons eu la chance d'être quatre et cinq, et de s'accorder sur nos envies mais chaque chantier possède une ambiance qui lui est propre. Être en mission de

chantier est avantageux économiquement par une prime journalière. Cependant, de nombreuses contraintes et une forte pression s'exercent pour rentrer dans les coûts et délais alloués par l'entreprise. Ainsi, devoir prolonger ses journées et parfois ses semaines n'est pas rare et les imprévus de déplacement de dernière minute sont épuisants pour ceux qui les subissent ; d'autant que la tâche n'est pas toujours aussi palpable que l'assemblage du squelette d'un vaisseau spatial en quelques jours.



Parmi ceux qui conçoivent - Radiolus, l'oursin

Les deux mois suivants, j'occupe une place différente au sein de l'entreprise. François (différent du concepteur de la soucoupe), avec qui je m'entends bien, se voit confier la conception d'une aire de jeu pour enfant à la Barre de Monts en Vendée. Depuis plusieurs années, il travaille par moment à Métalobil comme chargé de fabrication et chef d'équipe. Cependant, il travaille très peu par ordinateur et fait appel à mes compétences pour l'aider. À partir de l'esquisse réalisée par Freddy (l'un des gérants) pour remporter le marché, il s'agit alors de dessiner l'aire de jeu dans les moindres détails, de trouver les moyens de la réaliser et de la monter sur site en seulement deux mois. C'est une structure inspirée des radiolaires, microorganismes marins, que les enfants peuvent escalader et à l'intérieur de laquelle se trouve un filet pour jouer.

Mon intégration dans le bureau d'étude est un recommencement. Après avoir pris mes marques dans l'atelier, c'est une autre ambiance à laquelle il faut s'habituer, plus cérébrale, silencieuse et immobile. Peu à peu j'apprends à connaître chacun en sollicitant leurs expertises des logiciels utilisés et leurs avis sur des méthodes de conception. François et moi devons avancer sur tous les fronts en même temps pour lancer la fabrication le plus rapidement possible. La gymnastique de l'esprit est donc permanente. Il faut jongler en flux tendu entre la gestion du planning, les commandes chez les fournisseurs, l'organisation logistique des transports et bien entendu la conception au détail près. Les décisions constructives qui conditionnent tous ces aspects sont prises avec difficultés car la conformité aux normes des aires de jeu pour enfants les remet continuellement en cause. Elles entraînent des complications techniques, notamment sur le dessin du squelette métallique et des assemblages avec la peau extérieure.

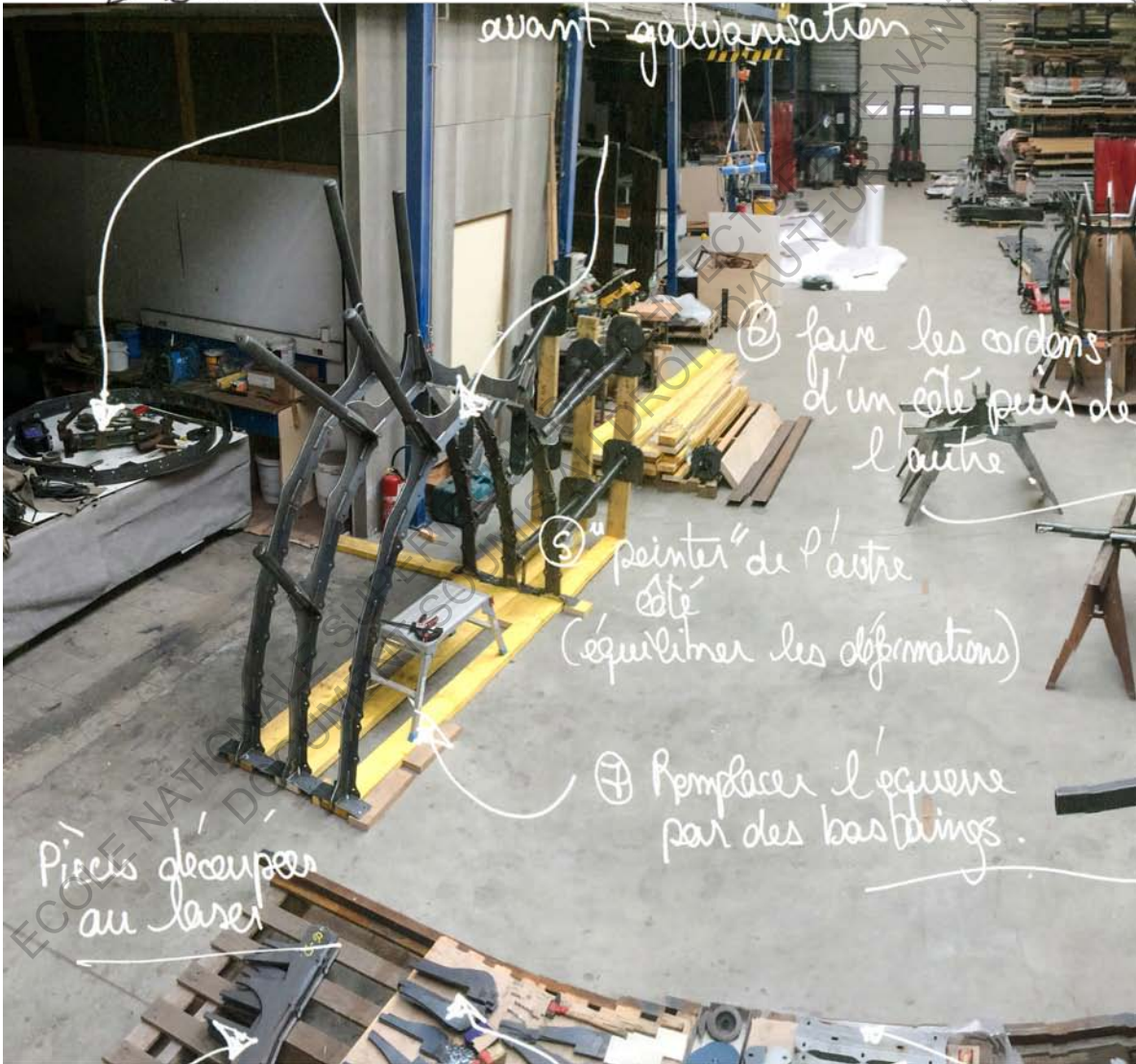
Quelques étapes de construction de Radiolus. Prémontage à Métalobil, pose à la Barre de Monts.



En Parallèle :
Assemblage des
anneaux Haut
& Bas.

⑧ Stockage des
Nervures assemblées
avant galvanisation

④ Retourne
Pièce



⑥ faire les cordons
d'un côté puis de
l'autre

⑤ "peinter" de l'autre
côté
(équilibrer les déformations)

⑦ Remplacer l'équene
par des bas tirants.

Pièces découpées
au laser

Nervures
(2 parties
à raccorder)

Coussets
(6 sortes)

Semelles
(10 différentes)

Phase de fabrication des nervures
en atelier avant galvanisation.

à la

- ① Disposer les pièces
- ② "pointer"

③ (Préalable : poncer les arêtes)
→ Norme enfant.



A souder avec des Bouchons

→ Tubes creux
découpés avec des angles
& diamètres différents

Ainsi, la rigueur des normes et la responsabilité qu'elles induisent demandent un dessin d'une grande précision que l'ordinateur permet de faire et de vérifier. Cependant, cet outil reste ici associé à une démarche expérimentale dans laquelle l'atelier permet de manipuler. Elle n'est possible que par les échanges continuels entretenus entre concepteurs et artisans. Je suis donc plusieurs fois descendu discuter et crayonner avec un soudeur notamment pour qu'il puisse jeter un œil sur la faisabilité du dessin et me conseiller. N'y connaissant pas grand-chose en dehors de mes observations, il a pu m'expliquer les dimensionnements nécessaires et les astuces pour exécuter un cordon de soudure dans les meilleures conditions. Il y a donc autant d'allers retours que de questionnements qui restent en suspens ou d'incertitudes. On prend également conscience que la manière de concevoir peut-être ré-envisagée pour faire gagner un temps et une énergie considérable à celui qui va l'exécuter.

La qualité du détail naît de la collaboration étroite et attentive des deux parties. Pour un concepteur, prendre le temps et faire part de ses doutes aux artisans crée un dialogue fleurissant et sans barrières. Chacun a développé, avec le temps, sa propre manière de travailler, ses habitudes gestuelles et une utilisation singulière des outils. Ces critères, ajoutés aux connaissances approfondies sur les matériaux et la manière de les travailler, sont des supports pour le savoir du spécialiste. Ils peuvent servir de guide pour trouver la solution la plus juste et la plus performante. La coopération des compétences offre la possibilité de ne plus seulement penser au résultat final, mais aussi d'anticiper les étapes de travail qui y mènent et de les faciliter. Quelques minutes d'échange peuvent permettre de débloquer une situation dans l'impasse dont chacun peut, ou pourra, tirer des bénéfices. C'est une économie de temps, d'énergie, donc d'argent et d'amélioration de la qualité de travail grâce à la place faite à l'expression de celui qui va exécuter. Cette démarche dépend de chaque concepteur. Néanmoins ceux qui ont voulu imposer leurs modes de conception se sont vite rendus compte de la tension qui peut se créer dès le lancement de la phase de fabrication. L'absence de dialogue et d'écoute à tous les stades de la réflexion est contreproductive et détériore la confiance entre les acteurs. La qualité du travail de l'entreprise réside dans le fait que personne ne soit imperméable à l'un ou l'autre des domaines. Il est aussi possible, dès

Bousset à plier

TUBS ERoux

SOUURE

NERVURE

SEMELLE

15 mm POUR CORDON
(POUR NE PAS EFFONDRE
LA PIECE)

LIGAS DE Pli
(AJUSTER L'ANSE)

ÉCROU REUVRE

PANNEAU
PAR KLEX
(PEAU)

CORDON SOUVRE
0,5 cm jeu

ERGE POUR
PLAER LA SEMELLE.
SUR LA NERVURE





les prémices d'un projet, de savoir qui pourra être en charge de le fabriquer à l'atelier, avec quelles compétences et de consulter la personne en question sur les choix constructifs. La proximité des corps de métiers est propice à ces allers retours incessants mais aussi à l'implication des acteurs grâce à l'explication de la démarche et la compréhension du projet. Il ne s'agit en aucun cas d'exécuter bêtement mais de faire valoir la légitimité de savoir pourquoi on travaille.

Lorsque l'on fait quelque chose, il est important de savoir de quoi il s'agit.¹ Visualiser la globalité du projet permet de se situer, d'avoir conscience de son rôle et d'inscrire son action dans le temps. La compréhension des incidences possibles sur d'autres étapes d'assemblages ou de transformation permet d'en évaluer l'importance et d'estimer du soin à faire preuve. Le partage et l'explication du travail conceptuel permettent à ceux qui le construisent de se l'approprier. Pour le vaisseau spatial, c'est autant à la vue du modèle 3D que de l'expérience pratique, que j'ai compris la nécessité de soigner les plis sur les pattes d'aluminium dans le but de faciliter le montage des pièces en aval.

Pour l'aire de jeu, la situation est très particulière car François et moi sommes à la fois chargés de sa conception et de sa fabrication avec l'aide d'autres artisans. Il ne s'agit pas seulement de superviser ou d'être support en cas de besoin, mais bien de tout orchestrer jusqu'au bout. Ainsi, à chaque étape, la navigation dans le modèle 3D sert de support visuel à l'explication du pourquoi, du comment et à l'identification des enjeux. Les frontières intellectuelles se brisent et chacun ne pense plus seulement à son seul domaine de savoir. Étant tous impliqués au même titre dans la réalisation, la distinction entre concepteurs et artisans s'efface dans le faire. Chacun a à cœur d'émettre son avis sur les méthodes définies sur le vif et de réfléchir sur des aspects qui ne sont pas du ressort de sa discipline. Les problèmes sont partagés et ne font pas l'objet de contentieux sur la responsabilité d'un tel ou d'un autre. La fédération d'énergies autour du projet donne matière à des improvisations positives. Je découvre la richesse du dialogue instantané entre réflexions et pratiques concrètes et l'efficacité de la navigation entre problèmes

1. Cf. Chapitre 1,3 : *L'architecte dans le chantier. Un autre regard, attitudes et engagement*

Montage sur site,
fin de la première journée.





rencontrés et solutions imaginées ; tant dans le bureau d'étude, qu'en atelier et sur le chantier.

La visibilité du déroulement du projet et l'accomplissement des tâches procurent une familiarité propre à chacun. Un désir de reconnaissance collective naît devant le travail accompli. Alors la réussite semble tenir du fait, qu'ayant pu être à l'écoute des conseils avisés du soudeur, la structure a été dessinée de manière appropriée à l'expression de son travail et de ce fait, réalisée ensuite avec une rigueur et une attention particulière. Des remerciements mutuels marquent cet accomplissement partagé. De même, un autre stagiaire avec qui j'ai partagé le long et fastidieux travail d'usinage des panneaux de la peau exprime sa satisfaction après coup : ça en valait la peine. Bien que le temps manque en permanence, un moment de retour sur l'accomplissement du travail apparaît essentiel si l'on veut pouvoir faire évoluer les processus de fabrication. Il faut pouvoir discerner ce qui relève du positif et à l'inverse, ce qui est à été mal vécu et en faire l'analyse. Ce temps du bilan qui semble trop souvent négligé, à l'école comme dans la vie professionnelle, se présente comme un moyen de saisir les changements à mener pour ne pas renouveler les expériences mais les réinventer.

Diversité humaine, savoirs faire et optimisation du travail

Mon stage au sein de Métalobil me donne à comprendre plus en profondeur la qualité à envisager un projet en relation avec toutes les dimensions qui y sont liées. Cette réflexion vise à s'extraire de l'objet fini pour en analyser la fabrique. Plus largement, c'est le fonctionnement et l'organisation du travail à la source de ces projets atypiques qui nous intéressent ici. C'est un sujet que j'ai pu aborder avec nombre des employés et notamment avec Manu, le chef d'atelier, présent depuis les débuts.

Pour commencer, **la mémoire du travail** est encore timide. On a pu voir à travers le travail de Bellastock l'intérêt à la documenter pour transmettre et enrichir les pratiques de la construction. À Métalobil, tous les projets ou presque ont une histoire expérimentale. Ils sont sources d'essais multiples et de mise en œuvre unique par leur adaptation à différents contextes. Il y a une volonté forte de travailler une diversité de matériaux et d'en chercher de nouveaux pour apporter des réponses singulières aux problématiques qui leurs sont posées. Toutefois, Les assemblages imaginés sont riches d'une histoire et d'une recherche qui ne sont pas ou peu transmises. *« Tu vois, on parlait d'une sorte de showroom, d'utiliser tous les prototypes qui trainent à droite, à gauche, sur la mezzanine par exemple, je pense que c'est quelque chose d'utile à faire ! Il y a du pliage de dibond¹ avec des angles impressionnants, des usinages de CNC qui sont bien pensés et qui s'emboîtent de manière fabuleuse, je trouve ça épatant ! Tout ça, on devrait pouvoir le montrer. Si un client arrive et que tu lui parles de dibond, tu peux le lui montrer concrètement, son aspect, ce que tu peux faire avec. Et puis si un concepteur cherche quelque chose il pourrait s'y référer. »* Il y a donc très peu de traces des procédés inventés. La transmission opère de manière informelle. On peut penser que les projets pourraient être poussés d'avantage, au-delà de leur livraison, afin de consigner les découvertes sur des techniques de mise en œuvre par exemple. La constitution de ce patrimoine de données en interne à l'entreprise peut être une ressource précieuse. C'est une mise à disposition de matière à réutiliser, palpable par des prototypes construits par exemple et impalpable pour l'expertise d'outils informatiques. Elle questionne le développement d'une méthode de passation des savoirs entre concepteurs mais aussi entre artisans. La communication en est un enjeu majeur. Dans l'optique d'optimiser le fonctionnement d'une société pour en limiter les pertes, elle permet d'éviter de repartir de zéro sur des sujets déjà traités auparavant.

Encourager la communication entre les acteurs peut aussi être bénéfique à **la gestion des ressources**. Au fur et à mesure les projets se multiplient. Ils partagent non seulement des procédés de mise en œuvre, mais aussi des outils.

1. Marque de panneaux composites d'aluminium.

Ici comme ailleurs, des efforts sont à faire pour tenter d'économiser sur l'achat de matériel neuf. On l'a vu avec Bellastock mais aussi avec ASA 14, réemployer et réutiliser deviennent des points d'attention indispensables pour créer de la valeur ajoutée. Ici, la valeur à trouver n'est pas de faire le plus avec le moins par manque de moyen, mais plutôt de regarder ce qui est disponible. Ainsi sont commandés des surplus de quincaillerie difficilement ré-exploitable, des doublons d'outils, des produits, de chimie par exemple, sont renouvelés parce qu'ils arrivent à expiration. *« Là récemment j'ouvre une colis Legallais, dix mèches de perforateur 20 millimètres ! Alors que j'en ai plein dans des caisses. Et puis c'est le genre de mèche, tu fais 2 trous et puis ça part au placard. »* Le manque de communication dans l'enchaînement des projets peut générer une accumulation de matériaux en excès qui méritent d'être réutilisés pour investir ailleurs. *« Mais ça change progressivement et certains font bouger les choses. Ils ont acheté une affuteuse à foret et la différence elle se voit, elle va être très vite rentabilisée ! On en achetait tellement des forets, et puis pas de la merde en plus parce que personne n'avait envie de bosser avec ça. Donc dès qu'ils étaient un peu abimés on les jetait. »* Ainsi grâce aux multiples petites économies envisageables avec une gestion des ressources plus raisonnée, il est possible d'investir dans des équipements pour mieux travailler et ainsi préserver sa santé. A titre d'exemple, un palan permet maintenant de déplacer des panneaux de bois et de composites lourds sans avoir à s'user le dos. Une scie à ruban automatique permet de gagner du temps et s'éviter des prises de tête sur la découpe de métal. Des masques filtrant les fumées améliorent les conditions du travail de soudure. Les améliorations du cadre et des conditions de travail sont des investissements de long terme qui sont coûteux mais qui sont aussi rendus nécessaires par les exigences de la médecine du travail d'aujourd'hui.

On l'a vu dans chacune des expériences étudiées, **la santé et la sécurité** sont l'affaire de tous. Le processus de construction a ses risques variés qu'il est de la responsabilité de chacun d'anticiper et de parer à son échelle d'action. A l'atelier, comme sur le chantier, être concentré sur son travail demande aussi à être attentif à celui des autres. En plus des aptitudes du chef d'atelier à tenter d'alléger le poids de chacun, il est possible ici de s'interroger sur la peine à la tâche et

ainsi de réfléchir, en tant que concepteur, à la qualité de l'expérience des gens aux travail. La cohabitation des métiers offre la possibilité de pousser un projet jusque dans l'organisation de l'espace de travail, ou encore l'anticipation de la taille et du poids des pièces détachées à déplacer avec les moyens disponibles. S'ajoutent à cela des échanges et conseils destinés à élaborer des gabarits et des outils sur mesure afin de faciliter les tâches tout en construisant avec une grande précision. Cependant, mettre en place des conditions de travail ne se limite pas à de la conception pure et de la gestion d'espace. Il faut pouvoir abolir les fortes pressions entretenues qui ne font qu'accroître les risques de casses, d'accidents et de mal-être. La confiance accordée au travers des hiérarchies qui s'exercent est directement reliée à la qualité de l'ambiance générale. L'équilibre est alors fragile entre la cadence imposée et le rythme propre à chacun pour bien travailler et avoir à cœur de faire ce qu'il doit. *« C'est qui est important, c'est de pouvoir y aller sans se précipiter, de prendre du temps pour rentrer dans tes pompes le matin. C'est se donner le temps d'être présent physiquement, mentalement. Je sais que moi je mets bien 10 minutes à me dire ce que je dois faire, dans quel ordre, pour que ça se passe bien, que j'ai les idées claires et que la journée se passe dans une bonne ambiance ! Des fois je vois les stagiaires qui débarquent et qui foncent à leur tâche, je dis : doucement ! Tu ne soulèves pas un panneau de 50 kilos avant de t'être échauffé un peu, tu t'es échauffé d'ailleurs ?! Non ! Et ça trop souvent. »* Comme ont pu le montrer les camps étudiants, la qualité du travail est liée à l'atmosphère générale, qui découle elle-même des conditions d'exécution. Lorsque la pression domine, elle génère inévitablement du stress, de la rancœur et des erreurs.

À l'inverse, c'est dans **le partage des compétences et la diversité humaine** que réside le potentiel innovant de Métalobil. *« Tu vois ça passe par là aussi la connexion, il y a un mec du B.E. (bureau d'étude) qui descend à l'atelier prendre sa pause clope et puis tac tac, on discute, d'un truc spécifique, ou d'un peu de tout, mais ça participe à l'ambiance de travail. On a besoin de ces moments pour bien travailler et ça s'est compris de plus en plus je pense. »*

L'échange est permanent et nourrit de la curiosité de chacun. Métalobil à la chance de voir des gens de tous les horizons venir avec leurs techniques, avec leurs modes

de conceptions, avec leurs connaissances et leurs visions des choses. C'est dans le dialogue qu'on découvre tout ça et Manu en témoigne bien une nouvelle fois : « *j'ai plein de chose à apprendre encore. Et j'apprends pleins de choses d'ailleurs.* » L'optimisation du travail, semble donc aussi tenir à cette faculté des temps de pause à devenir des temps de formation et à la liberté de chacun à gérer son effort. Je prendrai une dernière fois l'exemple d'Aurélien, soudeur duquel j'ai beaucoup appris. J'ai souvent été étonné de voir sa bonne humeur et son sens de la rigolade à toute épreuve. Lorsqu'il a essayé de me montrer comment souder, j'ai compris la nécessité d'être le plus relâché possible, concentré et serein, afin d'être régulier dans le mouvement et de garder un parfait contrôle sur l'action. La qualité du résultat est souvent étroitement connectée à l'état d'esprit avec lequel il a été réalisé. Cette maîtrise de soi est le propre des artisans, ce que Richard Sennett oppose à la force brute, aveugle et contreproductive et qu'il qualifie de « puissance douce »¹. C'est donc un lieu qui éveille toutes les curiosités, qui donne à voir et apprendre une multitude de savoirs, et à acquérir des compétences multiples. Aujourd'hui la société dans laquelle nous vivons encourage à diversifier ses compétences pour s'octroyer des opportunités. Le savoir et la pratique artisanale, qui mûrit sur le long terme, s'en trouve en danger. Pour autant, c'est grâce à la pluridisciplinarité qui grandit de la convergence d'une diversité de corps de métiers, que Métalobil peut relever un certain nombre de défis constructifs.

Cette échelle de production artisanale permet et requiert l'accompagnement du projet de sa genèse à sa livraison. Néanmoins, lorsqu'on regarde à l'échelle architecture de la fabrication de la ville, la cohabitation des métiers de la conception et de la construction au sein d'une même structure n'est pas envisageable, du moins pas de la même manière. C'est ce que nous allons découvrir par la suite.

1. *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat.* Richard Sennett, (2010). Paris, France, Édition Albin Michel. p234.

3

Chapitre

**VERS UN
ACCOMPAGNEMENT
QUOTIDIEN,
CONSTRUIRE LA
MÉTAMORPHOSE**

La découverte des conditions du faire a été, pour moi, le moyen de passer par des chemins détournés des mécaniques propres à l'architecture. Toutefois, l'évolution des pratiques de la construction peut être pensée à cette échelle et tient de multiples aspects. En aucun cas, elle ne peut faire table rase de ce qui est aujourd'hui. À l'échelle architecturale, tant de disciplines s'entrecroisent qu'il est alors impossible de tout maîtriser. Afin de pouvoir influencer sur le déroulement d'un projet jusqu'à sa concrétisation en espaces habitables et habités, certains s'emploient à réinventer le cadre d'intervention de chacun. C'est la manière de faire qui est redéfinie. Simplement, on peut penser à deux chemins qui mènent au même endroit, et qu'aussi différentes soient les routes, la finalité en sera inchangée. Pourtant, à travers les exemples de projets auxquels je me suis intéressé, nous allons voir qu'une nouvelle fois la réalité s'en trouve plus complexe. La manière d'aborder chaque étape d'un projet et de sa mise en œuvre peut participer à la valorisation de l'acte de construire plutôt que sa relégation au rang d'étape incontournable.

Ainsi, je suis allé voir le projet de la grande halle de Colombelles à quelques kilomètres de Caen en Normandie. C'est une réhabilitation d'anciennes halles industrielles en un projet de travail coopératif, mêlant culture et entreprise, économie circulaire et traditionnelle, un lieu pour « repenser et réinventer le monde et redonner de la qualité de vie et du sens au travail » Le bâtiment contiendra une grande halle multi-usages pour laisser libre court à l'accueil d'évènements divers et une petite halle pour des espaces de travail partagés, des salles de représentations artistiques, des ateliers pour des entrepreneurs autant que pour des formations professionnelles et un lieu de restauration. Pendant le déroulement des travaux - livraison prévue pour 2019 -, les futurs gestionnaires du lieu ainsi qu'une architecte habitent le chantier pour préfigurer l'utilisation future du bâtiment et ouvrir le chantier au public. Le second projet qui nourrit ma réflexion s'inscrit dans un contexte très différent, à Nantes. Il s'agit de Zellige, un projet de 100 logements qui se situe boulevard de la prairie aux ducs, à quelques dizaines de mètres des machines de l'île de Nantes, au cœur du quartier de la création. La particularité de cette opération réside dans la présence de 15 habitats participatifs portés par un collectif de futurs habitants impliqués dans la fabrication du projet ; ainsi que dans la philosophie globale de l'équipe maîtrise d'œuvre / maîtrise d'ouvrage.

Avec l'aide de ces deux projets pour le moins différents aux premiers abords et du support d'autres initiatives singulières ; j'essaie de comprendre plus en profondeur la nature des racines à l'origine des mécanismes porteurs d'une qualité humaine dans la construction, et des incidences qu'elles peuvent avoir sur la manière de construire.

3, 1

La genèse : des montages de projets particuliers

gauche : Image 3D de la grande halle - © Encore Heurex
droite : Image 3D de Zellige - © Tact architectes



La qualité de la commande

La grande halle de Colombelles

Le projet de la grande halle de Colombelles né de la volonté de transformer les derniers vestiges restants de la Société Métallurgique de Normandie (SMN). C'est le déclin des activités métallurgiques dans toute l'Europe à partir des années 1970, associé à la compétitivité chinoise qui entraîne sa fermeture brutale en 1994, après une dernière grande coulée en novembre 1993. Il ne reste aujourd'hui qu'une immense tour réfrigérante ainsi que l'ancien atelier électrique. Le plateau de Colombelles, de 160 hectares de friche, est alors récemment confié à Normandie Aménagement en 2013 dans le but d'être repensé. Dans un premier temps, des projets ciblant l'entrepreneuriat, l'agroalimentaire et du logement s'installent. Puis la question se pose de l'avenir des deux dernières traces de la SMN en désuétude. Elles ont une grande valeur patrimoniale, politique et restent un lieu emblématique pour les anciens travailleurs.

En 2013, une équipe se monte au sein de Normandie Aménagement. Pauline Cescau et Ophélie Deyrolle commencent alors à penser au projet. En 2015, l'agence *Construire* est sélectionnée pour penser le programme du projet, via des concertations et des rencontres avec toutes personnes susceptibles d'avoir des idées et des envies pour le lieu. Ainsi en 2015, une architecte de l'agence vient

faire une permanence architecturale sur le site. En habitant pendant quatre mois sur le plateau, elle travaille à inventer le projet avec les personnes de l'agglomération qui sont intéressées : le programme se construit et le projet architectural avance petit à petit.



Chantier de la grande halle,
le réfrigérant derrière.

Cependant, une fois le permis de construire déposé, ils se rendent compte que finalement Normandie Aménagement ne peut pas vraiment financer le projet en tant que bailleur privé. Il faut savoir que Normandie Aménagement est une société d'économie mixte. D'un côté elle a un volet d'intervention avec les opérateurs publics, à 80% financés par des subventions publiques qui en font le bras armé de l'agglomération Caen-la-mer. D'un autre, elle possède un volet d'intervention privé, une casquette de promoteur avec laquelle il était prévu de financer le projet. Finalement les banques ne suivent pas car un projet culturel « d'animation du territoire » n'est pas considéré rentable.

Après des péripéties au sein de Normandie Aménagement et des changements politiques, il est envisagé de faire passer la grande halle dans la ZAC (Zone d'Aménagement Concertée) du plateau de Colombelle. En entrant dans la ZAC, on tombe dans le domaine public. Normandie Aménagement peut alors bénéficier de différentes subventions, notamment celles de la ville de Colombelle, celles de l'agglomération Caen la mer, de la région, de l'établissement public foncier de Normandie, de l'Europe, etc. Mais encore une fois, ils se rendent compte que pour mener à bien un projet de cette ampleur avec autant de complexité et si peu de rentabilité, il faut une équipe pour lancer le projet. En 2016 Pauline Cescau et Ophélie Deyrolle décident de quitter Normandie Aménagement dans l'objectif de constituer une équipe pour porter le projet. Elles rassemblent alors quelques personnes de l'agglomération et du territoire et créent l'association le WIP en mai 2016 pour penser la future gestion du lieu et construire quelque chose de plus originale, satisfaisant les attentes de toutes les parties prenantes : habitants, associations, entreprises, collectivités.

Les acteurs qui donnent forme au projet sont alors : La maîtrise d'ouvrage composée de Normandie Aménagement qui est propriétaire auquel vient se greffer un deuxième propriétaire le temps du chantier qui est l'établissement public foncier de Normandie pour obtenir davantage de subventions. Il y a l'équipe de maîtrise d'œuvre, *Construire*, qui s'occupe de la programmation avec un glissement qui s'opère ensuite vers l'agence *Encore Heureux* avec notamment une architecte présente en permanence architecturale le temps du chantier sur

lequel nous reviendrons plus tard. Enfin, il y a ce qu'on peut appeler une maîtrise d'usage - terme récent pour désigner les futurs gestionnaires des lieux, souvent oubliés des projets architecturaux mais qui n'en sont pas moins impliqués dans le processus d'invention du projet –, il s'agit ici du WIP.

Le WIP, qui habite sur le chantier, a pour mission de «Créer des environnements où l'on travaille, échange, crée et découvre de la façon la plus libre et ouverte possible, pour révéler et valoriser le potentiel de chacun, tout en faisant participer à la construction de projets communs, fédérateurs et utiles pour le territoire. »¹ Pendant près de deux ans du temps de préciser les choses, de trouver les financements et les bons raccords juridiques, l'association anime la cité de chantier pour préfigurer ce qu'il pourrait y avoir à plus grande échelle dans la grande halle une fois les travaux finis. Elle a globalement trois domaines d'activités qui sont : le chantier culturel avec les visites et spectacles qui sont organisés régulièrement, l'inclusion sociale par le biais d'ateliers, de concerts, de repas, qui ont lieu plusieurs fois par semaine pour faire venir des gens, et le réemploi de matériaux du secteur du bâtiment dans le cadre du projet dont on parlera plus en aval. Le WIP revêt un rôle particulièrement important pour assurer la cohésion du projet et son intégration dans le territoire en invitant les gens à venir et s'y accoutumer dès le temps du chantier.

Seulement, le montage de financement pour investissement ne suffit pas à assurer la viabilité du projet et il faut aller plus loin et anticiper pour pérenniser les idéaux du tiers lieux² circulaire et citoyen de la grande halle. Ainsi, pour assurer le coût de fonctionnement à venir, une nouvelle solution juridique est mise en place. Une

1. *L'association le Wip*. Le-Wip. Disponible sur : <https://le-wip.com/index.php/lassociation/>

2. «Les tiers-lieux sont un néologisme, certes, issu d'un autre néologisme anglais *third place* qui désigne un lieu entre le domicile (*first place* ou « premier lieu ») et le travail (*second place* ou « second lieu »).» Ils sont destinés à être des espaces physiques ou virtuels de rencontres entre personnes et compétences variées qui n'auraient pas forcément vocation à se croiser. Ils sont en quelque sorte une «pièce à vivre» de la société.

Source : Article, *La grande halle de Colombelles veut améliorer la qualité de vie au travail*. Par Yann GOURVENNECK, (2018). Disponible sur : <https://zevillage.net/espaces-de-travail/la-grande-halle-de-colombelles-veut-ameliorer-la-qualite-de-vie-au-travail/>

quarantaine de sociétaires dont les membres de l'association et d'autres personnes souhaitant s'investir dans le projet de territoire fondent le WIP & CO une SCIC (Société Coopérative d'Intérêt Collectif) pour prendre le relai de l'association le WIP dans la gestion et l'animation de la Grande Halle. La société coopérative, nourrie par les emprunts et apports de chacun, paye un loyer à Normandie Aménagement, propriétaire, et récupère des loyers en sous louant les espaces de la grande halle comme au restaurant qui s'y tiendra et aux petits entrepreneurs qui s'y installeront. D'autre part, la grande Nef de la halle accueillera des événements ponctuels qui contribueront à financer la coopérative. Se crée alors une petite chaîne où Normandie Aménagement, propriétaire pendant X temps avant que ce ne soit rétribué à l'agglomération Caen-la-mer, loue à la société coopérative du WIP & Co et celle-ci se débrouille pour retrouver ses fonds avec la location des espaces aux personnes intéressées.

A travers la construction de l'histoire du projet de la grande halle, on peut prendre la mesure de la complexité du montage de l'opération. L'engagement des porteuses du projet initial joue un rôle primordial dans la création de conditions de réalisation et de fonctionnement en adéquation avec la philosophie du projet. La complexité des solutions juridiques et les réflexions sur l'économie et le financement du projet ne sont pas sans liens avec la naissance d'un chantier envisagé différemment dès les prémices.

Zellige

L'histoire de l'opération de 100 logements Zellige débute en 2011, avec l'association les Ruches qui est un collectif d'habitants qui se crée avec le désir de développer un projet de 15 logements en habitat participatif. Ils essuient un premier échec cette année-là mais leur volonté persiste. C'est quelque temps plus tard en 2014, quand le groupe GHT, qui réunit deux coopératives HLM (Habitation à loyer modéré) spécialisées dans l'accession abordable à la propriété, répond à



l'appel à projet de la SAMOA¹ en s'associant avec les Ruches. Avant même de sélectionner la maîtrise d'œuvre, une pré-étude démarre entre les Ruches, GHT, un bailleur social ainsi que l'entreprise Wigwam comme assistance à la maîtrise d'ouvrage (AMO). Ainsi des ateliers sont menés afin de clarifier les envies et attentes de chacun et d'établir des petits montages pour le fonctionnement et le financement d'espaces collectifs.

1. Société d'Aménagement de la Métropole Ouest Atlantique

Une nouvelle fois, l'anticipation et le travail de définition de la commande et l'implication de futurs habitants sont une base collaborative solide pour que le projet soit mené dans les meilleures conditions. Seulement, ce contexte de dialogue est aussi dû à la position de GHT qui fait de la promotion en accession abordable. Ce n'est donc pas un promoteur qui fait du placement financier à travers du lot libre, c'est à dire qu'il n'est pas là dans un unique but de rentabilité. Un promoteur qui fait du lot libre ne s'en cache pas, il construit des logements à bas prix qui deviennent des produits de défiscalisation pour les investisseurs en loi Scellier.¹ Ce type de montages de projets a un effet dévastateur tant sur les modes d'habiter que sur la qualité même de l'architecture. Afin de générer la marge la plus conséquente, entre le prix de construction et le prix de revente à la sortie, le promoteur abaisse au maximum les honoraires de maîtrise d'œuvre, le coût de chantier et bien souvent refuse le suivi de l'exécution des travaux à la maîtrise d'œuvre.² De cette manière, les conditions de réalisation sont à l'image de l'avidité de l'esprit qui le guide. Mais plus largement encore, le vice réside dans le fait que ceux qui font construire, et ceux qui achètent les logements pour défiscaliser, ne sont pas ceux qui les éprouvent au quotidien. Par conséquent, les marges financières de certains décident aujourd'hui par exemple que neuf mètres carrés avec une petite fenêtre sont amplement suffisants pour une chambre quand elles faisaient quinze à vingt mètres carrés hier avec de grandes et hautes fenêtres. A l'inverse de la logique de défiscalisation GHT et le bailleur social vendent des logements à des gens qui vont devenir propriétaires mais qui ont des plafonds de revenus. Le mètre carré est donc plafonné à 2500€ quand il est vendu 5000€ dans les opérations d'à côté. 40 logements sociaux et 60 logements sont vendus de cette manière qui n'est pas anodine du fait que des gens vont y habiter, et de l'attitude engagée par les différents partenaires dès l'origine du projet.

« L'intelligence et l'honnêteté du maître d'ouvrage sont indispensables à la fécondité du projet architectural. » Il y a déjà quelques dizaines d'années, Renzo Piano évoquait l'obéissance de l'architecture aux centres du pouvoir et plus

1. Le dispositif Scellier est une mesure législative mise en place par l'article 31 de la loi de finances rectificative pour 2008 dans l'objectif de soutenir l'investissement locatif privé.

2. Cf. Chapitre 1,3 : L'architecte dans le chantier, Un projet de A mais pas jusqu'à Z

particulièrement la dérive d'une maîtrise d'ouvrage qui se laissait attirer par des motivations liées seulement indirectement avec les besoins concrets dont elle se doit d'être la représentante. On constate ici l'importance pour ces deux projets - Zellige et la grande halle -, d'être portés par une partie des futurs gestionnaires qui participent à la constitution même de la commande, avec la maîtrise d'ouvrage et la maîtrise d'œuvre. En amont même de l'aspect matériel d'une construction, le montage de l'opération joue un rôle essentiel pour la qualité de son exécution, son acceptation par les habitants, le public et la qualité de sa gestion sur le long terme.

« A force de vivre avec nos chantiers des expériences uniques dues à la proximité des utilisateurs, nous nous sommes aperçus que l'acte de construire était fortement dépendant de la qualité de la commande et que le futur occupant était à même d'assurer cette qualité. »

Loïc Julienne

Pour en revenir à Zellige, la maîtrise d'œuvre est donc choisie par GHT, le bailleur et les habitants des ruches à l'issue d'un concours d'architecture. Il est remporté par la collaboration des architectes de Têctone, agence parisienne, et de Tact, agence Nantaise. Le projet continue de se concevoir dans la participation entre 2015 et 2017 et les Ruches, qui portent le projet avec un ensemble de valeurs, y contribuent dans le souhait de les partager avec les futurs acquéreurs.

Établir les règles du jeu

Appel d'offre

C'est Maëlle Tessier, architecte de l'agence Nantaise, qui me fait découvrir le projet Zellige. Au-delà de la qualité de la commande, après le temps de co-conception avec les habitants, elle insiste sur le temps de l'appel d'offre,

moment charnière lors duquel sont établies les règles du jeu. C'est un passage obligatoire. À l'inverse de la construction de produits financiers où il n'est pas rare que l'architecte se voit refuser le regard sur les contrats qui sont passés entre promoteur et entreprises, il est nécessaire d'y être présent pour choisir la manière dont le bâtiment sortira de terre.

La phase d'appel d'offre correspond au moment où le Dossier de Consultation des Entreprises (DCE) est lancé. Les entreprises ont alors un mois, deux mois, trois mois pour répondre. Dans ce dossier sont précisés les modes de répartitions des tâches : les lots. Ils peuvent être séparés ou uniques.¹ Dans les deux projets, les lots sont séparés pour garder une attention particulière à chacun et éviter tout monopole d'une entreprise générale. Zellige fonctionne avec 17 corps d'état séparés. Les entreprises répondent à la consultation et il faut ensuite recueillir leurs réponses : *« Dans chaque lot il y a trois, quatre, cinq, six, sept réponses. On reçoit tout le monde, dans les locaux de notre maître d'ouvrage. C'est énorme comme réunion. On prend une demi-heure par entreprise, donc ça te prend minimum deux jours. On reçoit l'entreprise, « on » c'est la maîtrise e d'œuvre, l'économiste, le maître d'ouvrage, le bureau d'étude fluide quand on parle de l'électricité, la plomberie, etc. Donc c'est aussi accepter de prendre ce temps-là, de rencontrer les gens, qu'ils te parlent de leur philosophie d'entreprise, quelles sont leurs références antérieures ? qu'est-ce qu'ils vont mettre comme moyens à disposition ? Alors il y a bien évidemment la réponse financière aussi, mais tous les paramètres jouent. Des fois tu peux te planter dans tes choix d'entreprises, mais il y a déjà un premier rapport humain, et en fait, ils te font le retour après en disant : ça devient de plus en plus rare qu'il y ait ce temps qui soit pris, comme ça. Et quand bien même ils n'ont pas eu le marché, ils sont assez ravis d'avoir pu expliciter leurs démarches d'entreprise, parce que finalement on ne leur donne plus cette place là et ce temps-là. »*

Favoriser la prise de connaissance des partis permet de construire des bases plus saines et engendre une phase de démarrage rassurante. Bien évidemment

1. Cf. Chapitre 1,3 : L'architecte dans le chantier, Un projet de A mais pas jusqu'à Z

il faut ensuite choisir, et il en va de l'intelligence du maître d'ouvrage pour ne pas se tourner vers le moins disant, celui qui répond au rabais par rapport à ses concurrents, pour éviter les mésaventures sur le chantier. D'autre part, cela permet d'avoir un regard sur les conditions d'exécution de la main d'œuvre : « *Je pose vachement la question de ça : est ce que vous comptez sous-traiter ? Avec qui ? et comment ? Après ils peuvent te dire un truc et faire autrement, mais dans l'ensemble c'est plutôt cohérent.* » Bien qu'il soit impossible de savoir comment les choses se passent dans les entreprises, le moment de l'appel d'offre et la rigueur de l'approche avec les entreprises permet de faire des choix susceptibles d'impacter les conditions de travail et la pressurisation de ceux qui vont construire le projet. « *J'insiste beaucoup sur cette phase d'appel d'offre parce qu'en fait elle crée vraiment les conditions de la suite.* »

Cahier des charges

Plus en amont encore, la manière de rédiger le dossier de consultation des entreprises n'est pas anodine. En plus de l'attention portée à la séparation des lots et au choix des entreprises qui vont les exécuter, il y a tout un travail - qui bien souvent n'est pas le plus enthousiasmant - qui consiste à spécifier les détails de chaque lot. Maïane Jerafi, Architecte en permanence architecturale à la grande halle de Colombelles illustre bien à travers l'exemple du réemploi, la manière dont la rédaction du cahier des charges (le CCTP¹) en amont de l'appel d'offre, permet de donner une direction au processus de construction.

La maîtrise d'œuvre de la grande halle de Colombelles a prescrit un lot particulier qui est le lot réemploi. Au même titre que le lot du gros œuvre, le lot électricité, le lot charpente bois, il y a donc un lot réemploi qui est le lot numéro un. Construire & Encore heureux, sont des agences d'architecture intimement liées qui travaillent beaucoup sur cette question. Ce projet à la particularité d'être un des premiers test pour intégrer une démarche de réemploi au sein des processus législatifs de la

1. *Cahier des Clauses Techniques Particulières*

fabrication de la ville, ici le marché public : « *c'est comment faire du réemploi ? Comment une entreprise découvre sur les gisements de l'agglomération, des matériaux qui sont en bon état, les valorise, les répare, et devient fournisseur de ces matériaux là pour les autres entreprises. C'est tout ce système là qu'on est en train d'inventer aujourd'hui avec le WIP .* »

La commande spécifie que 20% des matériaux utilisés soient des matériaux réemployés. C'est donc l'association le WIP qui est titulaire de ce lot et dont les salariés doivent identifier des gisements de matériaux pouvant potentiellement être déconstruits et mis en œuvre dans le projet. « *J'ai un exemple à vous donner. Ça c'est une des vues au moment du lancement du chantier, en janvier on avait cette vue-là. – Maïane montre le cahier d'images du projet - Si vous faites attention aux ouvertures, on a ce dessin-là. Aujourd'hui, le lot réemploi a trouvé de superbes menuiseries, toutes identiques, et donc au lieu d'avoir du polycarbonate translucide, on a demandé à redessiner la façade, et donc le rythme de toutes les ouvertures en fonction des nouvelles fenêtres. En fait le réemploi est là quand il est en plus-value : on avait du polycarbonate translucide, on passe à des menuiseries vitrées transparentes. De la même manière, ils ont trouvé du super bois pour mettre sur les balcons. Ils ont trouvé des luminaires, de l'isolant, tout un tas de choses qui donnent un intérêt supplémentaire. Et puis ça évite de jeter, la mise à la benne en déchèterie vient à 70% du bâtiment, c'est assez monstrueux !* » Le WIP et la maîtrise d'œuvre essaient ici, comme peut le faire l'association Bellastock¹ d'inventer une filière qui ne s'arrête pas au projet de la grande halle mais qui permet d'envisager de réinjecter du réemploi un peu partout, surtout sur les marchés publics donc les règles peinent à être bousculées.

Comment cela se passe-t-il dans la négociation avec les entreprises ? Comment ce processus s'inscrit dans la réalité des contrats ? Les entreprises, en répondant à l'appel d'offre sont prévenues de la proportion de réemploi initialement prévue sur tel ou tel poste, objet ou fourniture. En revanche, lorsque le WIP trouve un gisement permettant de fournir 100% de réemploi sur un lot, comme les

1. Cf. Chapitre 2,2 : Bellastock, Festivals d'architectures expérimentales

menuiseries par exemple, elle le soumet à la maîtrise d'œuvre, aux économistes, et aux pilotes afin de discuter de la possibilité de l'utiliser dans le projet. S'ensuit un dialogue avec l'entreprise concernée. *« Elles disent, voilà on a trouvé ça, est-ce que vous ça vous intéresse de nous expliquer comment le valoriser ? De nous donner votre expertise et puis de le poser ? »* Pour le moment les entreprises se sont toutes prêtées au jeu même si rien ne les oblige à accepter. Le réemploi devient alors vecteur de nouvelles manières de travailler et les savoirs faire sont revalorisés. L'invitation à une réflexion collective dans le but de trouver des solutions concrètes permet non seulement aux entreprises de faire part de leur expertise, mais aussi de la développer, en inventant de nouveaux outils et de nouvelles techniques de mises en œuvre appropriés à la situation. La présence de l'organisme gestionnaire en tant qu'acteur de la construction et la valorisation de matériaux récupérés entraîne une implication des intervenants autrement que dans un rapport hiérarchique et sourd et nourrit un climat de confiance entre les acteurs.

Le plus dur est, ensuite, d'arriver à convaincre l'assureur de la maîtrise d'ouvrage de leur durabilité pour les années à venir et ainsi de faire valider leurs mises en œuvre. Ce n'est pas un problème pour de la robinetterie par exemple, mais les menuiseries font partie du clos et couvert du bâtiment : *« Pour que ce soit validé l'assureur nous a dit : mettez-nous de la paperasse, de la paperasse, de la paperasse. Donc on a essayé de créer de la paperasse, de la paperasse, de la paperasse. Et ils ont dit oui ! Il faut les rassurer. »* Encore une fois, ces négociations nécessitent la bonne volonté de l'assureur à partager la démarche pour faire en sorte de trouver des solutions. Certains refusent simplement de prendre le risque d'assurer des objets de seconde main.

Une maîtrise d'ouvrage qui engage sa propre responsabilité dans des choix « hors normes » permet de construire en contournant les habitudes qui freinent aujourd'hui les évolutions de la construction. De même, une réflexion sur la rédaction du cahier des charges peut permettre de ré-imaginer la nature des contrats entre les acteurs. Bien souvent, les normes et réglementations en vigueur sont plus restrictives que permissives. Elles sont là pour empêcher de faire plutôt que pour créer un cadre opportun dans lequel agir et expérimenter.

« Il suffit parfois de « dénommer » les choses d'une certaine façon pour avoir droit de les faire, de les décréter provisoires ou éphémères, pour lever les critiques et les interdits et pour ouvrir au champ de l'expérimentation. Il ne s'agit pas pour autant de biaiser, de détourner la loi, mais de l'interpréter ; comme le disent les juristes, la loi doit rester la maison commune, mais je préfère y entrer avec cœur et imagination qu'avec aigreur et fatalisme. »

Patrick Bouchain

La réactualisation des normes s'impose aujourd'hui comme un passage inévitable pour revoir en profondeur notre manière de construire. Pour cela, la loi n'est jamais totale. Elle est faite de lacunes qui autorisent la naissance de cas particuliers pouvant devenir jurisprudence. « C'est comme ça qu'on en fait une loi en mouvement et une loi humaine ». Ces failles juridiques sont alors autant l'opportunité d'enrichir la loi que de procurer de nouvelles conditions d'émergence pour les bâtiments.

3,2

La base vie :
espace de négociation et
support de la vie collective

« Lors du concours du lieu unique à Nantes, j'ai proposé que le chantier soit un acte culturel, que le lieu soit ouvert pendant le temps du chantier et que le futur responsable du Lieu unique investisse l'endroit dès le premier jour du chantier, et non pas à la livraison finale du bâtiment. Pour ça, il fallait une baraque de chantier accueillante, et j'ai alors pensé que cette baraque de chantier serait le lieu du futur utilisateur, le lieu du concepteur, le lieu du maître d'ouvrage, et le lieu des entreprises. Et comme on faisait une grosse économie en réunissant ces quatre fonctions, on pouvait avoir une plus grande baraque de chantier. »

Patrick bouchain ¹

Le moment du chantier implique l'installation d'un lieu de vie, autrement dit la baraque, la cabane ou encore la base vie de chantier. Ce lieu installé temporairement doit permettre aux ouvriers et artisans d'accéder à un vestiaire, des sanitaires, un réfectoire pour les besoins et habitudes quotidiennes : se changer, se laver, manger, etc. D'autre part il comprend une salle de réunion, et parfois des bureaux pour les pilotes du projet comme les conducteurs de travaux. Toutefois, la base vie peut revêtir des qualités particulières lorsqu'elle est imaginée comme un véritable projet à l'intérieur du projet. C'est le cas de la cité de chantier qui côtoie la grande halle de Colombelles, investie et animée par le WIP. Elle est à la fois un lieu de travail mais aussi un lieu qui commence à montrer ce que sera le bâtiment réhabilité en terme de convivialité, d'accueil, en expérimentant pendant le temps du chantier les multiples dimensions du projet : économie circulaire, culture et travail.

1. Ouvert au public. Entretien avec Patrick Bouchain. TREL CAT, Sophie, COLARD, Jean-Max, (2010). Ligeia, dossiers sur l'art, n° 101-104.

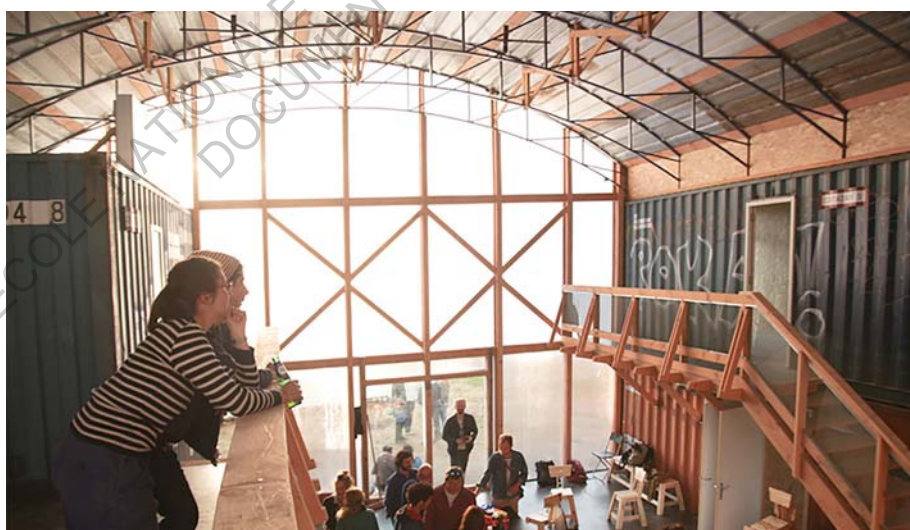
Construire la maison du chantier

Récit de terrain, l'arrivée sur place

Jeudi, 20 septembre, Colombelle, commune de Caen,

Le réfrigérateur apparaît enfin au loin. Après trois longues heures de route c'est avec hâte que j'éteins le moteur et que j'enfile mes chaussures de sécurité pour faire la visite du chantier de la grande halle. La visite est programmée à 17h. J'ai deux heures d'avance, autant de temps à profiter de la base vie du chantier. Elle n'a rien de ce qu'on peut voir habituellement. C'est la Cité de Chantier ! Ici, pas d'algécos isolés, juxtaposés, ou superposés. Je m'approche, c'est très calme. Une dame accroupie s'affaire au plus près de la terre dans un jardin que je découvre en dépassant les hautes herbes qui sépare l'édifice de la route. Sur le flan du bâtiment, à côté d'elle, une serre bricolée avec de vieux châssis de fenêtres en bois blanc. Les ouvertures laissent apparaître une végétation dense, on dirait des plans de tomates géants. La façade donnant sur la rue est un enchevêtrement de containers rouges et bleus, sur lesquels sont accrochées de grosses lettres découpées en tôle : C I T É D E C H A N T I E R. Des inscriptions diverses habillent la peau ondulée. Un interstice laissé entre les containers offre un porche. J'arrive alors sur une petite terrasse couverte qui mène à une grande porte vitrée, l'entrée principale. Tracts et affiches sont accrochés un peu partout, ils parlent du WIP, d'évènements, d'associations et de gens que je ne connais pas pour la plupart. La porte est ouverte, des employés municipaux font des allers-retours pour acheminer tables et chaises depuis leur camion. Je profite de l'occasion pour entrer. La salle dans laquelle j'arrive est d'une ambiance étonnamment apaisante et silencieuse. Elle se trouve baignée d'une lumière douce et traversante qui émane de deux murs d'environ six mètres de hauteur qui terminent chaque côté de la pièce. Ils sont construits entièrement en verre et en polycarbonate et sont reliés par la légère voute du toit, faite d'un assemblage de planches et de vieilles fermes métalliques. Le revêtement des panneaux de coffrage utilisés comme plancher participent à la diffusion de la lumière dans

toute la pièce. Au milieu, une immense table couverte d'une nappe à carreaux me renvoie directement à des souvenirs familiaux. Elle est entourée de bancs, mais personne n'y est assis à cette heure-ci. En face, un deuxième empilement de containers, plus étroit celui-ci. À son rez-de-chaussée se trouve un renforcement qui semble être une cuisine ou un bar. A côté, un escalier grimpe et se poursuit en petit balcon pour desservir l'étage. C'est écrit « Container 3 ». J'entends alors des bruits de conversation qui émanent d'au-dessus de moi, j'avance dans la pièce, me retourne et lève la tête. Une vraie petite terrasse est installée là, la structure en bois affiniée à l'extrémité des solives et la lumière filtrée par le polycarbonate lui donne des airs de cabane haut perchée. La discussion s'arrête et une femme que je reconnais être Ophélie Deyrolle, la fondatrice du WIP et gestionnaire du lieu, apparaît au travers du garde-corps en grille métallique et descend les escaliers pour parler aux employés municipaux. Elle m'aperçoit en remontant les trois premières marches : « Bonjour, qu'est-ce qui vous amène ici ? ». Je lui explique être étudiant architecte à Nantes, venu pour la visite de chantier. « - Oh, c'est dans deux heures, vous savez que vous avez deux heures d'avance ?! - Bien sûr, je viens aussi pour profiter du lieu. - Très bien visitez, vous pouvez attendre dans le jardin ! ». Visiblement, du travail l'attend et elle remonte les escaliers en vitesse.




La cité de chantier

Les qualités architecturales du lieu sont indéniables et encore une fois la question du réemploi n'est pas anodine. C'est le collectif ETC, association d'architectes - constructeurs qui s'attèle particulièrement à des expérimentations urbaines en intégrant la population locale dans leur processus créatif, qui a construit en 2016 la cité de chantier. Dans le même temps que le dépôt du permis de construire de la grande halle, un permis de construire précaire a été déposé pour sa construction. C'est ensuite grâce à un appel d'offre qui spécifiait la capacité à concevoir et réaliser la cabane de chantier que les gestionnaires et commanditaires ont pu cibler des collectifs de bâtisseurs. Le respect du cahier des charges proposé pour la consultation a ensuite joué un rôle majeur dans la sélection d'une équipe. Ainsi, le collectif ETC, dans le but d'initier la démarche de réemploi qui se prolonge dans la réhabilitation de la grande halle, n'a pas proposé de dessin pour la cité de chantier. Il propose plutôt un processus de récupération de matériaux dans lequel le dessin s'ajuste au fil de la découverte de ressources disponibles localement. Les architectes ont donc répondu et convaincu sans formaliser leur proposition, par une démarche constructive, un planning d'actions et un budget prévisionnel dans les clous de la consultation. Encore une fois, les régimes juridiques dans lesquels s'inscrit la naissance de la construction et les choix effectués mènent à l'élaboration progressive et évolutive du projet.




SOUS-FACE TOITURE
BACS ACIERS - 120M²
ETS BREUIL - CAEN




CONAINERS MARITIMES
ACHAT «DERNIER VOYAGE» - 10 EVP
RAISOTAINER - LE HAVRE




GARDES CORPS
MÉTAL DÉPLOYÉ - 12M²
CHUTES FAUX PLAFOND
CHANTIER BMVR - CAEN




LAVABOS ET
ÉQUIPEMENTS ÉLECTRIQUES
DÉMOLITION D'UN HANGAR
QUARTIER KOENIG - CARPIQUET



+ RÉCUP
SCÉNIQUE ASSISTANCE
COLOMBELLES



MOBILIER À BASE DE PALETTES
RÉALISÉ PAR ART ITINÉRANT
COLOMBELLES



SOL NEF ET MEZZANINE
PLAQUES DE COFFRAGE CP - 120M²
ENTREPRISE DE MAÇONNERIE - CAEN
LEBONCOIN

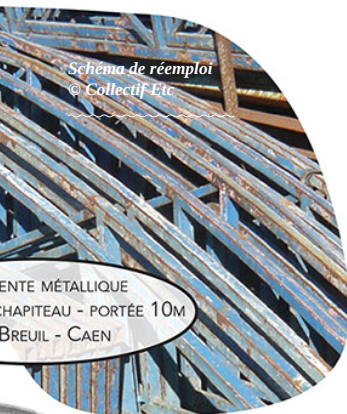


COMPLÈMENT D'ISOLATION
SCIURE - 4M³
HEROULT BOIS - SANNEVILLE



CHARP
8 FERMES DE C
ETS

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TRAVAIL PRÉSENTÉ EN VERTU DE LA LOI
SOUHMIS AU DROIT D'AUTEUR



Schema de réemploi
© Collectif Etc

ENTE MÉTALLIQUE
CHAPITEAU - PORTÉE 10M
BREUIL - CAEN



COUVERTURE LATÉRALE
BAC ACIER - 60M²
DÉMOLITION MIROITERIE - IFS

COUVERTURE NEF
PLAQUES DE PORTE MÉTALLIQUES
REFUS DE TEINTE - 130M²
ETS BREUIL - CAEN



LA HALLE TURBINE

ENSEIGNE LUMINEUSE
LEBONCOIN - CABOURG

PORTE D'ENTRÉE
ETS BREUIL - CAEN



PORTE DE L'ATELIER
ART ITINÉRANT - COLOMBELLES



GRANDS VITRAGES - 8M²
ERREURS DE COMMANDES
ETS BON - CARPIQUET

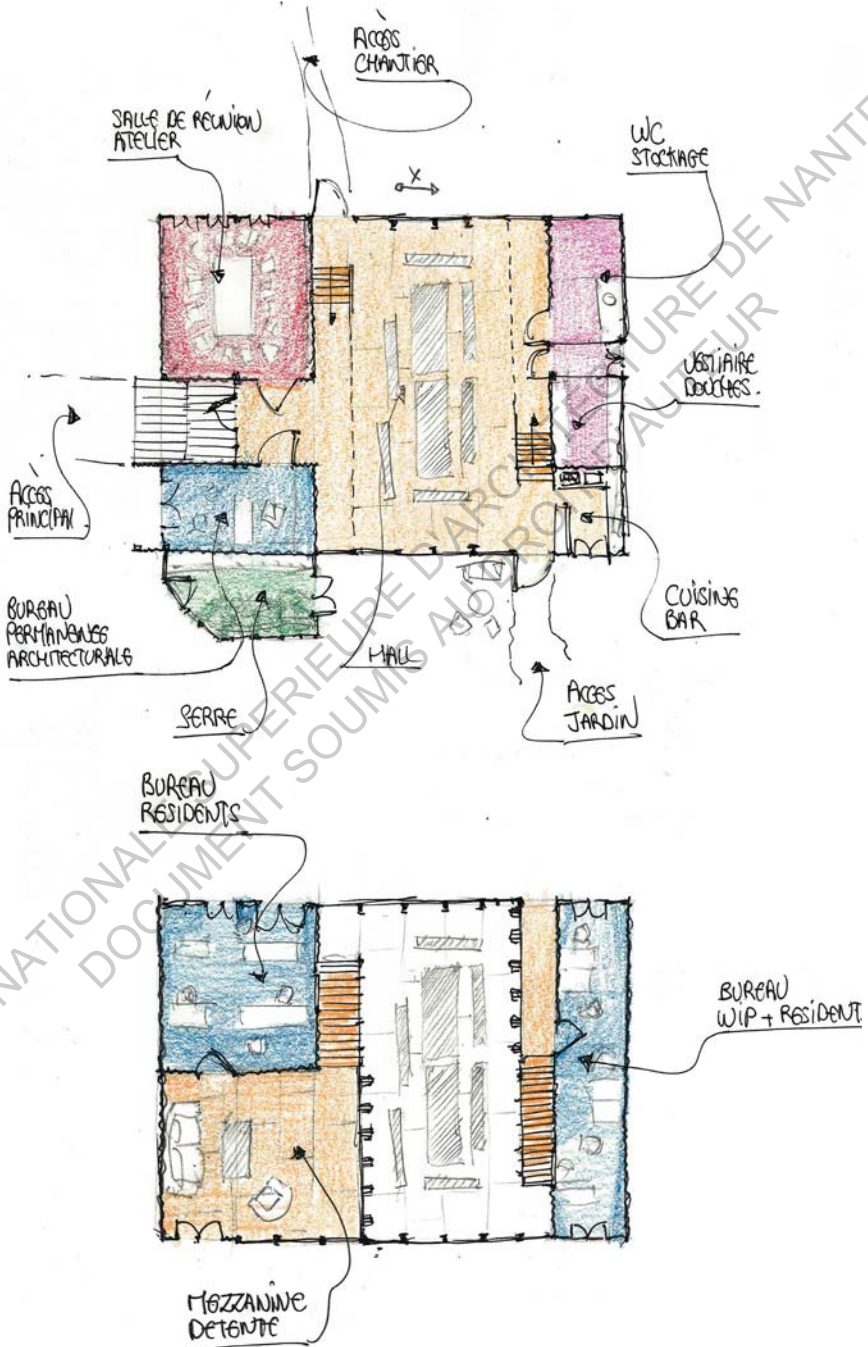
VITRAGES ET CHASSIS x8
FENÊTRES ET PORTES FENÊTRES x13
ANCIENNE BROCANTE - BAYEUX
LEBONCOIN



ISOLATION DU SOL
BOUCHONS EN LIÈGE - 10M³
ASSO LES BOUCHONS DU COEUR
MERVILLE FRANCEVILLE



PORTES DE SECOURS x2
RÉNOVATION DU STADE DE CAEN
ETS BON - CARPIQUET



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE D'ANGERS
 DOCUMENT SOUMIS A L'AUTOUR DE NANTES

Un lieu à vivre et entretenir

La cité de chantier, par sa forme architecturale et sa richesse programmatique, reproduit à petite échelle le fonctionnement envisagé dans la grande halle. En plus de fournir les commodités propres au chantier, l'espace central est commun à tous, pour se restaurer, pour des événements en tout genre et les conteneurs accueillent des lieux de travail pour les résidents et pour la permanence architecturale. Elle devient le lieu central des interactions entre tous les acteurs du chantier, les résidents et le public.

Comme dans toutes maisons communes, l'occupation de l'espace est régie par des règles d'adhésion et une participation à l'entretien pour la vie collective. Ophélie Deyrolle et Pauline Cescau, les deux salariées du WIP sont en charge de la coordination. Avec elles et Maïane Jerafi, architecte présente au jour le jour pour l'agence *Encore Heureux*, une dizaine de résidents occupent les espaces de travail. « *On ne paie pas de loyer mais seulement les charges. Donc on a un bureau mais il y a aussi un atelier qui sert de salle de réunion, la cuisine et la salle commune qui sont à disposition.* » m'explique Valentin qui fait du télétravail pour une entreprise basée à Paris. La plupart sont à leur compte, indépendants, entreprises, associations et exercent des disciplines variées. Ils trouvent dans la cité de chantier l'opportunité pour développer leurs activités quand le coût de location d'un local indépendant les y aurait empêchés. D'autre part, la mutualisation des espaces communs en fait un lieu non seulement économiquement mais aussi humainement avantageux. On peut par exemple y rencontrer des graphistes, une petite société spécialisée dans le recyclage des mégots de cigarette, une négociante en vin, mais aussi des personnes en service civique, en formation d'alternance, ... Ce lieu qui sert de support au développement d'activités pluridisciplinaires tire aussi sa richesse des échanges qui se développent entre les résidents. Ainsi « *la négociante en vin va pouvoir développer sa charte de communication avec le graphiste* » et de cette manière chacun peut aller chercher des compétences chez son voisin de bureau.

En plus de la seule participation aux charges, chaque résident doit consacrer un à trois jours par mois de son temps de travail au développement d'un projet commun avec le WIP, pour servir au développement de la cité de chantier ou de la future grande halle. S'ajoute à cela un investissement bénévole pour la logistique des toilettes sèches, la prise en charge du ménage des bureaux par deux personnes chaque semaine, l'entretien volontaire du jardin et la présence lors des événements pour tenir le bar par exemple. Le lieu est tenu sur la base de l'entente et de l'organisation propres aux activités de chacun. Cependant, l'investissement de personnes non résidentes dans l'aménagement du cadre de vie est tout aussi précieux. La rencontre de Janine, sociétaire du WIP & CO depuis peu, me donne à vivre une situation que je n'aurais pas imaginé en venant assister à une visite de chantier.

C'est en attendant l'heure de la visite, dans le jardin, que je discute avec elle. Elle s'affaire alors à enlever les mauvaises herbes qui ont commencé à pousser en ce début d'automne. « *Quand les gens de l'association La Demeurée sont venus pour arranger le jardin, il y a eu 2 ou 3 ateliers mais moi je n'ai pu venir qu'à un seul. Et depuis, les mauvaises herbes ont commencé à pousser. Et puis après les vacances, j'ai dit, si on ne s'occupe pas du jardin ça va être vite... Puis c'est moche en plus après ! Donc là je suis venu gratter, semer, et là je viens de déposer un engrais vert qui s'appelle la phacélie, qui fleurit bleu. Alors je ne sais pas si ça va fleurir cet hiver, mais comme ça se resème tout seul ! Ça protège le sol, c'est très joli et en plus les petites bêtes aiment beaucoup comme c'est une plante mellifère¹. J'en ai semé une année et là ça revient tout seul ! C'est comme la bourache ! Ça sert le sol et en plus on peut les cueillir pour les mettre en garniture.* » Loin d'imaginer d'en apprendre autant sur la botanique, Janine m'explique qu'elle vient ici environ une fois par semaine. Elle ne travaille plus et prend sur son temps pour s'occuper du jardin parmi ses autres activités. Elle a découvert le projet de la grande halle dans le petit bouquin du mois de l'architecture et est venue la première fois dans l'optique de visiter le chantier. De fil en aiguille, elle est devenue sociétaire et s'implique maintenant bénévolement

1. Plante mellifère dont le nectar est utilisé par les abeilles pour élaborer le miel.

dans le développement de la cité de chantier, particulièrement dans l'entretien du jardin et de la serre construite par l'association *Atypique* qui réintègre des chômeurs de longue durée.

« -Vous organisez des repas communs avec tous ces légumes ?

-Je pense que les adhérents font des repas avec, pour ma part j'ai un jardin alors je n'en ai pas besoin.

Mais comme je suis adhérente j'aime bien le cadre, le cadre ça compte dans une association ! Quand c'est bien entretenu. J'avais une vieille tondeuse à main dans mon appartement, et puis j'ai un jardin familial dans Hérouville.

Enfin je m'en servais très très peu donc je l'ai amené et Valentin à tondu tout le devant et ça s'est vu ! C'est bien plus agréable, je suis contente. Le WIP ce n'est pas une association qui est très riche donc il faut aussi que chacun apporte quelque chose. »

À travers son implication, Janine prend soin de l'environnement collectif du chantier et s'empare du projet à sa manière. « J'ai demandé à Pauline et elle m'a dit de faire à mon idée parce que c'est à chacun de s'occuper du jardin. Alors voilà ! » C'est une initiative qui profite à tous et qui témoigne de la qualité de chacun à pouvoir s'inscrire dans le processus du chantier pour améliorer son quotidien. De plus, le regard d'une personne extérieure aux acteurs même du chantier peut s'intéresser à des détails qui passent parfois inaperçus de ceux qui le pratiquent tous les jours. « Quand j'ai nettoyé, il y avait des fleurs jaunes au bout là-bas. En fait il y avait tellement d'herbes hautes qu'Ophélie me dit : je n'avais pas remarqué ces fleurs ! Je trouve que c'est quand même agréable, quand on a un lieu qui est soigné. On a envie d'y venir et d'y rester. »

Aux antipodes des angoissants algécos habituels, des petits chantiers dans le chantier sont organisés par le biais d'associations locales, comme la construction de la serre, des différents bacs de plantes ou encore de mobilier, qui sont poursuivis par des initiatives individuelles pour améliorer l'habitabilité de la cité de chantier. Je me demande alors dans quelle mesure les ouvriers du chantier profitent de cet environnement de travail pour le moins inhabituel.

Dans l'attente de la visite de chantier,
la cité vue depuis le jardin



C'est Maïane, l'architecte en permanence, qui m'éclaire sur l'utilisation de l'espace et sur les interactions entre ceux qui travaillent sur le chantier et ceux qui travaillent comme résidents. La cité de chantier est un établissement ouvert, recevant du public. Cependant, les activités sont arrêtées dans le même temps que le chantier pour que l'espace soit mis à disposition des ouvriers et artisans. Beaucoup y viennent donc faire leur pause, une micro-sieste, prendre un café et utiliser la cuisine le midi pour manger dans la salle commune. Pour le confort d'utilisation, les résidents mangent en décalé. L'espace est donc partagé mais le repas ne l'est pas forcément. Bien évidemment les habitudes font aussi que certains se servent très peu de l'espace de vie car le restaurant leur est payé par l'entreprise, d'autres préfèrent manger dans leur camion, ou encore surveiller le matériel. Les déjeuners qui concentrent les plus grandes tablées sont ceux du mercredi, journée de la réunion de chantier. Ils rassemblent la maîtrise d'œuvre, les bureaux d'étude, conducteurs et chefs de chantier ainsi que des résidents et quelques rares ouvriers.

L'utilisation d'un espace collectif et qualitatif mis à disposition n'est pas une évidence. Les pratiques ouvrières sont ancrées à des habitudes qui ne sont pas bousculables aussi simplement. Ainsi la base vie peut être appropriée, c'est le cas pour le maçon mandataire dont c'est vraiment la baraque de chantier et qui travaille toujours ses plans sur la grande table, autant qu'elle peut laisser indifférent comme pour son cotraitant qui s'est installé sa propre petite baraque à côté. Les différents corps d'états et les individualités dont ils sont faits n'ont pas le même rapport au quotidien du chantier.

En revanche, le cadre construit permet à ceux qui y sont réceptifs de se laisser gagner par l'envie d'y trouver refuge et de partager du temps avec d'autres acteurs du projet. Pour les ouvriers et chefs de chantier qui sont là sur la durée, des liens se tissent avec les résidents et ils donnent volontiers un peu d'aide dans les petits chantiers d'amélioration ou de réparation de la cité. « *Nous - me raconte la négociante en vin - on n'a pas grand-chose en échange mais on leur amène la bonne humeur, c'est pas mal.* » Dans le dialogue qui s'établit, chacun peut alors faire la connaissance de l'autre :

« Par exemple, - Pauline m'explique - là on a fait un événement pour marquer les un an avant l'achèvement des travaux. On les a invités à la soirée mais il y en a peu qui sont venus. En fait après ils nous disent qu'ils ne sont jamais invités aux inaugurations et ils ne savent pas vraiment ce sur quoi ils sont en train de bosser. On avait pas conscience du fait qu'ils ne savaient pas ce que ça allait être, tu vois... Comme il y avait les marchés de travaux et tout, nous on pensait qu'ils savaient. Moi je pensais que les entreprises avant qu'elles démarrent, elles expliquaient le projet en interne et en fait pas du tout ! La dernière fois ils nous demandent : - Mais ça va être un gros bar-resto non ? - Un gros bar-resto quoi, 2000m² ... »

« L'harmonie du lieu créé découle étroitement de la manière de construire. »¹
 Aller dans le sens d'une amélioration de la qualité de vie et de travail sur un chantier n'est pas impossible. Dès 1999, Patrick Bouchain l'expérimente lors du chantier ouvert au public du lieu unique à Nantes avec notamment « la désignation d'un mousse responsable de la coordination, du nettoyage, de l'achat des repas. Il était un peu la bonne, un peu le délégué syndical qui ne travaillait pas directement sur le chantier, mais agissait pour le confort de tous.² » Prendre soin de ses occupants et s'ouvrir à l'extérieur, c'est ce que veut offrir la cité de chantier. En ce sens, l'architecture des installations de chantier a ce traitement particulier dans la continuité des idéaux et de la philosophie qui guident le projet. Néanmoins, l'écosystème qui se développe à l'intérieur est fragile. Le bon fonctionnement est dépendant de la gestion prise en charge par Pauline et Ophélie, salariées du WIP qui assurent la maîtrise d'usage, mais également par la présence de Maïane Jerafi, architecte qui suit le projet au quotidien.

1. Loïc Julienne dans : **Construire ensemble le grand ensemble, habiter autrement**. Patrick BOUCHAIN, Loïc JULIENNE, (directeurs d'ouvrage) (2010). Paris, France, Édition Actes Sud, l'Impensé. p7

2. **Ouvert au public. Entretien avec Patrick Bouchain**. TRELCHAT, Sophie, COLARD, Jean-Max, (2010). Ligeia, dossiers sur l'art, n° 101-104.

Architecte en permanence

Bien qu'un glissement se soit opéré dans la maîtrise d'œuvre, ce sont les mêmes architectes qui ont conçu et qui suivent le projet. Sébastien Eymard, référent du projet et Justine Braun qui est chef de projet et d'exécution, ont commencé à travailler dessus au sein de l'agence *Construire* et ont amené le projet avec eux en partant chez l'agence *Encore heureux*. Ces deux agences, loin d'être concurrentes, sont très liées par leur pratique de l'architecture et notamment par ce qui nous intéresse ici : le chantier culturel et la permanence architecturale. Très attachés à la haute qualité humaine, ils ont à cœur de construire autrement en impliquant un maximum tous les acteurs d'un projet dont les futurs utilisateurs et croient en la présence active et bénéfique d'un.e architecte sur le lieu du projet.

Dans un premier temps, Justine Braun effectue donc une permanence sur quelques mois afin de consulter toutes les parties prenantes pour définir un programme adapté à la réhabilitation de la grande halle et ainsi l'inscrire dans la réalité du territoire. Lorsque le chantier commence, l'équipe de maîtrise d'œuvre cherche un ou une nouvelle architecte pour être présent quotidiennement le temps des travaux. C'est donc Maïane Jerafi – jeune architecte avec laquelle j'ai pu discuter après la visite du chantier - qui pourvoit le poste et investit un bureau dédié dans la cité de chantier. Le but premier est de pouvoir appréhender les problèmes le plus rapidement possible : « *Par exemple ma chef va me dire : j'ai un énorme doute sur cette cote-là, est ce que tu peux aller la prendre sur le site ? Pour que tout de suite je puisse le faire. Le pilote me dit : j'ai un doute, je pensais avoir mis huit manœuvres, combien ils sont ? Je peux aller vérifier. Et à l'inverse pour les entreprises, elles peuvent venir me voir et dire : voilà par contre sur la réservation du béton, sur telle ouverture, j'ai un problème, je ne comprends pas. Et au lieu que le chef d'équipe demande à son chef de chantier, qui demande à son conducteur de travaux, qui appelle l'architecte et qui doit me rappeler, vous imaginez un peu le temps qu'on gagne.* »

La présence de Maïane sur le chantier permet de court-circuiter la hiérarchie conventionnelle du dialogue et des questionnements qui surviennent au jour le jour.


Les aléas du chantier sont interceptés en temps réel et le relai de l'information se fait plus rapidement et directement. Le temps gagné permet alors de désamorcer les erreurs en chaîne et d'une certaine manière de limiter la pression qui pourrait s'accumuler d'une semaine à l'autre. Aussi, dans une optique de raccourcir les intermédiaires qui sont source de déconnexion entre les acteurs du projet, elle peut constater au jour le jour et aussi bien être l'interlocuteur du conducteur de travaux que d'un ouvrier manœuvre. La proximité développée contribue à essayer d'aplanir le schéma pyramidal et permet de régler les contentieux plus facilement.

Néanmoins, la position de l'architecte n'est pas toujours évidente et il peut être difficile de trouver sa place. Afin d'enquêter pour les équipes basées à Paris et faire en sorte que tout se passe pour le mieux, Maïane, récemment arrivée et n'ayant donc pas fait la conception du projet, a d'emblée fait le choix d'une posture « non sachante » pour ainsi pouvoir poser toutes sortes de questions techniques, de planning, d'organisation, etc. Cela ne l'a cependant pas immunisée à l'encontre de quelques propos méprisants et colériques de certains. Par ailleurs, la présence de femmes sur le chantier comme pendant les réunions donnent lieu à des sous-entendus qui sont combattus pour que tout le monde communique dans le respect des uns et des autres et que chacun fasse valoir ses compétences plutôt que son statut. *« Ils - en parlant des entreprises - ne se rendent pas compte que c'est Justine qui dessine tout tu vois. Il y en a plein qui pense qu'on est là que pour des choix esthétiques ! En plus si on est des nanas alors laisse tomber... On est censés être des architectes d'intérieur. »* Les préjugés sur les architectes sont assez lourdement ancrés dans le bâtiment, sur des histoires de préférence et de favoritisme entre les corps de métiers par exemple, que même un engagement au quotidien ne saurait complètement briser. Encore une fois, le curseur de l'égo est un déterminant dans les négociations. La houle relationnelle malmène en permanence l'autorité de l'architecte mais lui permet d'établir des relations d'égal à égal avec tout le monde.

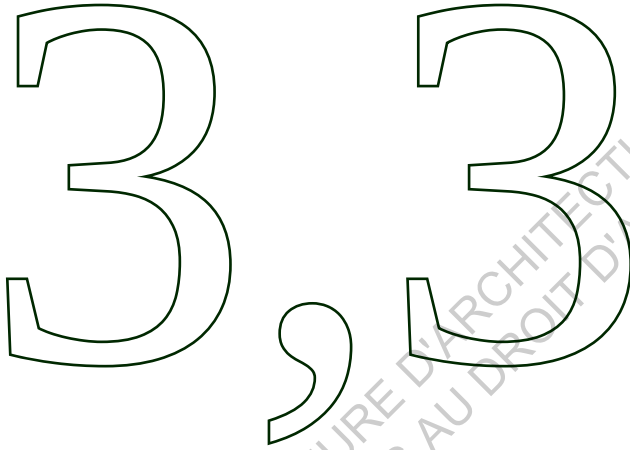
En dehors des interactions avec les entreprises et du contrôle de l'exécution des travaux, Maïane a d'autres casquettes. Elle aide le WIP à développer le lot réemploi du projet et son travail de permanence architecturale vise également à

ouvrir le chantier au public grâce à la mise en place des visites hebdomadaires. De par le positionnement de son bureau à l'entrée de la cité de chantier et la polyvalence de son rôle, elle est à la fois concierge du chantier pour l'agence et médiatrice avec le public. « *Tu as vu, je suis là, je laisse la porte ouverte, j'entends dès que quelqu'un rentre par-là, et je vois quand il y a quelqu'un qui arrive.* » Ce type de poste questionne en profondeur la manière de construire dans la relation entre concepteurs, constructeurs, gestionnaires et usagers. Etre présent en permanence, à la manière d'un régisseur, d'un concierge, permet l'accompagnement précis de chaque étape du projet en invitant toutes personnes intéressées à venir le découvrir. Finalement, Maïane donne à voir une pratique d'architecte du quotidien complètement méconnue du grand public et à laquelle la formation en école d'architecture ne prépare pas non plus.

L'idée de la permanence architecturale dans les phases de programmation commence à faire son chemin grâce aux expérimentations menées par ces deux agences d'architecture qui participent à la construction de la grande halle. En revanche, la mobilisation d'un.e architecte à plein temps pour suivre et orchestrer les travaux et l'ouverture au public est « un luxe » qu'il est difficile de se permettre. C'est donc pour beaucoup un poste considéré comme bonus. Pourtant, il n'en est pas moins utile et précieux dans l'expérience d'ouverture à des compétences et des situations qui sortent du rôle habituel de l'architecte. On imagine bien que l'économie d'un projet ne le permet que si l'on en a la volonté ferme, que toutes les agences n'y sont pas sensibles et que toutes les échelles et types de projet ne requièrent pas la mise en place de cette présence quotidienne. Pour autant, Maïane me raconte que ce mode opératoire continue sur de gros projets actuellement en construction comme peut l'être le siège de Michelin à Clermont Ferrant. Devant l'ampleur du projet, une équipe de trois permanents architecturaux issus de l'équipe de maîtrise d'œuvre dont font partie *Construire* et *Encore heureux* sont descendus habiter sur place. Tantôt à la conception et ses ajustements perpétuels, au suivi de la construction et à l'ouverture au public, cet accompagnement quotidien du chantier au plus proche de la mise en œuvre ouvre des voies différentes de négociation des uns et des autres sur la manière de construire.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



**Ouvrir le chantier :
développer la pédagogie
et encourager l'expression
culturelle**

L'accompagnement d'un projet peut aller plus loin que la réinvention d'une démarche constructive et de l'attention à l'exécution des travaux, par l'ouverture des portes du chantier au public. Non qu'elles soient ouvertes pour un accès permanent, c'est la baraque de chantier elle-même qui peut servir de lieu d'accueil et de documentation, à l'interface entre la zone de construction et l'extérieur. On a pu le voir à travers l'expérience de Bellastock dans le chapitre 2, c'est l'idée du chantier comme acte culturel¹ dont Patrick Bouchain et l'agence *Construire* sont de grands instigateurs. Donner à voir le bâtiment en cours d'édification, les savoirs faire, organiser conférences et repas ; c'est toute une programmation d'évènements culturels qui sont organisés sur place, dans la base vie mais aussi dans le chantier en lui-même qui devient le décor de spectacles. Ce lieu habituellement interdit au public s'ouvre et devient un moment à part entière de la vie publique.

Inviter le public

Visite de chantier

À Colombelles, la dimension culturelle est importante et le WIP propose donc une programmation variée qui est dévoilée et renouvelée tous les mois pour faire en sorte de diversifier les évènements et de laisser une marge de liberté et d'imprévu. Cet agenda est communiqué par la newsletter du WIP auquel il est possible de s'abonner par email. L'idée est alors de faire du temps du chantier un moment de transmission, d'échange et d'ouverture d'esprit. Pour cela, des visites de chantier sont organisées par Maïane dans le cadre de sa permanence architecturale chaque jeudi soir. Ces visites s'ensuivent d'un Wipéro pour prendre un verre dans la cité de chantier.

1. *Le Lieu Unique : Le chantier, un acte culturel / Nantes*. Christophe CATSAROS, (2006). Paris, France, Édition Actes Sud, l'Impensé.

C'est après être revenu d'une de ces visites que je prends conscience de l'importance, mais aussi de la difficulté de narrer l'architecture en chantier. C'est un travail complexe dans lequel il faut trouver l'équilibre entre l'explication du contexte, le récit architectural, la compréhension des enjeux techniques, les anecdotes, et les questions soulevées au jour le jour. Il s'agit de capter l'intérêt de l'initié comme du non-initié pour que chacun puisse s'approprier l'histoire et en conserver des brides de souvenirs marquants. Le fait que ce soit ici raconté par une architecte vivant l'expérience au quotidien permet de saisir des émotions et favorise l'immersion avec une empathie particulière.

« Le pont roulant ici n'a pas fonctionné pendant 30 ans, On a demandé au serrurier de le bouger ici pour que ça fasse une sorte de portique d'entrée et il n'était pas du tout sûr que ce soit gérable. Effectivement, quand ils ont essayé de le tracter le matin, il était complètement grippé. Ils ont mis de l'huile, de l'huile, de l'huile et il y a une roue qui s'est débloquée mais la deuxième était impossible à débloquer. Donc c'est assez marrant, on n'était pas sûr en fait, on lui a dit : si c'est possible de le déplacer tant mieux, s'il est grippé et que c'est réellement indéplaçable tant pis ! Et finalement pour y arriver ils l'ont fait glisser en le tractant sur toute la longueur de la nef. En fait dans le projet il sert de passerelle technique. On essaye de détourner des éléments qui ont eu un usage et de les réexporter dans le projet final. »

Malgré l'absence de mouvement dû au fait que la visite se fasse en dehors des heures de travail, la manière de raconter l'histoire peut faire travailler l'imagination de chacun, mais aussi plonger les visiteurs dans ces moments de réflexions collectives autour d'un problème commun et des choix qui ont été envisagés pour y apporter des solutions. C'est aussi l'occasion de valoriser le travail des artisans et, comme ils ne sont pas là, de transmettre les histoires et connaissances propres à leur travail :

*« - En fait ils enlèvent le béton qui est en mauvaise santé ?
- C'est ça, - répond Maïane - en fait ils font des sondages avec un appareil hyper bizarre, un corosimètre. C'est une sorte de plateforme avec un long bras. Ils*

le branchent sur une ferraille apparente d'un poteau. Ils viennent et passent comme ça leur appareil et ça leur décrit les zones et leur état de corrosion. Ça leur précise donc où est ce qu'il faut percer. Les gars viennent ensuite dépicter, ils brossent la ferraille, traitent contre la rouille et ils mettent du mortier de réparation. C'est un travail de longue haleine. >>

Les personnes qui assistent à la visite viennent d'horizons différents et il n'est pas rare que les aspects techniques intéressent particulièrement à travers les questions. Et avec la technique, l'explication d'un vocabulaire propre aux champs lexicaux de chaque corps d'état. Ce n'est bien sûr qu'un aperçu mais il témoigne d'une envie de comprendre les choix de conception et le comment de la construction. A travers la confrontation de la réalité et du carnet d'images en sa possession, Maïane relativise également sur le fossé qu'il peut exister entre une image de synthèse et la réalité. Cet outil de communication n'est pas toujours adapté pour expliquer un projet, surtout dans le cas de mise en place de réemploi comme c'est le cas dans la grande halle. On ressent bien la distanciation entre la nécessité de produire une image et la volonté d'une réalité plus inattendue, qui ne peut s'exprimer par cet outil qui fait le monopole de la communication de l'architecture avec le grand public. Pour se faire, d'autres outils sont à développer afin d'expliquer la démarche du projet, c'est le cas de l'atelier de réemploi :

<< Ce sont les containers qu'on devine à l'arrière, il n'est pas encore prêt mais quasi fini. J'espère que bientôt on pourra le faire visiter également. Là on pourra découvrir les éléments repérés, les gisements de matériaux qui seront revalorisés et des prototypes élaborés par les artisans. >>

Au fur et à mesure de l'avancée du chantier, la visite est donc amenée à évoluer. Le chantier peut donc se visiter et se revisiter sans que jamais l'histoire ne se répète totalement. Par ailleurs, les temps forts du chantier ont également vocation à être partagés : *« on va essayer de refaire une visite de chantier en activité, lorsque les charpentiers vont venir faire leur levage de parois, et les balcons aussi, parce que personnellement je n'ai jamais vu, je trouve ça assez chouette et autant inviter les gens qui sont intéressés ! »* À travers la mise en scène de l'acte des constructeurs,

le chantier devient un moment privilégié. En revanche, si ce type d'évènement anime le chantier en mettant les charpentiers à l'honneur, il n'en va pas de même pour tous les corps de métiers.

Faire visiter, montrer et expliquer les coulisses d'un bâtiment est un moment culturel et pédagogique qui permet entre autre de démystifier l'architecture de son grand A. On peut alors s'approcher et observer l'empilement des couches qui font le résultat fini et l'épaisseur des histoires, des contraintes techniques et des savoirs faire desquels ils sont nés. Dans cet échange, l'architecte a aussi l'occasion de donner à voir son rôle, son travail et l'état de sa profession à des gens, qui ont une vision prédéfinie du métier qui ne correspond pas à la réalité et aux possibilités actuelles. Le récit de toutes ces dimensions multiples peut alors faire son chemin dans l'esprit des gens et rétablir un sentiment d'accessibilité à la compréhension de la fabrique architecturale d'aujourd'hui.

Une autre école

Dans une perspective d'ouverture du chantier, il ne s'agit pas seulement de faire du public un observateur. Nombre d'évènements sont organisés en vue d'inciter les gens à faire par eux-mêmes. Bien souvent il ne s'agit pas d'une implication dans le chantier en lui-même mais d'activités collatérales organisées dans la baraque de chantier. À Colombelles, des intervenants et des associations locales sont invités pour animer des temps d'atelier avec par exemple de la sérigraphie, du graff, de la fabrication de mobilier, de la couture. Mais également sur des ateliers d'amélioration de l'espace du chantier comme on a pu le voir avec l'association La Demeuré, qui a organisé trois ateliers pour aménager le jardin de la cité de chantier. Ces moments ouverts, réunissant des personnes diverses et variées autour de la culture du faire visent à créer des connexions entre le chantier et son cadre environnant.

D'autres chantiers mettent en place ce type de démarche. C'est notamment le

cas de *l'Espace Chantier*, dans le cadre de la construction de deux immeubles de logements coopératifs dans l'écoquartier des Vergers, à Meyrin en Suisse. Ce lieu d'expérimentation à la base vie atypique, partage des valeurs similaires au travail du WIP sur l'organisation d'actions et d'animations socioculturelles du temps du chantier. Il s'agit pour eux aussi d'aborder les questions de l'éco-construction, de la qualité de vie, de travail et d'un partage des connaissances et des savoirs faire. De la même manière, l'espace de vie, comme interface entre le chantier et l'espace public, a vocation à renforcer les liens sociaux et à renouveler les formes de communication entre les corps de métiers et avec l'environnement extérieur. Ainsi, en plus des visites et d'une programmation culturelle, ils mettent en œuvre des outils pédagogiques tant pour le public, que le milieu scolaire, que pour les entreprises, sur des thématiques comme la production d'énergie photovoltaïque ou l'agriculture urbaine par exemple.

Dans tous les cas, l'enjeu est de mettre à profit le chantier pour développer une pédagogie inclusive basée sur le faire, l'expérimentation, et traitant des questions actuelles sur le renouvellement des modes de pratiquer et de produire l'architecture. La démarche, le cheminement et les apprentissages comptent tout autant que le résultat fini. C'est un enseignement par l'action, qui plutôt que de juger des éléments achevés, laisse la pédagogie libre et construit l'évolution des critères de l'éducation contemporaine.

La transmission du savoir, la recherche et le partage des connaissances se présentent comme un pilier essentiel de la remise en question des processus de construction. Le chantier est vecteur d'enseignement pour tous, quelles qu'en soient les générations. Les universités foraines lancées à partir de 2013 à l'initiative de Patrick Bouchain, témoignent des qualités à questionner et accompagner la dimension sociale, culturelle et environnementale de l'acte de construire. D'autres comme Peter Hübner lancent de véritables chantiers écoles comme ça a été le cas en Allemagne pour la construction de l'école de Gelsenkirchen :

« Le chantier, qui a duré dix ans, a servi de support au projet pédagogique. L'école a fonctionné sur place pendant les travaux et les enfants ont participé

tant à l'élaboration qu'à la mise en œuvre du projet. Les écoliers ont été impliqués dans toutes les phases du chantier. Certains ont pris part à des ateliers de construction de maquettes, sensés les amener à réfléchir sur la forme de l'école. D'autres, un peu plus âgés, ont aidé les charpentiers à assembler les structures en bois. Leur engagement n'avait rien d'une animation. Ils ont été acteurs à part entière du chantier, et ce pendant toute sa durée. (...) Ceux qui craignaient alors pour la sécurité des écoliers regrettent aujourd'hui que le chantier soit terminé et que les nouvelles générations ne puissent pas profiter de la même ambiance de construction et des vertus pédagogiques qui peuvent en être tirées.>>

Christophe Catsaros¹

En ce sens, l'objectif est de montrer et d'apprendre dès le plus jeune âge que construire est l'affaire de tout le monde. L'architecte a donc sa part de responsabilité dans l'attitude qu'il adopte vis à vis des conditions de transmission des savoirs dès la conception d'un projet. C'est aussi son affaire d'offrir à chacun la possibilité d'être sensibilisé et de considérer son propre potentiel à pouvoir construire. Renzo Piano en a fait l'expérience dès les années 80 avec des laboratoires de quartier comme celui d'Otrante, en Italie, où les habitants, invités à collaborer sur la réflexion, sont ensuite encouragés à s'impliquer eux-mêmes avec les entreprises dans la restructuration de leurs lieux de vie. Ce contact direct de l'architecte qui accompagne plutôt qu'il ne dicte, est force d'émancipation pour ceux à qui il s'adresse. À la clef : l'autonomie des habitants et usagers dans l'entretien de leur cadre de vie, grâce à la mise en commun des moyens et des connaissances et à la création d'outils et d'équipements adaptés.

Aussi, créer une infrastructure de chantier innovante alimente le champ des possibles d'un chantier comme support pour faire école. Les habitants, jeunes comme vieux, les groupes scolaires, mais aussi professionnels et entreprises ont

1. En parlant de l'école réalisé par Peter HÜBNER. **Construire ensemble le grand ensemble, habiter autrement.** Patrick BOUCHAIN, Loïc JULIENNE, (directeurs d'ouvrage) (2010). Paris, France, Édition Actes Sud, l'Impensé. p46



à apprendre du chantier pour faire grandir leurs idées autant que leurs pratiques.

À titre d'exemple, on peut citer TRANS305 qui est une structure expérimentale et mobile implantée sur la ZAC du plateau à Ivry-sur-Seine entre 2009 et 2012. Cet atelier de pratiques artistiques et pédagogiques est déplaçable au gré des avancées du chantier, en explorant le potentiel plastique, culturel et humain que propose le territoire en transformation. On peut aussi parler d'Actlab, un équipement de chantier et manifeste du réemploi développé par Bellastock à l'île-Saint Denis : « Il a accompagné les chantiers de déconstruction des entrepôts du Printemps et préfigure le futur éco-quartier fluvial en expérimentant in situ des prototypes d'aménagement à partir de matériaux réemployés, issus de chantiers du territoire de Plaine Commune. » A travers Actlab, Bellastock veut répondre : aux besoins des bases vie de chantier à être plus adaptées aux exigences écologiques et sociales actuelles ; aux besoins des démolisseurs de valoriser au maximum leurs

stocks de matière déconstruite ; aux besoins des constructeurs à puiser dans les stocks de matières issus des démolitions d'un même territoire. Afin de poursuivre cet objectif, ils organisent des temps de construction collectifs et des temps pédagogiques pour former les entreprises et les professionnels du secteur du bâtiment, à l'expertise et à l'expérimentation autour du réemploi de matériaux. De cette manière, le croisement des savoirs de chacun permet à tout le monde de monter en compétence. Cela permet également d'imaginer tant la nécessité de créer de nouveaux emplois spécialisés que d'élaborer de nouvelles techniques constructives.

Le chantier permet donc de défaire la primauté de l'enseignement théorique et d'y confronter une dimension pratique qui ne peut être indifférente des contraintes réelles ; qui appelle à un apprentissage par l'expérimentation, l'erreur et la répétition. Toutefois, comment peut-on faire en sorte d'y injecter ces temps de formation ? Encore une fois, Patrick Bouchain donne des pistes de réflexion avec par exemple la stratégie des 1%¹. En plus du 1% artistique, part du budget dédié à une production artistique sur les commandes publiques, il évoque l'idée d'utiliser, pour tout type de projet, 1% du budget pour développer la formation, mais aussi 1% économique et social pour créer des emplois locaux ainsi qu'1% pour la recherche technique et scientifique. Une nouvelle fois, des montages juridiques sont à élaborer pour envisager des moyens financiers qui puissent faire place à des conditions d'appropriation de lieux en construction plutôt que ça ne se fasse dans le vide.

Le chantier, lorsqu'il est envisagé comme un lieu d'apprentissage in-situ, est l'opportunité de faire le lien entre les sachants et les non-sachants, adultes, jeunes, et enfants, parce qu'il touche à la manière de transformer ensemble ce qu'il y a de plus concret : la matière. Il s'agit d'apprendre des autres au moins autant que ce qu'on peut leur apprendre, qu'on soit concepteur, constructeur, usagers, les deux ou les trois à la fois. Il faut accepter de s'ouvrir à l'autre et

1. Patrick BOUCHAIN dans *Alterarchitectures Manifesto : Observatoire des processus architecturaux et urbains innovants en Europe*. Thierry PAQUOT, Yvette MASSON-ZANUSSI, Marco STATHOPOULOS, (sous la direction de), (2012). Infolio.

dans cet univers en ébullition, les architectes doivent pouvoir envisager de se déprendre de la maîtrise¹ dont ils ont la responsabilité. En cherchant l'équilibre entre maîtrise et lâcher prise, l'enjeu pour lui est aussi de développer la créativité en chacun et de l'accompagner. Sa capacité à ré-envisager ses propres processus créatifs et constructifs est un pas dans la confiance à rétablir ou à bâtir de toute pièce envers l'autre.

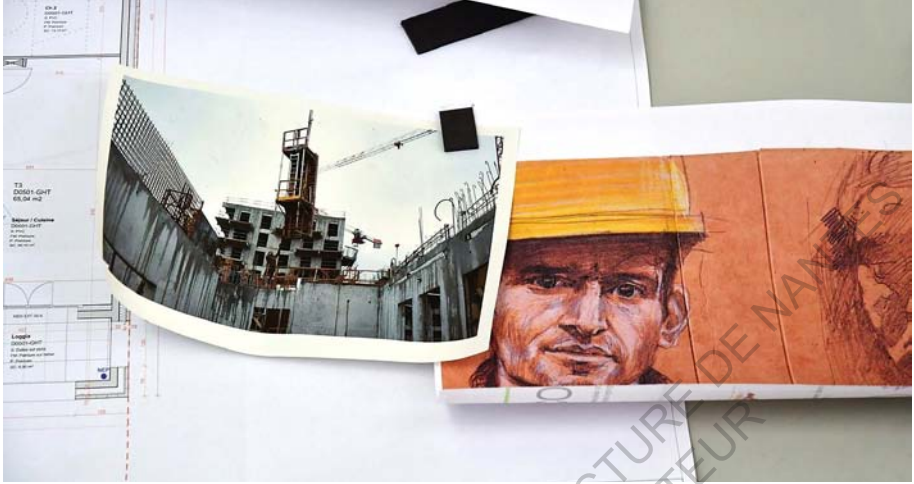
ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. *Du Vernaculaire à la Déprise d'oeuvre. Urbanisme, Architecture, design.* Edith HALLAUER, (2017). Thèse de doctorat en urbanisme à l'université Paris-est. Thèse dirigée par Thierry Paquot.

Conclusion

**RENDRE AU
CHANTIER SES
LETTRES DE
NOBLESSE**

La valorisation de l'acte de construire peut opérer à toutes les échelles, pour peu qu'on en fasse un objectif à part entière. On l'aura compris, ce n'est pas seulement l'affaire de montages économiques et juridiques particuliers ; de négociations quotidiennes entre ceux qui conçoivent et ceux qui construisent ; de la construction d'une maison de chantier vivante et chaleureuse et d'un renouvellement des formes de pédagogie à l'épreuve du réel. Tous ces sujets de réflexion ne sont pas isolés et ils participent ensemble à construire une métamorphose des pratiques de construction. Une ouverture des chantiers peut permettre à chacun d'apprendre, d'être valorisé par l'usage de ses capacités et de pouvoir, à son tour, valoriser le travail des autres.



Raconter une histoire : Valoriser les acteurs et leurs actions

Tous les chantiers ne sont pas aussi dé-normés que ceux que peuvent organiser *Construire* ou Bellastock. Pour autant, des chantiers plus classiques sont aussi de véritables lieux d'expression, de conciliation et d'échange. C'est le cas de Zellige, dont on a pu comprendre la genèse dans le chapitre trois, qui questionne plus simplement les rapports humains et la place de chacun. Les futurs habitants des logements en habitat participatif avaient le désir de venir dessiner, faire de la photographie ou encore écrire des poèmes. Ainsi, la maîtrise d'œuvre et la maîtrise d'ouvrage ont pu s'entendre pour les autoriser à arpenter le chantier le lundi après-midi, sur le temps de la réunion hebdomadaire, après les avoir sensibilisés aux dangers potentiels et aux équipements de sécurité obligatoires.

« C'est con mais le dessin c'est hallucinant ce que ça fabrique. - Maëlle Tessier me raconte - Ils sont venus beaucoup au printemps. Notamment Stéphane qui fait des portraits des gars sur le vif. Finalement, cette part sensible, c'est assez rare, avec des poèmes écrits au mur, des images. Au début tu vois bien que les gars se disent mais qu'est-ce que c'est que ça ? Mais il y a très vite une fierté. Et alors les portraits, poèmes et photos des gars ils ne sont pas restés très longtemps dans le réfectoire parce qu'ils les ont ramenés chez eux, hyper fiers en fait, d'avoir leur portrait ! »

Maëlle Tessier

Nous voici de retour dans l'univers maritime.

La dame de fer comme un mât.

Le temps est clément.

Les matelots sont à l'œuvre.

D'une efficacité redoutable.

Les voiles se multiplient sans discontinuer.

Ici, on prépare de nouvelles pièces.

On prépare l'armature de coffrages.

Là, on coupe les tiges métalliques qui dépassent du sol.

Ailleurs on solidarise des banches,

Plus loin, on coule une dalle.

Et toujours au dessus de nos têtes,

La flèche de grue qui,

Dans un balai incessant,

Prête main forte aux hommes.

Un geste de la main, elle soulève.

Un autre, elle déplace.

Encore un, elle dépose.

Leurs mouvements sont d'un autre monde.

Un autre monde aux multiples langues,

Celle de Mourad ou Fouad, entre autres,

Arrivés sur notre sol, il y a une vingtaine d'années,

Venant d'Algérie pour trouver du travail,

Qui adorent parler leur langue en travaillant,

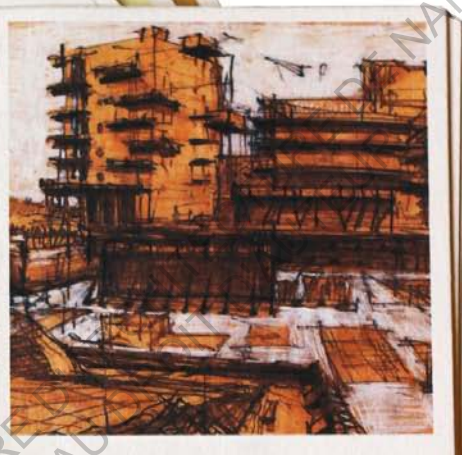
Avec ce sentiment d'être chez eux,

Ce plaisir, aussi, de construire,

De nouveaux bâtiments,

Toujours uniques.

Carnet de dessins offerts à tous les acteurs
du chantier lors du gigot bitûme
© Stephan Nica-Retailleau, futur habitant des Ruches



Dessins réalisés par Stefan Nica-Retailleau
Chantier ZELLIGE - Les Ruches - 2018
Maison Familiale de Loire-Atlantique - GHT

Ces paroles font échos à celles de la négociante en vin, résidente au WIP, à la cité de chantier de Colombelles : « *Bon je le ramène à moi, mais les gens qui boivent ce que je vends, j'aime qu'ils voient la tête du vigneron derrière la bouteille. Quand j'anime des ateliers vin, j'aime montrer, parler du vigneron, dire comment il s'appelle, raconter une petite histoire sur lui, sur son domaine, de quelle façon il travaille. Tu vois je parle de la personne ! Tu vois c'est lui qui va construire le vin, mais en fin de compte quand tu bois, tu en sais quoi ? Le nom de domaine et la saveur, c'est tout. Moi j'avoue que je suis très sensible à parler de la personne qui est à l'origine de ce qui est là, et à le partager. Et je trouve que pour la construction c'est pareil. C'est important que le type qui va venir prendre son bureau, sache... ait les bouilles des gens qui ont construit le lieu.* »

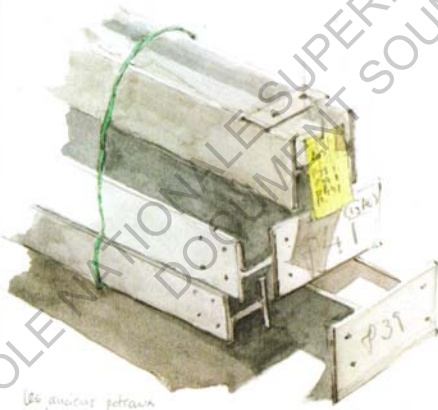
Les architectes du projet accompagnent donc cette initiative habitante d'une production artistique pour raconter l'histoire de leur lieu de vie naissant. La valeur ajoutée de cette expression volontaire est incontestable dans les relations entre les acteurs du chantier car ils sont dessinés, décrits et valorisés sur un même pied d'égalité par les futurs gestionnaires. Interne au chantier, la simplicité de cette démarche profite à tous et ne peut donc être récupérée. En revanche, l'ouverture des chantiers peut aussi être sujette à une communication qui tourne à l'avantage de certains, et particulièrement des architectes. Quelles sont alors les stratégies de médiatisation du chantier ? Comment sont-elles mises en place et parfois détournées de leurs objectifs premiers à susciter un regain d'intérêt pour le public ?

Attardons-nous sur l'initiative de PLAN 5¹, évoqué à la fin du chapitre un, pour promouvoir l'espace-temps du chantier et valoriser les Hommes qui travaillent dans l'ombre. Depuis maintenant deux ans à l'occasion des journées nationales de l'architecture (JNA), PLAN 5 sélectionne cinq chantiers et émet un appel à candidatures pour architectes et étudiants en architecture afin de réaliser cinq carnets de dessins de chantier, ainsi que cinq vidéos de chantier. Il s'agit donc

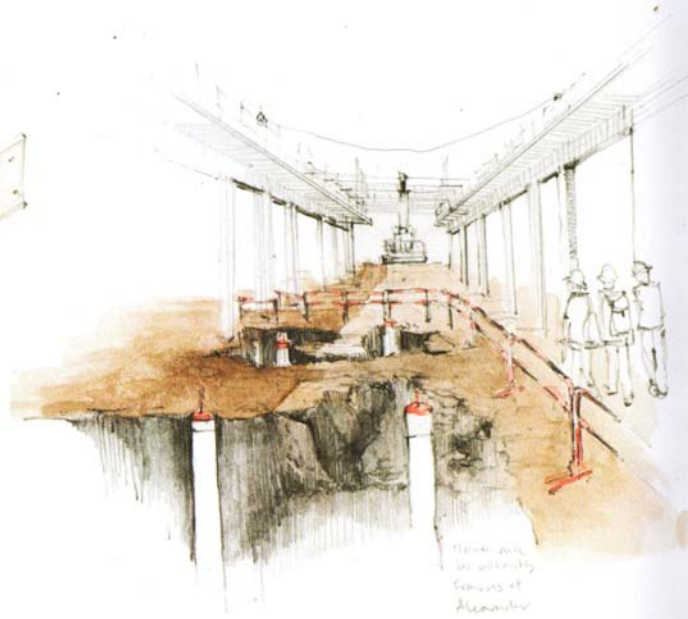
1. PLAN 5 est composé de l'Ardepa, de l'ensa Nantes, du CROA, de l'URCAUE, d'A3A, de la MADPL et de la DRAC des Pays de la Loire. C'est un regroupement des structures professionnelles et éducatives de l'architecture et du cadre de vie en pays de la Loire, qui ont vocation à diffuser et promouvoir l'architecture.

de donner à voir les coulisses de chantiers variés. La consigne est plutôt libre, raconter une histoire par une vidéo d'environ cinq minutes pour les cinéastes et une vingtaine de croquis pour les dessinateurs. Aussi, s'arrêter dessiner, ou filmer les Hommes qui font, donne aux architectes un statut très différent. C'est l'occasion de se poser et de rentrer en contact avec eux comme me le raconte Gaëlle Delhumeau : « *Les ouvriers te regardent, l'air de dire, putain il fout rien, puis ils finissent par venir te voir et puis te disent « ah c'est génial ce que tu fais » ! Le but c'est de faire en sorte que l'architecte dessine, qu'il soit intégré par les ouvriers, et qu'il leur restitue le travail après. En tout cas on les encourage à leur faire partager, on ne sait pas s'ils le font.* » L'état d'esprit adopté par celui qui dessine ou qui filme transparait dans le travail effectué. Ainsi, sont restituées des productions au plus proche de l'émulation du chantier, avec une attention particulière aux gens et aux gestes et d'autres, plus distantes ou autocentrées sur l'architecte et son bâtiment.

En effet, de l'idée de valoriser le travail collectif du chantier, on peut retomber sur la mise en scène de l'architecte comme personnage principal de l'histoire. Lors des visites du public, l'attention est focalisée sur celui qui dessine et celui dont le bâtiment en construction est dessiné. Accompagnées de la maîtrise d'ouvrage, ce sont les seules figures physiques auxquelles les visiteurs ont à faire. Le fait d'engager des architectes pour raconter le chantier d'autres architectes participe inévitablement à leur valorisation plutôt qu'à celle de l'œuvre collective. À l'inverse, les habitants de Zellige peuvent faire ressentir des choses qui ne sont habituellement pas valorisées, avec des portraits d'ouvriers et des récits lyriques de l'aventure en chantier. Malgré toute la poésie et les ambiances particulières et artistiques avec lesquelles le chantier est donné à voir, les travailleurs ouvriers et artisans ne semblent toujours qu'au second plan. Les retombées sur ceux mêmes qui le vivent et l'habitent au quotidien sont donc incertaines. Ces derniers ne sont pas présents aux visites de leurs chantiers organisées lors de ces journées nationales de l'architecture. Néanmoins ces productions sont riches des regards de chaque auteur et l'initiative de PLAN 5 n'en est pas moins un moment privilégié d'accès à l'envers du décor architectural.



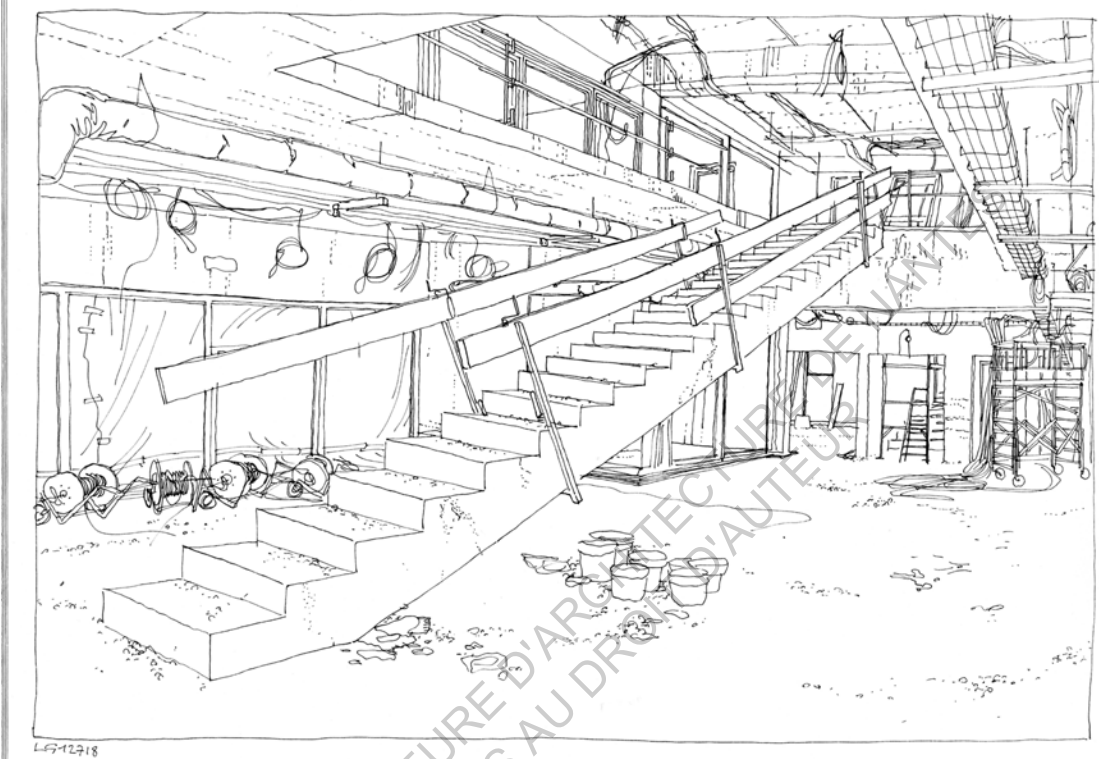
Les anciens poteaux
métaux ont été
stabilisés par des anneaux
dans la partie haute
du bâtiment.



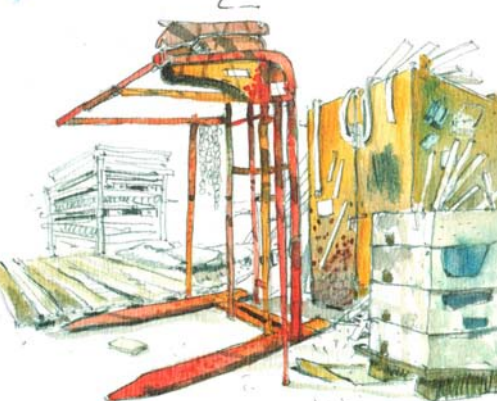
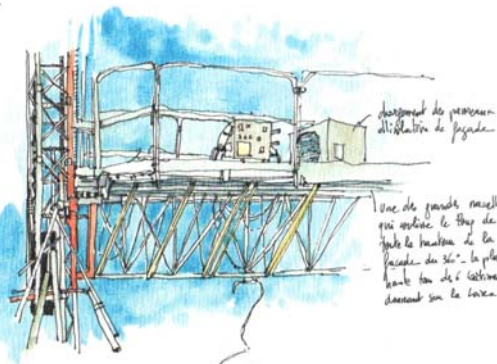
Plan de
la sécurité
des zones et
Alexandre

haut : © Victor Marqué
bas : © Belén Ramos Jiménez





LS-12718



BÂTIMENT (1) / SUR CE SITE, COMME UN MAÎTRE DE TRAVAIL D'HATCHERBOUT !
dans quelques et cadence sur le autres bords E al... 1.

haut : © Lucien Gurbert
 bas : © Tanguy Robert



À l'intérieur, résonnent sur le béton frais les chœurs stridents des instruments électriques et des hommes. Jamais visibles du premier coup, ils apparaissent d'une de ces séries de pièces en gestation puis tranquillement passent dans une autre. Moi aussi de leur espèce, je me prends à ce jeu et disparaîs discrètement travailler dans ces recoins qui ne seront plus.



« On veut montrer que les bâtiments ils ne sortent pas de terre comme ça, que c'est une histoire d'Hommes, qu'on construit la ville tous ensemble. »

Gaëlle Delhumeau

La communication est un outil qui s'avère indispensable pour redorer l'image du chantier dans l'opinion publique, mais c'est aussi une façade qu'il est difficile de rendre objective. La réalité est souvent bien plus complexe que ce qu'elle peut donner à voir. Ce qui est sûr, c'est que l'utilisation qui en est faite ne permet pas à la réussite d'un projet de ruisseler de la même manière sur tous les acteurs du chantier.

Revenons maintenant quelques instants sur un chantier comme celui de la grande halle de Colombelles explicité dans le chapitre trois et sur la communication dont il peut faire l'objet dans la presse. Un article est paru au journal pour célébrer J-365 avant ouverture de ce projet à la démarche particulière et à l'attention quotidienne de multiples acteurs pendant le temps de la construction. Dans ce papier, on peut voir les noms d'Hervé Morin, Marc Pottier, Joël Bruneau, Eric Prud'homme et Sébastien Eymard. Qui sont-ils ? Dans le même ordre : le président de région, le maire de Colombelles, le président de la communauté urbaine Caen la mer, le directeur régional délégué de l'Ademe (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) et l'architecte pour l'agence d'architecture Encore Heureux. On y parle donc d'histoire et de mémoire du passé, de propriétaire, d'intentions, de foncier, de financements mais pas un mot n'est dédié à la structure qui accueille, qui organise et donne vie au lieu. Pas un mot sur le WIP donc. Les porteurs du projet, les gestionnaires du lieu qui ont pourtant bien participé à la conception s'en retrouvent complètement oubliés. L'architecte porte aussi le projet, mais n'est-ce que de lui dont on se rappellera ? Cet exemple pour dire que le fait que ceux qui construisent restent dans l'ombre n'a rien d'étonnant, c'est la norme aujourd'hui. En revanche le fait que la maîtrise d'usage qui initie cette mécanique au caractère humain innovant ne soit pas valorisée alors qu'elle n'est pas dans l'ombre, montre bien le manque de discernement communicationnel à l'œuvre sur les projets architecturaux. Un chantier, bien souvent, c'est complètement

cloisonné. Personne ne voit rien. On se sait pas du tout qui a travaillé et on ne les voit jamais. Alors comment bousculer ce fonctionnement quand l'idéologie d'un projet, aussi bonne soit-elle, se trouve récupérée politiquement et quand la figure de l'architecte continue d'effacer celle des autres ? Ceux qui sont dans l'ombre sont-ils voués à le rester ?

La communication du côté des entreprises, aux premiers abords, ne semble pas beaucoup plus profiter à ceux qui sont sur le terrain. Comme me l'explique Antoine Mounier au travers de ses expériences et notamment à Charpente Cenomane. Les actualités de chantiers en cours et achevés sont postées sur les sites internet, mais aussi diffusées parfois sur les réseaux sociaux avec Facebook, Instagram, etc. Ces informations sont toutes positives : « *le chantier avance bien ! On a livré ça aujourd'hui ! La grue arrive ! Merci à tel architecte !* » Ce qu'on peut voir, c'est cette déconnexion à la réalité du chantier, du quotidien des ouvriers, qui travaillent d'arrache-pied dans des conditions salariales difficiles, souvent loin d'être à la hauteur de leurs tâches. La réalité n'est pas communicable, ce n'est pas ce que les partenaires potentiels veulent voir ou entendre. Ces façades érigées par les entreprises semblent réellement destinées à développer un réseau de collaborateurs et de clients potentiels. C'est donc une communication commerciale qui se fait bien au-dessus de l'intervention des ouvriers. Comment ces derniers l'interprètent-ils ? Certaines entreprises ou organismes font appel à des boîtes de communication pour valoriser des projets grâce à l'outil vidéo dans lequel les ouvriers apparaissent figurants de leur propre métier tant l'accent n'est pas mis sur eux. Ce sont les partenaires, le projet et sa technicité qui sont sur le devant de la scène dans des animations 3D anonymes ou des plans vidéo d'ensembles. Un contraste saisissant opère entre ce qui est montré et ce qui se passe réellement. Dans quelle mesure cela peut participer à nourrir la fierté des ouvriers sur leur travail ?

Actuellement, la question du temps de la construction et de la redéfinition du chantier, suscite un regain d'intérêt à des échelles très variées. On en parle dans des hauts lieux comme à la seizième biennale d'architecture de Venise où l'agence *Encore Heureux* en est commissaire avec *les Lieux Infinis* dont fait partie la grande

halle de Colombelle. La cité de l'architecture et du patrimoine donne également un coup de projecteur avec l'exposition *L'art du chantier*. Les conditions d'émergences de la ville donnent lieu à de multiples réflexions et en dehors des lieux de présentations et de représentations, des stratégies urbaines à plus grande échelle se tournent vers l'occupation temporaire de ces lieux en transitions.

On peut prendre un exemple Nantais. Celui du contexte d'urbanisation de la dernière phase d'aménagement de l'île de Nantes. Elle comprend la transformation complète de tout le sud-ouest de l'île et notamment l'arrivée du nouveau centre hospitalier universitaire (CHU) qui va propulser le territoire à l'état de chantier permanent pour au moins dix années à venir. Un travail conséquent va alors avoir lieu afin d'accompagner ce processus. La nouvelle équipe de maîtrise d'œuvre urbaine, sélectionnée en 2016 à l'issue d'un dialogue compétitif pour une mission de 8 ans, se compose : d'architectes, d'urbanistes, de paysagistes et de divers bureaux d'études en génie urbain, lumière, mobilité, et elle intègre également un volet sur l'exploration et la participation. C'est, Quand Même, une structure pluridisciplinaire qui explore la fabrication urbaine avec des projets expérimentaux et collectifs, qui est mandatée et qui sera chargée par l'aménageur public (la SAMOA¹) d'impliquer les citoyens et d'expérimenter un territoire en chantier. Derrière la volonté d'inclure les habitants par la médiation, se cache aussi la question de l'accompagnement du chantier comme une nuisance au quotidien sur une échelle de temps beaucoup plus longue qu'un chantier classique et isolé. L'hyper-présence du chantier dans ce secteur de l'île de Nantes pour les quinze années qui arrivent va être une source de bouleversements et de perturbations qui entraîneront d'énormes mécontentements à tous les niveaux. Dans quelle mesure les moyens alloués à la participation habitante ne sont-ils pas seulement utilisés comme caution démocratique afin d'enrayer les contestations et accomplir le plan des commanditaires ? Comment la vie de tous les jours des habitants du quartier et celle des réalités du chantier vont-elles pouvoir cohabiter ?

1. Société d'Aménagement de la Métropole Ouest Atlantique

On l'a vu dans le premier chapitre, dans l'ensemble le monde du BTP cache de tristes réalités économiques et sociales mondialisées qui méritent d'être mises en lumière, autant que les chantiers culturels et valorisants pour l'acte de construire évoqués lors du dernier chapitre. Si l'on veut changer le chantier il est essentiel de montrer les tenants et aboutissants de la construction autant que de se questionner sur ses conditions d'émergence. De cette manière, Armand Nouvet parle autant de la richesse de l'évolution architecturale et constructive de son bâtiment due à l'utilisation de la banche espagnole, qu'il interroge sur le fait qu'on emploie une entreprise de gros œuvre espagnole au rabais, plutôt qu'une entreprise française, sur l'île de Nantes.¹ Un si gros projet comme il en pousse partout en France, mais aussi dans le monde, n'échappe pas à ces processus. Quelles solutions s'offrent alors ? Continuer à faire avec sans en soulever les contradictions profondes qui vont parfois jusqu'à l'oppression de certaines populations ? Continuer à faire avec, en ayant la ferme intention et le courage d'en parler au risque de se faire écarté ? Néanmoins, dans ce défi majeur et en dehors des pensées prudentes, Il est important de montrer que des stratégies sont en faveur du dialogue, de la culture du faire et du voir faire qui apparaissent comme disparus mais qui suscitent beaucoup d'intérêts pour un public souvent passionné. Raconter, expliquer, montrer le chantier à ceux qui sont intéressés par l'acte de construire c'est redéfinir son image négative globalisée et globalisante pour revenir à une compréhension des gestes qui sont à l'origine de notre environnement.

Fêter le chantier : Après l'effort, quel réconfort ?

Penchons-nous maintenant sur l'accomplissement du travail. Quelle communion autour de l'œuvre collective ? Le chantier, comme tout autre organisme vivant est fait de cycles et de paliers à franchir qui rythment tant la construction que la vie des hommes qui la font naître. Tous ces moments associent routines et achèvements, train-train et dénouements. Lorsqu'un cycle se termine,

1. Cf. Chapitre 1 : *Quelle vie de chantier ! et Un autre regard, attitudes et engagement*

il est marqué par une prise de conscience et un sentiment d'accomplissement qu'il apparaît important de célébrer. C'est un pas de plus vers l'aboutissement d'un travail commun, un repère qui marque la transition vers une nouvelle phase. Le cérémoniel permet de souligner les avancées et de valoriser le travail du groupe. L'inclusion de tous les acteurs nourrit la cohésion nécessaire au bon achèvement des travaux et au sentiment d'appartenance de chacun.

Pourtant, beaucoup s'accordent à dire que les moments de célébration se perdent. Le rassemblement de toute une famille de participants, sur le chantier mais aussi dans les bureaux, autour du bouquet final¹, de gigots bitumés², de repas ou de pots de chantier sont des habitudes et des traditions qui disparaissent avec le temps. De nos jours, il faut toujours aller plus vite. Tout le monde brasse beaucoup plus d'affaires si bien que l'opération n'étant pas encore finie, beaucoup sont déjà loin, sur d'autres chantiers. « *Moi le premier.* - me raconte David Moreau - *On a livré un petit bâtiment, ça s'est super bien passé, j'ai dit aux autres, comme c'était un dojo : on prend une après-midi et on se fait un délire, une séance de judo ! Tout le monde était chaud et on ne prend pas le temps de le faire. Je pense qu'on a tous des vies ou notre problématique c'est de savoir ce qu'on va bouffer à la fin du mois. Donc on a du mal à dire qu'on va cramer une demi-journée pour aller faire les cons sur un tatami ! Y'a cette question-là, très matérielle, qui rend les choses plus tendues.* »

Il est donc de plus en plus rare de prendre le temps pendant le chantier et ce n'est pas à la fin, lors de l'inauguration, qu'une réelle reconnaissance de l'accomplissement du travail peut être témoignée à ceux qui l'ont éprouvée. Les

1. Le bouquet final est une tradition des corporations du bâtiment qui consiste à marquer l'achèvement du gros œuvre par la pose d'un branchage ou d'un arbre, décoré de fleurs, en point le plus haut de la structure. Souvent, c'est le plus jeune du chantier à qui revient la charge de l'accroche. En charpente on utilise, dans la mesure du possible, une branche issue d'un des arbres ayant été utilisé pour la construction. Par ce geste le charpentier appelle la protection de l'arbre dont le bois à été sacrifié pour l'édifice. Pour les couvreurs, c'est une coutume qui marque la fin du chantier.

2. Le « gigot bitume » est une recette traditionnelle du bâtiment réalisée à l'occasion de l'achèvement du gros œuvre. À l'origine, les étancheurs utilisant du brai faisaient cuire un gigot bien emballé dans une grosse papillote trempée dans du bitume en fusion.

ouvriers et artisans n'y sont d'ailleurs que très rarement, voir jamais, invités. Bien évidemment, la planification d'un moment de partage collectif existe toujours sur certains chantiers. En revanche, il est intéressant de prendre du recul sur les incidences de ces célébrations. Antoine Mounier évoque par exemple comment la maîtrise d'ouvrage s'offre une forme de sacralisation grâce à l'organisation d'un « gigot bitume » qui quoi qu'on puisse dire « reste une intention, tous frais payés » : « Ça m'est arrivé une fois qu'on soit tous rassemblés, c'était à Lyon, avec 180 ouvriers, c'était gigantesque ! C'était une boîte de restauration spécialisée dans le gigot bitume qui déboulait avec ses 3 cuves, mais de la tradition il n'y avait que le nom. Pas de vrai gigot et pas de vrai bitume. C'était hyper organisé. Le big boss de la compagnie de Phalsbourg¹, a fait un discours bien populiste du genre : « Vous avez vu le match OM-PSG hier, le but à la 86e minute, voilà vous êtes là, l'hiver arrive, il commence à neiger, vous êtes dans la 86e minute, et maintenant c'est à vous de jouer ! » Tu as un peu l'impression que c'est la maîtrise d'ouvrage qui se dédouane de veiller sur les vraies bonnes conditions de chantier en faisant ça, en disant bon, on a fait un gigot bitume, c'est une bonne ambiance. » Il n'est pas si étonnant non plus d'utiliser une fête de chantier, traditionnellement ouvrière pour de la récupération politique. Un autre exemple est celui d'un bâtiment de logements jouxtant l'école d'architecture du Nantes. Pour le « gigot bitume », un tapis rouge - un vrai - a été installé de l'entrée dans la palissade au dernière étage pour accueillir la maire de Nantes, le promoteur du projet, les concepteurs et la haute hiérarchie du personnel de chantier. Tous les auteurs du travail ne sont donc pas de la fête. Le gigot bitume n'est ici plus que prétexte à un rendez-vous démonstratif « au sommet », dans un chantier étonnement bien rangé, qui a tout d'un décor de cinéma.

En effet, L'instrumentalisation qui est à l'œuvre dans les célébrations du milieu du bâtiment participe à faire périlcliter le lien qui unit les acteurs d'un projet. Mais s'il reste quelque chose du gigot bitume aujourd'hui, ce n'est pas non plus qu'une

1. La Compagnie de Phalsbourg est une entreprise spécialisée dans les grands projets immobiliers et plus particulièrement dans les nouveaux supermarchés de luxe. (exemples : L'Atol à Angers, la tour Occitanie à Toulouse, Mille Arbres à Paris, etc.)

mécanique de récupération des mieux placés dans la pyramide. Des maîtrises d'ouvrage et des maîtrises d'œuvre se démènent pour continuer de les organiser. Non plus dans sa forme traditionnelle, mais sous forme de repas. Maëlle Tessier m'apprend que c'est le cas sur le chantier de Zellige où un déjeuner est organisé en interne pour fêter la fin du gros œuvre, offert en partie par l'entreprise de gros œuvre et la maîtrise d'ouvrage. Tous les corps d'état sont invités ainsi que les futurs habitants, ceux-là même qui ont dessiné tous les intervenants, décrit l'action à travers des poèmes et immortalisé les avancées avec de nombreuses photos. L'initiative est très appréciée et presque attendue comme une réunion de famille finalement. Cette famille recomposée à chaque chantier, de relations parfois choisies, parfois imposées, est l'occasion d'ouvrir à la rencontre. C'est avant tout une opportunité, pour les architectes, et pas que, de garder un peu de plasticité dans leur manière d'être ou de faire. Le chantier, au-delà du projet devient le prétexte à la rencontre de personnes qui n'auraient pu se découvrir dans un autre cadre. Reste à faire de ce cadre le lieu des conditions à des rencontres positives et prolifiques.

La question de la création d'un chantier de qualité, c'est une démarche qui doit être engagée dès le début du processus de projet afin de créer des dispositions pour mieux travailler. Une meilleure ambiance de travail ne s'obtient pas sans que chacun n'accepte de sortir de sa zone de confort, de se déstabiliser et de faire le pas dans l'inconnu. La tendance, pour les architectes comme pour les autres, est à la tête dans le guidon. Le temps à exploiter est ce qu'il y a de plus précieux. Pourtant, lorsqu'on la relève et qu'on s'intéresse à ce que fait l'autre, on facilite la communication et les désirs d'une confiance à pouvoir donner mais aussi à gagner en retour. Prendre du temps pour éviter d'en perdre, en ce sens, on peut transmettre le plaisir de construire.

<< Pour savoir construire, il faut savoir écouter. >>

Renzo Piano

C'est l'attention portée à mes expériences, celles d'autres et ces multiples rencontres qui m'amènent à faire de la question du chantier une pierre angulaire

de ma pratique. Je suis conscient que ce qui est une passion pour moi ne doit pas devenir l'obligation des autres. Cependant, mon regard ne peut s'empêcher de voir dans le chantier un organisme vivant qui, aujourd'hui bridé, ne demande qu'à s'ouvrir pour laisser proliférer l'expression de ceux qui construisent, habitent au côté de ceux qui conçoivent. De tous donc. Pour une raison simple : construire est le propre des hommes sur Terre et qu'il sera la condition de la vie s'il parvient à s'exporter ailleurs. Le chantier, alors, ne prendra jamais fin. Pour autant, la manière dont on construit a son importance et devant les désirs de la jeunesse, mais pas que, à vivre et à travailler différemment, devant les enjeux sociaux et environnementaux du 21^e siècle, il faut pouvoir penser la transition vers un chantier plus heureux.

J'ai le sentiment que les architectes ont les moyens de sortir de leur isolement pour donner une lecture nouvelle de leur discours, plus accessible au public. Pour cela, la diversification des formes de pratiques et des moyens mis à disposition doivent être acteurs de changement. C'est dans l'association des compétences et des domaines d'action, les architectes médiateurs par exemple, ou les architectes constructeurs, que j'entrevois la possibilité de faire valoir l'architecture, non plus comme quelque chose de sacré, d'inerte, mais comme un long processus humain et constructif en perpétuel chantier. Actuel membre d'un collectif de futurs architectes, c'est volontairement que je n'aborde pas ou peu ces pratiques afin de continuer à privilégier le temps du faire à celui de la réflexion. Ce dernier viendra tôt ou tard, mais il demande pour le moment plus de recul afin d'en dégager des enseignements dans la continuité de ce travail.

Reconsidérer le chantier comme un espace ordinaire, c'est la volonté de l'inclure dans le quotidien et de décaler le regard pour le vivre comme l'école multidimensionnelle qu'il peut être. Comment alors l'amener sur le devant de la scène ? Le penser au même titre que l'on agit sur l'aménagement d'une maison, d'un quartier, d'une ville ? On en voit de toutes les échelles et de tous les genres. Redessinons alors la relation des architectes avec leurs chantiers, des chantiers avec leurs environnements extérieurs, et inventons également des relations solidaires et inspirantes d'un chantier à son voisin.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

Ouvrages

- JOUNIN, Nicolas, (2008). *Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment*. Paris, France, Édition la Découverte.
- PIANO, Renzo, (1985). *Chantier ouvert au public*. Paris, France, Les Éditions Arthaud.
- BOUCHAIN, Patrick, EXYZT, (2011). *Construire en habitant : Métacité, Métavilla*. Paris, France, Édition Actes Sud.
- PAQUOT, Thierry, MASSON-ZANUSSI, Yvette, STATHOPOULOS, Marco (sous la direction de), (2012). *Alterarchitectures Manifesto : Observatoire des processus architecturaux et urbains innovants en Europe*. Infolio
- BOUCHAIN, Patrick, JULIENNE, Loïc, (directeurs d'ouvrage), (2010). *Construire ensemble Le Grand Ensemble, habiter autrement*. Paris, France, Édition Actes Sud, l'Impensé.
- SHU, Wang, (Leçon inaugurale de l'École de Chaillot prononcée le 31 janvier 2012). *Construire un monde différent conforme aux principes de la nature*. Paris, France, Éditions Cité de l'architecture & du patrimoine / École de Chaillot.
- SENNETT, Richard, (2010). *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*. Paris, France, Édition Albin Michel.
- CATSAROS, Christophe, (2006). *Le Lieu Unique : le chantier, un acte culturel / Nantes*. Paris, France, Édition Actes Sud, l'Impensé.
- SALGADO, Sebastiao, (1993). *La main de l'homme. Une archéologie de l'ère industrielle*. Paris, France, Édition La Martinière.

Thèse

- HALLAUER, Edith, (2017). *Du Vernaculaire à la Déprise d'oeuvre. Urbanisme, Architecture, design*. Thèse de doctorat en urbanisme à l'université Paris-est. Thèse dirigée par Thierry Paquot

Articles

- TRELCAU, Sophie, COLARD, Jean-Max, (2010). *Ouvert au public. Entretien avec Patrick Bouchain*. Ligeia, dossiers sur l'art, n° 101-104. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-ligeia-2010-2-page-123.htm>
- BALLIF, Florine, (2015). *Chantiers ouverts au public*. Métropolitiques. Disponible sur : <https://www.metropolitiques.eu/Chantiers-ouverts-au-public.html>
- PAUL, Caroline, SAUVAGE, André (2013). *Les coulisses d'une architecture. L'école d'architecture de Nantes avec Lacaton et Vassal*. Archibooks + Sautereau Éditeur. Disponible sur : http://ensanantes.fr/sites/default/files/PDF/COULISSES_INT_page%20par%20page.pdf
- VIGNE, Margaux, GIORGI, Giulio, (2013). *Retour d'Oslo, une triennale d'architecture soutenable?* Disponible sur : <http://strabic.fr/Retours-d-Oslo#nh2>

- ROBERSTON Holly. (2018) 'Blood bricks': *How climate change is trapping Cambodians in modern slavery*. ABC News. Disponible sur :
<https://mobile.abc.net.au/news/2018-10-16/how-climate-change-is-trapping-cambodians-into-modern-slavery/10377982?pfmredir=sm&fbclid=IwAR006LsUBVfQEUZQlJOJuS4XZ2uCy9WTm19cxHrDMwC5JnSY1W1zy-qfLH5c>
- GOURVENNECK, Yann. (2018). *La Grande Halle de Colombelles veut améliorer la qualité de vie au travail*. ZeVillage. Disponible sur :
<https://zevillage.net/espaces-de-travail/la-grande-halle-de-colombelles-veut-ameliorer-la-qualite-de-vie-au-travail/>
- *Open offices can lead to closed minds*. (en ligne). The Economist (2018). Disponible sur :
<https://www.economist.com/business/2018/07/28/open-offices-can-lead-to-closed-minds>

Films

- KALTHOUM, Ziad, (2018). *Taste of cement*. Documentaire, Juste Doc.
- LORD, Phil, MILLER, Chris, (2014). *La grande aventure Lego*. Village Roadshow Picture, Lego, Warner Bros.

Conférence & Emission Radio

- NOUVET, Armand, (2015). *Double entrée*. Cycle de conférence : En chantier. École Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes.
<https://www.youtube.com/watch?v=ocEfmjOoJhM>
- BOUCHAIN, Patrick, (par) ADLER, Laure, (2017). *De l'audace avec Patrick Bouchain*. L'Heure Bleue, France Inter.
<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-08-novembre-2017>

Sites Web

- *Les travailleurs népalais, victimes du Qatar 2022*. (en ligne). Amnesty international. (2018). Disponible :
<https://www.amnesty.fr/refugies-et-migrants/actualites/les-travailleurs-nepalais-victimes-du-qatar-2022>

- *Researching the modern slavery-climate change nexus in the Cambodian construction industry.* (en ligne). Project BloodBricks. Disponible sur : <https://www.projectbloodbricks.org/project/>
- *L'association le Wip.* (en ligne). Le-Wip. Disponible sur : <https://le-wip.com/index.php/lassociation/>
- *SCIC : Le Wip & co.* (en ligne). Le-Wip. Disponible sur : <https://le-wip.com/index.php/scic-le-wip-co/>
- *La cité de chantier.* (en ligne). Collectif-Etc. Disponible sur : <http://www.collectifetc.com/realisation/la-cite-de-chantier/>
- *Les acteurs de Plan 5.* (en ligne). L'ARDEPA. Disponible sur : <https://www.lardepa.com/accueil-2/plan-5-2/>
- *Dossier de présentation : L'Espace Chantier, Un outil de gestion durable.* (en ligne). L'Espace Chantier. Disponible sur : https://issuu.com/lespacechantier/docs/lec_dossier_presentation_2017_v1
- *Actlab.* (en ligne). Bellastock. Disponible sur : <http://www.bellastock.com/notre-activite/actlab/>

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



« En architecture, l'autre, c'est celui qui sait construire une chose que l'on n'essaie plus ou que l'on ne veut plus faire. Par exemple, l'enduit du maçon, la taille du charpentier, l'étanchéité du couvreur, la laque du peintre, le paillage du jardinier. Est-ce si honteux de se servir de ses mains ? Ces métiers sont nécessaires, car sans eux il n'y a pas de construction. L'autre c'est aussi celui qui construit avec moi car construire est acte collectif, construire fait le lien, c'est l'expression de la culture des Hommes. »